

**Epouvanteur13
- La revanche
de
l'épouvanteur**

Joseph Delaney

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

XIII

LA REVANCHE DE L'ÉPOUVANTEUR



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Le point le plus élevé du Comté
est marqué par un mystère.
On dit qu'un homme a trouvé la mort à cet endroit,
au cours d'une violente tempête,
alors qu'il tentait d'entraver une créature maléfique
menaçant la Terre entière.
Vint alors un nouvel âge de glace.
Quand il s'acheva, tout avait changé,
même la forme des collines
et le nom des villes dans les vallées.
À présent, sur ce plus haut sommet des collines,
il ne reste aucune trace de ce qui y fut accompli,
il y a si longtemps.
Mais on en garde la mémoire.
On l'appelle la Pierre des Ward.

Un autre moyen



Je me dressai sur mon lit, le cœur affolé, au bord de la nausée. Je dus attendre quelques instants que les contractions de mon estomac s'apaisent.

Je venais de tuer Alice en rêve après lui avoir coupé les pouces.

Dans moins d'un mois, pendant la nuit d'Halloween, je devrais accomplir ce rituel inhumain – l'unique procédé susceptible de détruire définitivement le Malin. Ma mère elle-même en avait décidé ainsi.

Tuer Alice ! Comment pourrais-je faire une chose pareille ?

Je me rallongeai, les yeux grands ouverts, craignant de me rendormir et de replonger dans ce cauchemar. Des pensées pénibles tournoyaient dans ma tête. Alice était une victime consentante. Elle s'était préparée au sacrifice. Pire encore, elle s'était courageusement aventurée dans l'obscur afin d'en rapporter Douleureuse – aussi nommée *Lame du Chagrin* –, l'une des trois armes du héros, ces objets sacrés qui anéantiraient le Démon. Et qui la feraient périr.

La première, la *Lame du Destin*, m'avait été donnée par Cuchulain, en Irlande. La deuxième s'appelait *Tranche Os* ; et, si Alice achevait avec succès sa quête dans l'obscur, les trois armes jadis forgées par Héphestos seraient bientôt en ma possession.

Pour le moment, le Malin était entravé dans sa chair morte, transpercé par des lances d'argent, au fond de la campagne irlandaise. Sa tête, enfermée dans un sac de cuir, était aux mains de Grimalkin, la sorcière tueuse, qui luttait férocement pour la tenir hors de portée de ses serviteurs. S'ils s'en emparaient, s'ils la réunissaient au corps, le Malin arpenterait de nouveau notre terre. Et le rituel ne pourrait être accompli.

Mais Alice n'était pas encore sortie de l'obscur. Tant de choses avaient pu lui arriver ! Peut-être ne reviendrait-elle jamais...

Je m'inquiétais aussi pour mon frère James, qui avait disparu. D'après le Malin, il avait été égorgé et jeté dans un fossé. Je voulais croire de toutes mes forces que c'était un mensonge sans réussir à m'ôter d'affreuses images de l'esprit.

La nuit se traîna, interminable, sans que j'ose m'abandonner au sommeil. Juste avant l'aube, le miroir posé sur ma table de chevet se mit à luire. Alice était la seule personne à me contacter de cette façon. Je plongeai le regard dans la surface de verre, osant à peine espérer. J'attendais un signe d'elle depuis des semaines. Il m'arrivait de l'imaginer s'avancant vers moi, Douleureuse à la main. J'allais enfin savoir si tout allait bien.

Mon cœur bondit de joie quand elle m'apparut dans le miroir. Elle articula une phrase silencieuse :

– Je suis à la barrière du jardin ouest.

Autrefois, pour communiquer, nous devions souffler sur le verre et écrire sur la buée. Avec le temps, j'avais appris à lire sur ses lèvres, et elle lisait aisément sur les miennes.

– Ne bouge pas ! lui dis-je. Je te rejoins.

Je m'habillai en vitesse et dévalai l'escalier aussi discrètement que possible pour ne pas réveiller l'Épouvanteur. Alors que je franchissais la porte de derrière, une question me frappa : pourquoi n'était-elle pas entrée dans le jardin ?

Le ciel s'éclaircissait, et, quand je dépassai le banc où mon maître me donnait parfois ses leçons, j'aperçus Alice sous les arbres.

Comme lors de notre dernière rencontre, elle portait sa robe noire et ses souliers pointus. Mais ce qui me réconforta le plus, ce fut le sourire qui illuminait son joli visage. Je courus vers elle ; elle m'ouvrit les bras, et nous nous étreignîmes longuement.

– Tu es saine et sauve ! m'écriai-je. J'avais si peur de ne jamais te revoir !

Enfin, nous nous écartâmes l'un de l'autre pour nous contempler.

– Et moi, déclara-t-elle, j'ai cru mille fois ne jamais ressortir de l'obscur ! Pourtant, tu vois, je suis là ! Je rapporte la dague, Tom. Et je suis bien heureuse de te retrouver.

Elle me tendit l'arme. Je l'examinai attentivement, la tournant et la retournant entre mes mains. Elle ressemblait beaucoup à Tranche Os : son pommeau était orné de la même tête de skelt, dont les yeux de rubis semblaient me fixer.

Mon regard revint vers Alice, et une onde de bonheur me parcourut. Elle m'avait tellement manqué ! Comment avais-je pu m'imaginer un seul instant capable de la sacrifier ? Il m'apparut clairement que rien ne justifiait un tel acte, pas même la destruction du Malin. Les larmes me brouillèrent la vue.

– Tu es brave, Alice. Toi seule pouvais oser te lancer dans une telle quête ! Mais – pardonne-moi – tu as fait tout ça en vain. Je n'accomplirai pas le rituel. Je ne te sacrifierai pas. En aucun cas je ne te ferai du mal. Nous trouverons un autre moyen.

– C'est drôle, Tom : tu es la deuxième personne à me dire que mon aventure dans l'obscur était inutile ! C'est aussi ce que pense Grimalkin.

– Tu as parlé à Grimalkin ? Je ne l'ai pas vue depuis plus d'un mois.

– Cet autre moyen, elle l'a trouvé. Nous y travaillons toutes les

deux. Je suis pleine d'espoir, Tom. Je crois vraiment que nous pourrons éviter le sacrifice. Je tenais à ce que tu le saches, mais je dois m'en aller, à présent. Nous avons encore beaucoup à faire.

Après une aussi longue séparation, elle me quittait de nouveau alors que nous n'avions passé que quelques minutes ensemble ! J'étais affreusement déçu. Et je voulais qu'elle m'explique le projet de Grimalkin. Comment avait-elle découvert un procédé dont ma mère elle-même n'avait pas connaissance ?

– Rentre un moment, suppliai-je. Raconte-moi ce qui s'est passé dans l'obscur ! Et je suis sûr que l'Épouvanteur a des tas de questions à te poser.

Elle refusa avec fermeté :

– C'est impossible, Tom. Le plan de Grimalkin nous oblige à mettre en œuvre une forte part de magie noire. C'est la condition du succès. Le vieux Gregory n'approuvera pas, tu le sais. Il m'interrogera ; je devrai lui mentir. Et il est très doué pour détecter les mensonges. Il vaut mieux que je m'en aille.

– Mais je te reverrai, Alice ? Quand ?

– C'est difficile à dire. Nous reviendrons, Grimalkin et moi, c'est sûr. Dès que nous aurons réussi. Alors, nous nous retrouverons.

Si elle m'apparaissait telle que dans mon souvenir, elle s'exprimait avec une assurance nouvelle. J'espérais qu'elle ne se montrait pas présomptueuse.

Inquiet, je demandai :

– Ce sera dangereux ?

– Bien sûr, ce le sera ! Je ne prétends pas le contraire. Mais l'obscur nous menace depuis notre première rencontre, et nous nous en sommes toujours tirés. Pourquoi en irait-il autrement ?

Soudain, elle m'étreignit et m'embrassa fiévreusement sur la bouche. J'eus à peine le temps de répondre à son baiser qu'elle s'était écartée.

Je la regardai s'éloigner, stupéfait. Pourquoi ce baiser ? Est-ce que je comptais autant pour elle qu'elle comptait pour moi ? Je n'en avais jamais rien su. J'aurais tant voulu la serrer encore dans mes bras !

Se retournant, elle me lança par-dessus son épaule :

– Sois prudent, Tom ! Ne dis pas au vieux Gregory que tu m'as vue ! Ça vaudra mieux.

Et elle disparut, me laissant avec mes questions : à quoi ressemblait l'obscur ? Comment avait-elle survécu ? D'où venait la dague que je tenais à présent à la main ?

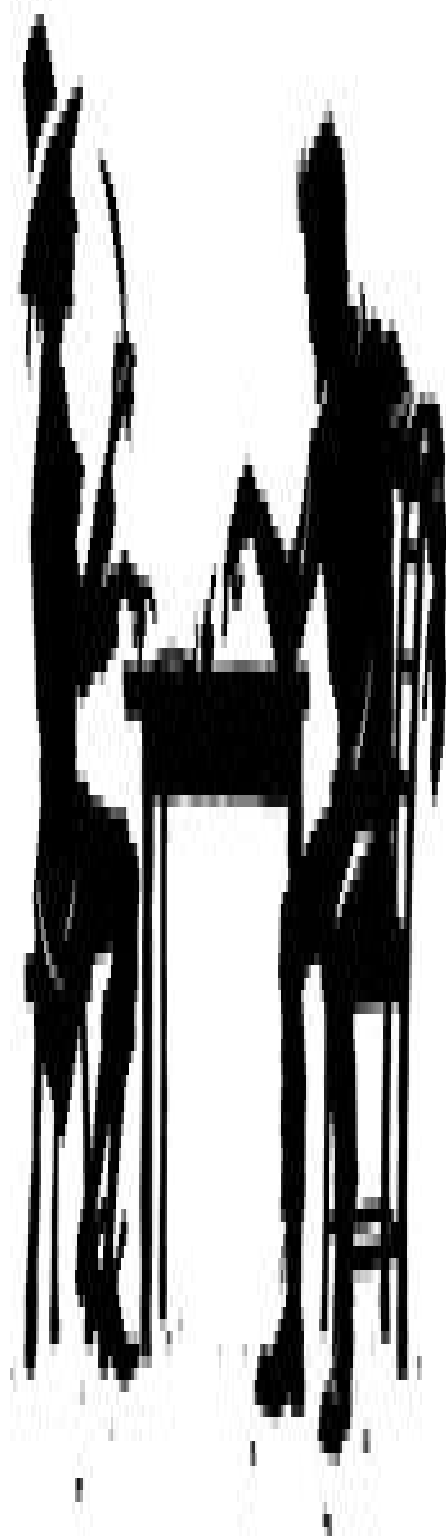
Je regagnai la maison, triste et abattu. Bien que soulagé de la

savoir saine et sauve, j'avais désormais un autre sujet d'inquiétude. Dans quelle aventure allait-elle s'embarquer avec Grimalkin ? Une aventure pleine de risques, je n'en doutais pas !

Quant à n'en rien dire à mon maître, j'étais en partie d'accord. Alice avait raison, ça valait mieux, sinon, il me harcèlerait pour que je lui dise tout. Je lui avais déjà caché bien des choses. Et maintenant je devrais encore lui dissimuler cette dague.

Toutes ces tromperies m'emplissaient de remords. Sur le moment, chacune paraissait nécessaire. Seulement, plus elles s'accumulaient, plus je me sentais mal à l'aise. J'allais en ajouter une à la liste, et je n'aimais pas ça.

Le legs de l'Épouvanteur



Le lendemain, en fin de matinée, l'Épouvanteur et moi étions assis devant la table, dans sa nouvelle bibliothèque. En face de nous se tenait un petit homme maigre vêtu d'un costume noir, d'une chemise blanche et d'une cravate gris foncé. C'était un notaire, un certain Timothy Potts, venu de Caster. Il écrivait sous la dictée de mon maître.

L'Épouvanteur rédigeait son testament.

Je regardais autour de moi, n'écoutant que d'une oreille. La maison de Chipenden avait été rebâtie après l'incendie. La bibliothèque sentait le bois frais. Ses étagères, encore peu garnies, ne devaient pas contenir plus de trois douzaines de livres. La reconstituer prendrait du temps, et bien des ouvrages partis en fumée étaient irremplaçables – en particulier les volumes rédigés par d'autres épouvanteurs, un héritage empli de précieuses réflexions personnelles sur la façon dont ils remplissaient leur tâche. Pour affronter les créatures de l'obscur, nous nous appuyions fréquemment sur les livres et les notes de nos prédécesseurs. Consigner avec exactitude chacun de nos actes était vital : c'est à la lumière du passé qu'on prépare l'avenir.

– Telles sont mes volontés, conclut l'Épouvanteur d'une voix ferme.

Maître Potts ajusta ses lunettes sur son nez et toussota pour s'éclaircir la gorge.

– Je vais vous relire le tout, monsieur Gregory. N'hésitez pas à m'interrompre si vous avez quoi que ce soit à ajouter ou si vous relevez une erreur.

L'Épouvanteur hocha la tête en signe d'assentiment, et Maître Potts commença à lire lentement, distinctement, avec la légère pointe d'accent d'un homme qui avait grandi dans le sud du Comté.

Je lègue mes deux maisons principales, sises à Chipenden et à Anglezarke, à mon apprenti, Thomas Ward, ainsi que le matériel, les livres et les outils de notre profession. Ils resteront en sa possession aussi longtemps qu'il vivra, à condition qu'il pratique le métier d'épouvanteur tant qu'il en sera capable. Il ne pourra les léguer qu'à un autre épouvanteur, selon les mêmes clauses.

Ces mots m'attristèrent. Ils signifiaient que mon apprentissage arrivait à son terme. Je m'efforçai toutefois de voir le bon côté des choses. Si cette époque s'achevait, il me restait sûrement quelques années à passer auprès de John Gregory afin de compléter ma formation, et nous travaillerions peut-être encore ensemble quand je serais un épouvanteur digne de ce nom. Je soulagerais ainsi mon maître du fardeau qui pesait sur ses épaules.

Je laisse ma troisième maison au nord de Caster, que j'ai héritée de William Arkwright, à Judd Brinscall aussi longtemps qu'il exercera l'activité d'épouvanteur dans cette région. Au cas où il viendrait à mourir ou à se retirer précocement, cette bâtisse ainsi que sa bibliothèque reviendraient à Thomas Ward selon les termes stipulés pour mes autres propriétés.

Bill Arkwright était mort en Grèce, en combattant l'obscur. Judd Brinscall, qui avait été apprenti de l'Épouvanteur, avait établi sa résidence dans le vieux moulin, d'où il continuait la lutte contre les sorcières d'eau.

Le notaire toussota de nouveau.

– Est-ce correct, monsieur Gregory ?

– C'est correct, confirma mon maître.

– Par ailleurs, avez-vous des économies ?

L'Épouvanteur secoua la tête.

– Rien de substantiel, Maître Potts. Ce métier n'enrichit pas son homme. Mais, si à ma mort je dispose d'une somme d'argent, elle sera remise à mon apprenti, Thomas Ward.

– Très bien.

Potts rajouta quelques lignes avant de remballer ses papiers. Puis il repoussa sa chaise et se leva. Tirant une montre de son habit, il la consulta avant de la rempocher.

– Je vais recopier ces éléments au propre, déclara-t-il. Je reviendrai la semaine prochaine vous faire signer le document.

Les deux hommes se saluèrent, puis j'escortai le notaire à travers le jardin afin que le gobelin qui protégeait la maison des intrus – humains ou non –, ne le mette pas en pièces.

Après avoir remis Maître Potts sur son chemin en toute sécurité, je remontai à la bibliothèque, où je trouvai mon maître assis à la même place. Il avait vieilli, ces deux dernières années. Sa barbe avait blanchi, ses joues s'étaient creusées. Tassé sur sa chaise, il fixait le dessus de la table d'un air absent. Et dans un instant son moral serait encore plus bas.

Car j'avais des choses importantes à lui confesser, des choses qui le fâcheraient et le consternerait. Et je sentais que le moment était venu.

– Eh bien, petit, fit-il avec un faible sourire, il nous reste un point à régler.

Je devais parler avant d'avoir changé d'avis.

– Il faut que vous le sachiez, lançai-je. Je connais déjà les éléments du rituel qui détruira le Malin.

Mon maître me dévisagea un instant sans parler, la mine courroucée.

– En ce cas, tu m’as menti, déclara-t-il enfin. Tu prétendais que cela ne te serait pas révélé avant le retour d’Alice.

– Je suis désolé. Oui, j’ai menti. Je ne voulais pas vous inquiéter tant qu’elle n’avait pas rapporté la troisième lame. Et j’avais besoin d’un délai de réflexion. Pour trouver un moyen d’éviter ce que j’étais supposé faire... Parce que c’est mal. Très mal.

– Et mentir à ton maître, ce n’est pas mal ? Je suis déçu, petit. Je t’ai légué mes biens parce que j’attends de toi que tu marches sur mes traces quand je ne serai plus là. Et c’est ainsi que tu me remercies ? Oui, je suis déçu. Et blessé. Après toutes ces années où nous avons travaillé dans une confiance mutuelle, se dire la vérité devrait être aussi naturel que respirer. Et le temps va bientôt nous manquer. Halloween approche. As-tu des nouvelles de la fille ?

– Non, lâchai-je en secouant la tête.

Je venais de proférer un mensonge de plus.

– Alors, petit, je t’écoute. Soulage ta conscience. Crache ce que tu as sur le cœur. Parle-moi de ce rituel et ne me cache rien.

– Je ne l’accomplirai pas. Je ne pourrai pas. Je devrais tuer Alice.

– Pourquoi elle ?

J’eus beaucoup de mal à articuler les phrases suivantes. Mon maître avait toujours considéré Alice avec méfiance en raison de son éducation de sorcière. Il estimait aussi qu’un épouvanteur devait vouer son existence à sa tâche et ne pas se marier. À ses yeux, être trop proche d’une fille était une distraction dangereuse.

– Parce que je devrais sacrifier l’être que j’aime le plus au monde. C’est ce que ma mère m’a dit. Ce ne peut donc être qu’Alice.

L’Épouvanteur poussa un profond soupir. Il y eut un long silence. Quand il reprit la parole, sa voix n’était qu’un murmure :

– Elle le sait ?

– La victime doit être consentante. Alice est prête à mourir pour que le Malin soit détruit. Mais c’est trop horrible. Je m’y refuse. Lisez ! m’écriai-je amèrement.

Tirant de ma poche le papier sur lequel étaient inscrits tous les détails du rituel, je le lui tendis. Je l’avais gardé sur moi dans l’attente du moment où je pourrais le lui montrer.

Il secoua la tête.

– Mes yeux sont fatigués. Lire m’est de plus en plus pénible. Fais-le pour moi, petit. À voix haute, et distinctement.

Je m’exécutai donc, ne sélectionnant que les phrases les plus

importantes :

Voici quels moyens rendraient possible la destruction du Malin. Premièrement, tenir en main les trois objets sacrés. Ce sont des armes de héros, forgées par Héphestos. La plus grande est la Lame du Destin ; la deuxième est le poignard Tranche Os... La troisième est la dague nommée Douloureuse, ou parfois Lame du Chagrin...

Le lieu choisi devra être favorable à la pratique de la magie. C'est pourquoi le rituel sera célébré sur une haute colline à l'est de Caster, appelée la pierre des Ward.

Le rite du sacrifice sanglant sera exécuté de manière précise. On construira un feu, capable de produire une chaleur intense. Pour cela, on bâtit d'abord une forge.

Tout au long de la cérémonie, la victime consentante devra faire preuve d'un grand courage. Que la douleur lui arrache un cri, et tout sera perdu.

À l'aide de Tranche Os, on lui prendra les os du pouce de la main droite et on les jettera au feu. On fera de même avec ceux de sa main gauche, à condition qu'elle n'ait pas crié.

Après quoi, avec Douloureuse, on lui ôtera le cœur, qui sera jeté encore palpitant dans les flammes...

– Arrête ! cria l'Épouvanteur en se levant si brusquement que sa chaise se renversa.

– Ce n'est pas fini, protestai-je. Je devrais aussi...

– Je ne veux pas en entendre davantage, gronda-t-il. J'ai mis mes affaires en ordre parce que mon temps ici-bas approche de sa fin. Il me reste cependant une tâche à accomplir. Je veux consacrer mes dernières forces à la destruction du Malin. Qu'il paye pour toutes les souffrances et les misères qu'il a infligées au monde. Mais tu as raison de refuser ce rituel. Nous ne nous sommes que trop compromis avec l'obscur : la fille et toi, vous avez utilisé un flacon de sang pour tenir le Malin à distance, nous avons conclu une alliance avec Grimalkin, la sorcière tueuse. C'est déjà beaucoup, et ce que tu décris est bien pire. Plus qu'un meurtre, c'est de la barbarie. Après cela, nous ne mériterions plus le nom d'humains.

L'Épouvanteur redressa sa chaise avant de se rasseoir, fixant sur moi un regard brûlant.

– Maintenant, j'ai quelques questions à te poser. Tu as eu connaissance de ce rituel par ta mère, quand tu t'es rendu à la tour Malkin ?

– Oui.

– Elle t'est apparue ?

Je fis signe que oui. Maman avait trouvé la mort en Grèce, en

combattant l'Ordinn. Mais son esprit avait survécu, toujours fort, prêt à nous aider à vaincre le Malin.

– Sous quelle forme ?

– Elle a d'abord pris l'aspect d'un ange féroce doté de griffes – comme elle s'était montrée en Grèce. Puis elle est redevenue la mère dont je me souvenais, la femme à qui vous avez parlé à la ferme après m'avoir pris en apprentissage.

– D'où vient ce morceau de papier ? demanda-t-il en me le prenant des mains.

– Maman s'est montrée à sa sœur Slake, la lamia, et lui a dicté ses instructions. Slake les a mises par écrit. Elle gardait toujours la tour Malkin, pour empêcher les sorcières d'en reprendre possession.

L'Épouvanteur opina pensivement, comme plongé dans une profonde réflexion.

Puis, changeant brusquement de sujet, il déclara :

– Eh bien, petit, passons aux choses sérieuses ! Quelle besogne nous attend aujourd'hui ? J'ai entendu la cloche sonner, tôt ce matin. Si quelqu'un a marché toute la nuit pour venir nous chercher, ce doit être important.

La cloche était au carrefour des saules, pas très loin de la maison. Quiconque requérait le secours de l'Épouvanteur la faisait sonner et patientait jusqu'à notre arrivée.

Je me demandai pourquoi mon maître paraissait soudain si concerné. Depuis des semaines, il se contentait de rêvasser, assis dans le jardin ou dans la bibliothèque. Il ne semblait plus avoir le cœur à l'ouvrage. La plupart du temps, il me laissait faire, sans même s'inquiéter de savoir qui avait requis notre aide et de quel problème il s'agissait.

Exécuter seul ces tâches d'épouvanteur n'avait pas été facile – j'avais été plus sollicité pendant ces sept derniers jours qu'en un mois ordinaire. L'obscur se manifestait plus souvent. Peut-être était-ce dû à l'approche d'Halloween et du rituel ?

– Non, il n'a pas marché toute la nuit, répliquai-je. Il habite au sud du village, à une demi-heure de marche. Il accuse quelqu'un d'utiliser la magie noire contre lui. Une sorcière, à ce qu'il prétend.

– Qui est le plaignant ?

– Un certain Briggs, domicilié au 3, Norcotts Lane.

– Allons-y ensemble ! Ça nous donnera l'occasion de discuter.

Je lui souris, heureux de le voir reprendre de l'intérêt pour son travail.

Une heure plus tard, nous avons quitté la maison et cheminions

à travers champs. Je portais nos deux sacs.
Comme au bon vieux temps !

La première lamia



Le soleil brillait dans un ciel presque sans nuages. Mais cette douceur de fin d'automne ne durerait pas. Dans le Comté, le plus souvent, le vent d'ouest apporte la pluie. En novembre, le mauvais temps s'installerait.

L'Épouvanteur parut d'abord heureux de marcher. Au bout de dix minutes, néanmoins, son expression s'assombrit. Ses genoux devaient le faire souffrir. Il s'en plaignait de plus en plus souvent, accusant le froid et l'humidité de trop nombreux hivers d'avoir rongé ses articulations.

– Ça va ? demandai-je. Vous voulez qu'on ralentisse un peu ?

– Non, petit. Cette allure convient aux pensées que je roule dans ma tête.

Quelles réflexions pouvaient bien lui donner cette mine lugubre ?

Nous continuâmes en silence jusqu'à atteindre une rangée de trois maisons, dans une vaste prairie bordée d'une haie d'aubépine. Bâties des années plus tôt pour abriter des fermiers et leurs familles, elles étaient à présent en piteux état. Les fenêtres de celle du milieu étaient condamnées par des planches, et les trois jardins étaient en friche.

Seule l'habitation la plus proche était dotée d'un numéro – un 3 grossièrement gravé à l'angle supérieur de la porte.

– Eh bien, petit, occupe-toi de ce monsieur Briggs ! Je vais faire un tour. On se retrouve dans cinq minutes.

À ma grande surprise, l'Épouvanteur disparut au coin de la dernière bicoque. Cette attitude désinvolte ne lui ressemblait pas. J'étais déçu. J'avais cru qu'il m'avait accompagné pour reprendre ses activités d'épouvanteur. Le maître que j'avais connu aurait eu à cœur de résoudre le problème.

Je marchai jusqu'à la porte et toquai à trois reprises. Un instant plus tard, j'entendis des pas, et le battant s'entrouvrit. Une face renfrognée me dévisagea. Puis la porte tourna tout à fait, révélant le vieil homme à qui j'avais parlé le matin même, au carrefour des saules. Un crâne chauve, un gros nez rouge, une expression hargneuse.

– Bonjour, monsieur Briggs, le saluai-je.

– Où est Gregory ? aboya-t-il. Je te l'ai dit clairement quand on s'est vus : je veux que ce soit ton maître qui s'occupe de mon affaire, pas un gamin qui sent encore le lait !

– C'est lui qui m'envoie, répliquai-je poliment. Il me délègue ses tâches depuis des semaines maintenant, et j'ai rempli chacune d'elles avec succès. Je connais le métier et je suis capable de régler la question. Mais il faut d'abord que vous m'en disiez davantage.

– Je n’ai rien de plus à te dire, cracha-t-il, les traits convulsés de rage. La vieille sorcière a jeté un sort sur mes poules pour les empêcher de couvrir. Quand je suis allé me plaindre, elle m’a ri au nez. Et le lendemain mon chien est tombé raide mort à mes pieds.

Je ne pouvais accepter ses déclarations sans y regarder d’un peu plus près et m’assurer qu’il était réellement victime d’un sortilège. L’Épouvanteur m’avait appris à reconnaître les quatre catégories de sorcières : les bénévoles, les pernicieuses, les fausement accusées et les inconscientes. Les premières étaient généralement guérisseuses ; les deuxièmes – les plus nombreuses – usaient de magie noire pour augmenter leurs pouvoirs et nuire aux gens ; les quatrièmes – celles qui maniaient la magie sans le savoir – étaient extrêmement rares. Mais je devais prendre en compte la troisième catégorie. N’importe qui pouvait accuser une femme de sorcellerie. Je n’avais pas l’intention de laisser une innocente souffrir de fausses allégations.

– C’est arrivé récemment ?

– Cette semaine.

– Quand votre chien est-il mort ?

– Tu es bouché à l’émeri ? *Cette semaine*, je t’ai dit.

– Quel jour ?

– Hier soir. Je suis venu vous prévenir dès l’aube.

– Puis-je voir votre chien ? demandai-je.

C’était une requête raisonnable, mais M. Briggs n’avait rien d’un homme raisonnable.

– Ne sois pas idiot ! Je l’ai enterré, évidemment !

– En ce cas, nous allons devoir le déterrer, annonçai-je. Quel âge avait-il ?

Je n’avais aucune intention d’exhumer un chien mort, mais cette information était essentielle.

– C’était de la sorcellerie ! Tu n’écoutes donc pas quand on te parle ?

Ce type commençait à m’échauffer les oreilles.

– Quel âge avait votre chien ? insistai-je.

– Seize ans. Il était encore en pleine forme.

Je pris une longue inspiration pour garder mon calme.

– C’est vieux, pour un chien. Il a pu mourir de mort naturelle. Où habite la femme que vous accusez ?

– Ici ! hurla-t-il en désignant du doigt la seule autre maison occupée. Elle se fait appeler Beth, mais elle porte sûrement un autre sobriquet, dans l’obscur !

Puis, rouge de colère, il rentra chez lui et me claqua la porte au nez.

Il croyait donc, comme pas mal de gens, que les sorcières se donnaient des noms secrets.

Je longeai la haie qui séparait les jardinets et pris l'allée menant à la première habitation. J'allais frapper à la porte quand je perçus des voix. L'une d'elles semblait être celle de mon maître.

Ayant contourné la bâtisse, je découvris avec surprise une pelouse fleurie, et au-delà un potager ainsi qu'un jardin d'herbes aromatiques. Deux personnes assises sur un banc sirotaient des tasses de thé. L'une d'elles était l'Épouvanteur, l'autre, une petite femme menue aux cheveux blancs. Elle me plut aussitôt. Elle était âgée, mais l'expression de ses yeux verts et rieurs avait quelque chose d'infiniment jeune.

Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas vu l'Épouvanteur aussi détendu !

– Tu en as mis du temps ! s'exclama-t-il. Viens ! Tu vas faire la connaissance de Beth.

– Bonjour, mon garçon, m'accueillit la vieille dame. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Ton maître prétend que tu es un bon apprenti. Laisse-moi en juger par moi-même ! Approche, et dis-moi ton sentiment. Suis-je une sorcière ?

Je m'approchai donc, et elle me regarda depuis son siège. Aucune impression de froid ne vint m'avertir que j'étais en présence d'une créature de l'obscur. Même si ce n'était pas toujours un facteur suffisant, j'étais persuadé qu'elle n'était pas une sorcière.

– Alors ? m'interpella mon maître. Ne crains pas d'exprimer ce que tu penses. Elle l'est ou elle ne l'est pas ?

– Beth n'est pas une pernicieuse, affirmai-je.

– Sur quoi te bases-tu pour porter ce jugement ?

– Je n'ai pas ressenti de froid annonciateur. Mais surtout je me fie à mon instinct : Beth n'est pas une servante de l'obscur. Et M. Briggs ne m'a produit aucune preuve. N'importe qui peut accuser quelqu'un de sorcellerie pour des raisons personnelles. Certains traqueurs de soi-disant sorcières n'hésitent pas à envoyer une voisine au bûcher pour s'emparer de ses biens.

– De quoi m'accuse-t-on ? demanda Beth, souriante.

– Les poules de M. Briggs n'ont pas couvé, et selon lui son chien est tombé mort après qu'il est venu s'en plaindre à vous.

– C'était une très vieille bête, en mauvaise santé, remarqua Beth. Quant à ses poules, il peut y avoir des tas de raisons qui les ont empêchées de couvrir.

– Je suis aussi de cet avis, conclut l'Épouvanteur en se levant. Merci pour ces bons moments, Beth Briggs. Tu fais le meilleur thé du Comté.

Je les regardai tous les deux, abasourdi. Elle portait le même nom que son accusateur... Qu'est-ce que ça signifiait ? Mon maître cherchait-il à tester mes capacités à éclaircir une difficulté qu'il avait déjà résolue ?

Là-dessus, il me conduisit hors du jardin jusqu'à la maison de M. Briggs. Il frappa rudement à la porte.

L'homme ouvrit, la mine agressive.

– Beth n'est pas une sorcière, affirma l'Épouvanteur, et vous le savez. Ce n'est pas la première fois que vous l'accusez faussement. Alors, mettons un terme à ces histoires. Ne nous faites plus perdre notre temps, à moi et à mon apprenti. Compris ?

– Gratte n'importe quelle femme, ricana Briggs, et sous la peau tu trouves une sorcière.

L'Épouvanteur secoua la tête.

– Tais-toi donc, vieux fou ! Tu as été marié à Beth pendant trente-huit ans ! Je me demande par quelle magie elle a pu rester aussi longtemps avec un méchant imbécile dans ton genre !

Se tournant vers moi, il conclut :

– Viens, petit. On a plus important à faire.

Nous repartîmes bientôt à travers champs vers Chipenden. Mon maître marchait d'un bon pas, ses articulations allaient visiblement mieux.

– Ainsi, ils ont été mariés ! commentai-je.

– Beth a fini par en avoir assez. Et, quand sa mère est morte en lui laissant l'autre maison, elle s'y est installée. C'est la troisième fois qu'il l'accuse de sorcellerie depuis leur séparation, et c'est aussi ma troisième visite ici. J'avais envie de voir comment tu t'en sortais. Notre travail ne nous oblige pas toujours à affronter l'obscur.

Il marqua une pause avant de reprendre :

– Et tu t'en es bien sorti. Mais j'avais une autre raison de t'accompagner. Je voulais me dégourdir les jambes, m'emplir les poumons du bon air du Comté et mettre un peu d'ordre dans mes pensées. J'ai trop ruminé, ces derniers temps. J'ai broyé du noir, et ça ne m'a pas avancé à grand-chose.

Désignant un échelier, il déclara :

– Maintenant, assieds-toi et écoute ce que j'ai à te dire.

Je déposai nos sacs près de la haie, m'assis et regardai l'Épouvanteur faire les cent pas devant moi, aplatissant l'herbe haute sous ses bottes. Cela me rappelait nos anciennes leçons dans le jardin

ouest, derrière la maison, là où ni sorcières ni gobelins n'étaient entravés. Ces moments me manquaient. À présent, il me prodiguait son enseignement dans sa nouvelle bibliothèque ou à la table de cuisine.

– Nous n'utiliserons pas le rituel, qui est pure barbarie ; nous sommes d'accord là-dessus. Restent cependant quelques points d'importance à dénouer.

Cessant son va-et-vient, il me fixa dans les yeux.

– Je t'ai demandé à quoi ressemblait ta mère quand elle s'est montrée à toi dans la tour Malkin. Tu l'as décrite comme une sorte d'ange féroce, qui est ensuite redevenu la femme à qui j'ai parlé à la ferme – celle qui nous a accompagnés en Grèce pour combattre l'Ordinn. Je me souviens bien d'elle. Elle avait un visage ouvert et honnête. Il émanait d'elle une force formidable et surtout une grande bonté. Cette femme-là n'aurait jamais exigé de toi que tu sacrifies Alice – et de cette façon inhumaine. J'en conclus que tu as été trompé. *Ce n'était pas* ta mère. Une autre entité avait pris son apparence.

Je comprenais son raisonnement. Mais, cette fois, son instinct l'induisait en erreur. Je savais des choses qu'il ignorait. Le moment était venu de parler.

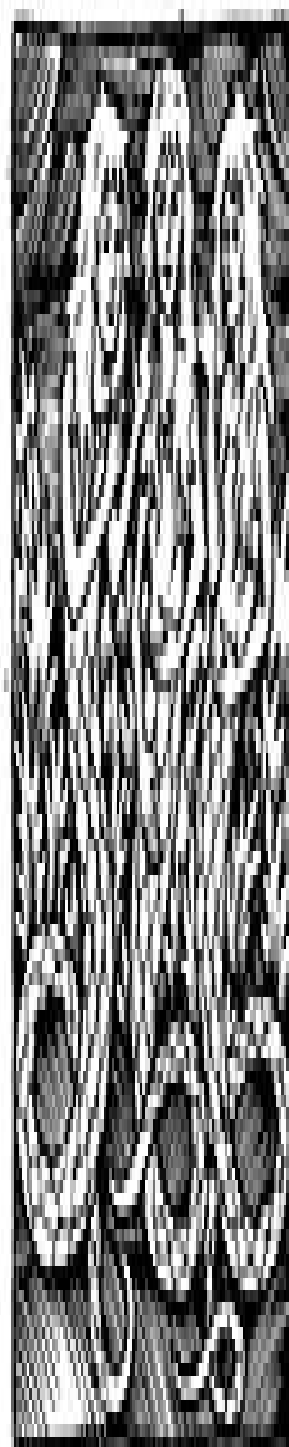
– Juste avant de me quitter, maman s'est transformée en cet ange cruel. Elle est aussi vieille que la Terre, et elle n'a passé qu'une infime partie de son existence sous une forme humaine. Elle est devenue mère pour deux raisons : elle aimait son mari et lui était reconnaissante de l'avoir sauvée quand elle était enchaînée à un rocher, destinée à périr sous les rayons brûlants du soleil. Et elle pourrait ainsi me mettre au monde, moi, le septième fils d'un septième fils. Je serais son fils autant que celui de mon père, et j'hériterais de ses pouvoirs, comme celui de ralentir ou d'arrêter le temps. Ils nous ont aidés à affronter bien des situations périlleuses et à entraver le Malin. Elle m'a donné naissance pour que je sois une arme contre son pire ennemi. Elle veut le détruire à n'importe quel prix, même si cela implique la mort d'Alice.

– Je ne suis pas convaincu, petit.

Je n'avais plus le choix. Je devais lui révéler l'entière vérité, ce que j'avais toujours espéré éviter.

– Maman était la première Lamia. La mère de toutes les autres.

L'inexpliqué



L'Épouvanteur m'observa un long moment sans mot dire. Puis, me tournant le dos, il s'éloigna lentement, la tête basse. Il avait presque atteint le portail, au bout du champ, quand il s'arrêta pour revenir vers moi.

– Il semble que ce soit le jour de toutes les vérités, déclara-t-il doucement. Viens, nous rentrons.

Je ramassai nos sacs et le suivis d'un pas accablé jusqu'à la maison.

Aussitôt arrivé, il me fit monter à la bibliothèque et me désigna mon siège habituel, devant la table. Je m'assis, tandis qu'il prenait un livre sur les étagères à demi dégarnies.

Le *Bestiaire*.

L'unique ouvrage ayant résisté à l'incendie.

Il contenait un chapitre que j'aurais pu réciter mot à mot tant il était important – et douloureux – pour moi.

L'Épouvanteur me tendit le volume, ouvert à la page que j'attendais

:

Les sorcières lamias

– Relis ce chapitre, m'ordonna-t-il. Pas à haute voix, parce que je me souviens de ce que j'ai écrit. Je veux seulement m'assurer que tu sais de quoi tu parles.

La première Lamia fut une magicienne d'une grande beauté. Elle aimait Zeus, roi des Anciens Dieux, déjà marié à la déesse Héra. Lamia eut l'imprudence de lui donner des enfants. Quand Héra le découvrit, elle les tua tous, à l'exception d'un seul. La perte de ses petits rendit Lamia folle de douleur. Elle se mit à massacrer des enfants partout où elle passait, à tel point que ruisseaux et rivières charriaient des flots de sang et que l'air vibrerait des cris de désespoir des parents. Les dieux finirent par la châtier en transformant le bas de son corps en queue de reptile.

Dès lors, elle s'intéressa aux jeunes gens. Elle les attirait dans une clairière, ne montrant que son merveilleux visage et ses superbes épaules. Dès que sa victime était assez proche, elle l'étouffait entre ses anneaux de serpent tandis que sa bouche, collée au cou du malheureux, le vidait de son sang jusqu'à la dernière goutte.

Lamia eut par la suite un amant du nom de Chaemog, une créature-araignée qui résidait dans les plus profondes cavernes de la terre. Elle eut de lui trois filles, des triplées, qui furent les premières sorcières lamias. Lorsqu'elles eurent treize ans, elles se querellèrent avec leur mère et, après une lutte sans merci, lui arrachèrent les membres et mirent son corps en pièces. Elles jetèrent les morceaux, le cœur compris, en pâture à une horde de sangliers.

Parvenues à l'âge adulte, les trois lamias répandirent la terreur dans

tout le pays. Elles pouvaient vivre un nombre incalculable d'années et, par parthénogenèse (sans avoir besoin d'un géniteur), chacune d'elles donna naissance à plusieurs filles. Au cours des siècles, la race des sorcières lamias se mit à évoluer, et leur organisme...

– As-tu relu le troisième paragraphe ? m'interrompit l'Épouvanteur.
Je fis signe que oui.

– Alors, ça suffit. Cette histoire a beau être effroyable, elle raconte que Lamia a été massacrée par ses propres filles.

– C'est faux. Oui, elle s'est querellée avec elles. Mais elles ne lui ont fait aucun mal. Vous m'avez dit un jour que les informations de votre Bestiaire ne sont pas toutes vérifiables, et qu'il contient des erreurs. Nous ajoutons des notes et des corrections chaque fois que nous découvrons de nouveaux éléments, n'est-ce pas ?

– Tu as raison, approuva mon maître. Alors, comment as-tu appris ça, petit ?

– Ma mère me l'a révélé elle-même, quand nous étions en Grèce. C'est la vérité. Après les actes horribles qu'elle avait commis, elle s'est repentie et a entamé sa lutte contre l'obscur. Son plus grand désir est de détruire le Malin. Vous devez comprendre qu'elle n'est pas seulement la femme que vous avez connue. Pendant la majeure partie de sa longue vie, elle a été une lamia, et elle est impitoyable. Elle s'est sacrifiée pour vaincre l'Ordinn. Elle m'aime, pourtant elle exigerait la même chose de moi si cela se révélait nécessaire, comme elle exige qu'Alice soit sacrifiée. Son unique but est d'anéantir son ennemi. Elle attend vraiment que j'accomplisse cet horrible rituel.

Tout en parlant, je me demandais si j'aurais le courage de donner ma vie au cas où ma mère me la réclamerait. Je n'avais pas le courage d'Alice...

– Je continue de trouver cette histoire difficile à croire, reprit l'Épouvanteur. Je me fie à mon intuition. La femme que j'ai rencontrée ne t'aurait jamais imposé une chose pareille.

– Elle n'est plus celle que vous avez connue. C'est aussi simple que ça.

– Eh bien, petit, nous ne sommes pas du même avis. Mais peu importe ! Il est hors de question d'accomplir ce rituel. Il nous faut donc envisager une autre méthode. Creusons-nous les méninges, et tâchons d'imaginer une alternative.

J'approuvai de la tête, quoique sans grand optimisme. Comment pouvais-je espérer faire mieux que maman, qui avait vécu si longtemps et qui en savait tellement plus que nous sur le Malin ?

Le lendemain, dès l'aube, je me rendis dans le jardin ouest. Il y

avait là un arbre mort, fort utile pour pratiquer la lutte au bâton, et un poteau sur lequel je m'exerçais au lancer de chaîne d'argent. Je me rappelais l'époque où j'avais enfin réussi une centaine de fois à la suite. Mon maître m'avait mis en garde contre l'autosatisfaction, soulignant qu'une sorcière ne me ferait pas la grâce de se tenir immobile. Après quoi, il m'avait obligé à recommencer l'exercice en courant et sous des angles différents.

J'étais désormais aussi habile au maniement du bâton qu'au lancer de chaîne, mais je continuais de m'entraîner trois fois par semaine pour ne pas perdre la main. L'Épouvanteur lui-même n'avait cessé de s'exercer que depuis quelques mois.

Je fus donc surpris de le trouver en pleine action devant l'arbre mort. Il enfonçait la lame rétractable dans le bois encore et encore, avec une sorte de furie, le front dégoulinant de sueur.

Il était tellement concentré que je l'observai plusieurs minutes sans qu'il prenne conscience de ma présence.

– Ça suffira pour aujourd'hui, haleta-t-il enfin. Pour moi, en tout cas. À ton tour de transpirer ! Je rentre à la maison. On se retrouvera au petit-déjeuner. On a à discuter.

Sur ces mots, encore essoufflé, il s'éloigna à grands pas entre les arbres. Je m'exerçai pendant une heure avant de le rejoindre, curieux de savoir ce qu'il mijotait.

Ce fut un excellent petit-déjeuner. Les toasts étaient grillés à point, et nos assiettes débordaient d'œufs au bacon et de champignons. Le gobelin s'était surpassé.

L'Épouvanteur marqua son approbation d'un signe de tête, et nous attaquâmes notre repas. Nous n'échangeâmes pas un mot jusqu'à la fin du repas.

S'adossant alors à sa chaise, mon maître posa son regard sur moi.

– Désolé, mon garçon ! Ces derniers temps, j'ai négligé mes devoirs et t'ai laissé tout le travail. Pire encore, j'ai abandonné ton entraînement.

– Nous avons traversé une période difficile, soulignai-je. Nous avons beaucoup voyagé, affronté de nombreux dangers. Nous avons de la chance d'être encore en vie. Vous aviez besoin de récupérer. Vous n'avez pas à vous excuser. Vous avez été un bon maître ; sans votre aide et sans vos enseignements, il y a longtemps que je ne serais plus de ce monde.

– C'est gentil à toi, petit. Mais il nous faut rattraper les semaines perdues. J'ai déjà évoqué ce sur quoi porterait ta quatrième année d'apprentissage. Tu t'en souviens ?

– Oui. Vous m’avez parlé de « l’inexpliqué ». Vous m’aviez dit de consulter le Bestiaire.

– Et tu l’as fait ?

J’acquiesçai, sans oser lui rappeler que, sur ce point, il avait laissé les leçons en suspens.

On trouvait à la fin du livre un court chapitre intitulé « Morts mystérieuses dans le Comté ». L’histoire d’une certaine Emily Jane Hudson, décédée dans de très étranges circonstances, y était relatée. On voyait des marques de piqûres sur le cou de la victime, mais elle n’avait pas été vidée de son sang. Au contraire, on lui en avait injecté des litres et des litres sous la peau, comme pour le garder en réserve. Cette énigme n’avait jamais été résolue.

– Tu as donc une petite idée de ce qui va nous occuper. Cela va nous conduire aux frontières de notre savoir. C’est le plus haut niveau d’études : plutôt que de te transmettre mes compétences, je vais mener les recherches avec toi. Nous allons travailler ensemble. J’espère que nous enrichirons ainsi nos connaissances et que nous pourrons consigner ce que nous aurons appris. Ce ne seront parfois que des hypothèses, mais peut-être aussi de vraies probabilités. Nous allons dès aujourd’hui nous mettre en route vers l’endroit où tu es censé accomplir ce terrible rituel. Nous allons traverser la lande en direction du nord. Il est temps que je te montre la pierre des Ward.

– Je me souviens d’avoir lu ce nom sur une de vos cartes, mais je n’ai pas su déterminer s’il s’agissait d’une colline ou d’un rocher.

– C’est une colline *et* un rocher. L’un des plus hauts du Comté.

– Et qu’est-ce qu’on verra, là-bas ? Ça concerne notre étude sur l’inexpliqué ?

– Oh, oui ! Et je vais te dire une chose : tu seras le premier garçon que j’amènerai jusqu’à la pierre des Ward. En dépit de tes quelques dissimulations – appelons ça des « petits arrangements avec la vérité » – tu es décidément le meilleur apprenti que j’aie jamais formé.

La pierre des Ward



Une heure plus tard, nous quitions Chipenden et nous dirigions vers le nord à travers la lande. J'étais fort chargé : en plus de mon bâton, je portais comme à l'accoutumée le sac de mon maître et le mien, avec un fagot ficelé dessus. Il ne poussait aucun arbre en ces lieux, et il nous faudrait cuire notre dîner.

J'allais, habitué de sentiments contradictoires. Je me réjouissais de voyager avec l'Épouvanteur, qui se montrait revigoré et enthousiaste. Et j'étais intrigué par la pierre des Ward. Était-ce une simple coïncidence si elle portait mon nom ? Je m'étais déjà posé la question la première fois que j'avais lu ce nom sur la carte.

D'un autre côté, j'aurais préféré rester dans les environs de Chipenden. C'était là qu'Alice se rendrait si elle découvrait le moyen de détruire le Malin par magie. J'attendais désespérément de ses nouvelles ; je me languissais de la revoir. J'avais même tenté de la contacter par l'intermédiaire d'un miroir – ce qui aurait mis mon maître en rage s'il l'avait appris. Mais elle n'avait pas répondu. Impossible de la joindre. Pourquoi ? Cet échec augmentait encore mon inquiétude.

C'était un bon temps pour la marche. S'il faisait plutôt froid sur les collines, le soleil brillait et le vent était léger. Des courlis piquaient du haut des airs pour survoler les herbes hautes où bondissaient des lapins : notre repas ne serait pas difficile à assurer. Je voyais scintiller à ma gauche les eaux bleues de la baie de Morecambe. Nous avions maintes fois parcouru ce chemin ensemble, évitant le plus souvent Caster, avec son ancien château. Si un chasseur de sorcières opérait dans le Comté, c'était là qu'il était habituellement basé. Et la plupart d'entre eux considéraient les épouvanteurs comme un gibier intéressant. Nous fricotions avec l'obscur, c'était une raison suffisante pour nous pendre.

Or, au lieu de dépasser Caster, nous obliquâmes vers l'est. Je ne m'étais jamais enfoncé aussi profondément dans la lande. L'Épouvanteur avançait d'un bon pas, comme un homme qui sait exactement où il va. La brise s'était muée en bourrasques glaciales ; les nuages couraient au-dessus de nos têtes, et l'air sentait la pluie.

– Vous êtes déjà allé à la pierre des Ward ? m'enquis-je.

– À deux reprises. La première fois, en tant que jeune épouvanteur, après la mort de mon maître. Il y avait fait allusion, et j'étais curieux de découvrir ce site. La deuxième fois, après avoir reçu une lettre de ta mère. Tu devines laquelle ?

– Celle qu'elle vous a écrite en grec, juste après ma naissance ?

– Celle-là même. Elle est gravée dans ma mémoire. Je peux te la réciter mot pour mot : « J’ai donné le jour à un petit garçon, me disait-elle. Il est le septième fils d’un septième fils. Son nom est Thomas J. Ward, et c’est le cadeau que je fais à ce Comté. Dès qu’il aura l’âge requis, je vous enverrai un mot. Je compte sur vous pour le former. Il sera le meilleur apprenti que vous ayez jamais eu, et le dernier. »

La phrase de conclusion m’attrista, mais je savais bien que – à moins qu’il ne m’arrive malheur – je resterais en effet le dernier apprenti de l’Épouvanteur. Bien des choses approchaient de leur fin. J’écartai ces tristes pensées et m’efforçai de rester positif. Mon maître et moi allions sûrement travailler ensemble encore plusieurs années.

– Je m’en souviens, dis-je. Vous m’avez parlé de cette lettre après m’avoir emmené dans la maison hantée de Horshaw où vous avez testé mes capacités. Son contenu semblait vous irriter.

– À cette époque, une telle présomption m’avait agacé, avoua mon maître. Je ne connaissais pas ta mère, et je me demandais pour qui elle se prenait à me forcer ainsi la main ! De plus, sa missive contenait une prédiction, et, comme tu le sais, je ne crois pas au destin : ce sont nos choix d’aujourd’hui qui forgent nos lendemains.

– Pourtant, si je ne me trompe, la lecture de cette lettre vous a poussé à retourner à la pierre des Ward ? À cause de la coïncidence entre mon nom et celui de la colline ?

– Mets un frein à ta curiosité et fais preuve d’un peu de patience ! me rétorqua mon maître. C’est une qualité essentielle lorsqu’on étudie l’inexpliqué. Tu comprendras quand on y sera. Le soleil sera bientôt couché, et nous avons assez marché. Si tu nous attrapais une paire de lapins ?

J’étais fatigué, cette proposition venait à point. L’Épouvanteur repéra un creux de terrain où nous serions abrités du vent. Je déposai nos deux sacs et le fagot avec soulagement. Mon maître se mit aussitôt à bâtir un feu, et je partis en chasse afin d’assurer notre souper.

Deux heures plus tard, nous dégustions le gibier que j’avais tué et préparé. Nous parlions peu, heureux d’être là tous les deux. Je me revoyais aux premiers jours de mon apprentissage, arpenter sans cesse la lande. Le travail qui m’attendait me rendait nerveux, et il m’arrivait d’avoir peur. Mais tout commençait. Les choses me paraissaient si simples, alors ! Désormais, elles étaient autrement plus compliquées. Néanmoins, je goûtais le plaisir d’être en vie, d’oublier les soucis... Sauf que les délicieux lapins rôtis me rappelaient Alice. C’était elle qui les attrapait et les cuisinait quand nous voyagions ensemble, et cette pensée mettait une ombre sur mon contentement.

L'averse nous réveilla juste avant l'aube. Le vent qui soufflait en rafales poussait la pluie horizontalement, si bien que nous restions à peu près au sec dans notre abri. Mais nous entendions les gouttes tambouriner sur le sol, au-dessus de nous, et je craignis que la deuxième étape de notre marche vers la pierre des Ward ne soit compromise.

– Dormons encore ! décida l'Épouvanteur. On serait trempés comme des rats avant même d'avoir gagné la colline !

Il ne cessa de pleuvoir qu'à midi. Si le vent était tombé, la visibilité était presque nulle.

– Donne-moi mon sac, me dit mon maître. Le terrain va être difficile, tu auras besoin de t'appuyer sur ton bâton.

Il avait raison : nous suivîmes bientôt une piste boueuse serpentant parmi une végétation roussâtre.

– Ne quitte pas le sentier, petit ! Le sol n'est pas seulement détrempe ; il y a de chaque côté des mares d'eau stagnante, que les averses récentes ont enflées. Et plus les herbes sont hautes, plus c'est dangereux.

Sans l'Épouvanteur pour me guider, je me serais enlisé dans le marécage. Connaissant le Comté comme le dos de sa main, il avait encore beaucoup de choses à m'enseigner, en particulier sur les régions les plus reculées.

Nous atteignîmes enfin le sommet. Mais nous ne voyions rien de ce qui était un des plus hauts lieux du Comté, enseveli dans les nuages bas.

– La voilà !

L'Épouvanteur pointa le doigt. Et j'aperçus à travers le brouillard le bloc gigantesque qui portait le nom de pierre des Ward. D'autres rochers plus petits l'entouraient, à demi enterrés dans le sol.

Mon maître s'avança et posa sa main gauche contre la roche qui s'élevait vers le ciel.

– Place ta paume ici ! m'ordonna-t-il.

J'obéis.

– Que ressens-tu ?

– C'est chaud au toucher.

C'était étrange mais vrai. Aucun doute ! En dépit du froid et de l'humidité, le rocher irradiait de la chaleur.

– Quoi d'autre ?

Je ne pus d'abord déterminer de quoi il me parlait. Puis je m'aperçus que je respirais avec une lenteur anormale. Et que la pulsation de mon sang dans mes veines était si paresseuse que je crus

un instant mon cœur prêt à cesser de battre.

J'ôtai ma main. Aussitôt, mon souffle et mon rythme cardiaque reprirent leur cadence habituelle. Je reposai la main sur le rocher, et le phénomène se reproduisit. L'Épouvanteur me fit signe de le suivre, et nous reculâmes d'une vingtaine de pas.

– Tu as senti ? me demanda-t-il alors.

– Elle ralentit le temps ! La pierre des Ward ralentit le temps ! m'exclamai-je, très excité.

– Ce que tu sais faire aussi, n'est-ce pas, petit ? Cependant, il y a une différence.

Ce don que j'avais d'agir sur le cours du temps m'avait sauvé la vie en maintes occasions quand je combattais les serviteurs de l'obscur – et en particulier le Malin, qui possédait le même pouvoir. Je l'avais retenu assez longtemps pour que nous lancions notre attaque contre lui.

Quelle était donc la différence ? Je pesai soigneusement ma réponse :

– Quand j'utilise ce don, je garde le contrôle. Tout ralentit autour de moi, tandis que je reste libre de mes mouvements. Ici, c'est la pierre des Ward qui affecte ce qui l'entoure. Mais, n'étant qu'un gros rocher, elle ne bouge pas.

– Tu en es sûr ?

– Comment un rocher pourrait-il bouger ?

– Il bouge peut-être à travers le temps. Ce n'est qu'une supposition, mais ça n'aurait rien d'impossible. Et je vais te dire pourquoi : plusieurs témoins oculaires attestent avoir gravi la colline jusqu'à son sommet pour découvrir, à leur grande stupeur, que le rocher n'y était plus. Il avait disparu. Où serait-il donc allé, sinon dans une autre dimension temporelle ?

– Ces témoignages étaient-ils fiables ?

– Certains n'étaient qu'affabulations, c'est probable, admit l'Épouvanteur. D'autres venaient de gens sensés, peu enclins aux délires de l'imagination. Mais la coïncidence est troublante, tu ne trouves pas ? Une pierre qui porte ton nom, capable d'influer sur le cours du temps ! Plus étrange encore : c'est le lieu spécifié pour accomplir le rituel ! Ça demande réflexion... Maintenant, je vais te montrer quelque chose de tout aussi curieux.

Mon maître contourna le rocher. S'arrêtant soudain, il se pencha pour observer sa surface. Je crus un instant qu'il allait poser de nouveau la main dessus.

Au lieu de ça, il pointa le doigt.

– Lis ceci !

En m'approchant, je découvris des mots gravés dans la pierre. On aurait dit une sorte de poème, écrit en lignes de longueurs irrégulières. L'inscription était en partie recouverte de mousse, ce qui la rendait parfois difficile à déchiffrer. Mon maître attendit patiemment que j'en achève la lecture.

*Le point le plus élevé du Comté
est marqué par un mystère.*

*On dit qu'un homme a trouvé la mort à cet endroit,
au cours d'une violente tempête,
alors qu'il tentait d'entraver une créature maléfique
menaçant la Terre entière.*

*Vint alors un nouvel âge de glace.
Quand il s'acheva, tout avait changé,
même la forme des collines
et le nom des villes dans les vallées.*

*À présent, sur ce plus haut sommet des collines,
il ne reste aucune trace de ce qui y fut accompli,
il y a si longtemps.*

Mais on en garde la mémoire.

On l'appelle la pierre des Ward.

– Eh bien, petit, qu'est-ce que ça t'inspire ?

– Quelqu'un qui portait le même nom que moi aurait entravé le démon ? supposai-je.

– C'est possible. Mais le mot *Ward* a une autre signification. C'est le nom d'une ancienne région. La pierre marque donc peut-être simplement la limite d'une terre dont les habitants sont tombés depuis longtemps dans l'oubli. Cela n'aurait alors rien à voir avec ton patronyme. As-tu une autre explication ?

– L'évènement relaté est très vieux. De quand date le dernier âge de glace ?

– De plusieurs milliers d'années, je présume.

– C'est un peu trop lointain pour avoir un ancêtre du nom de Ward. Et les langues ont changé, non ? Vous m'avez raconté un jour que, pendant un âge de glace, les hommes perdent leur savoir, vivent dans des grottes et deviennent des chasseurs, uniquement préoccupés de leur survie. Cette inscription ne peut être aussi ancienne. Elle commémore probablement une légende.

– Il est difficile d'estimer son âge, mais elle était déjà là au siècle dernier : mon propre maître, Henry Horrocks, l'a vue alors qu'il débutait son apprentissage. En vérité, nous ne saurons sans doute

jamais à quelle époque ces mots ont été gravés dans la roche. Cela reste un grand mystère – un autre exemple d'inexpliqué. Néanmoins, j'ai encore un élément à confier à ta méditation, petit. Et si cet énorme rocher se déplaçait réellement dans le temps ? Auquel cas nous avons deux possibilités. Soit l'inscription rappelle un évènement très ancien. Soit... ?

Je n'eus pas besoin de réfléchir. Quelque part dans les profondeurs de mon esprit, j'avais toujours connu la réponse, et elle montait à présent à ma conscience. Les mots sortirent de ma bouche comme s'ils ne demandaient qu'à s'en échapper :

– Soit elle annonce une chose qui va advenir. Elle a pu être écrite dans un futur lointain, pour prédire ce qui va arriver de nos jours. C'est peut-être une prophétie.

L'Épouvanteur parut plongé dans de profondes pensées. Il ne croyait pas à un avenir déterminé d'avance. Mais, au cours de mon apprentissage, je l'avais vu plus d'une fois ébranlé dans ses certitudes.

– À moins que la pierre des Ward ne change de lieu tout en restant dans notre époque, ajouta-t-il.

– Que voulez-vous dire ? Où irait-elle ?

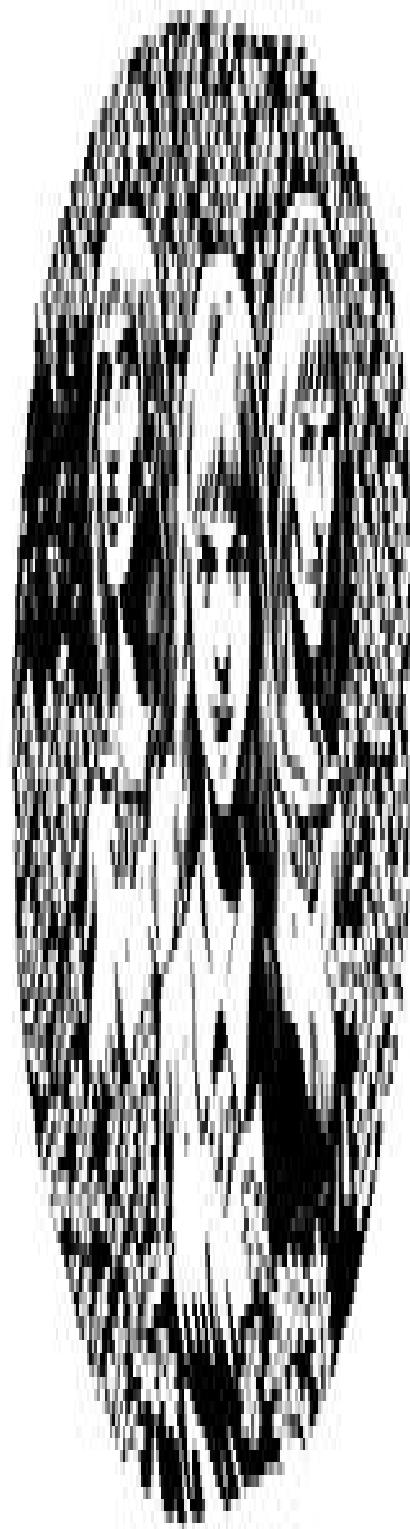
– Certains croient en d'autres mondes, invisibles quoique proches du nôtre. Cela devrait t'évoquer quelque chose, tu t'es rendu dans l'un d'eux : la Colline Creuse, d'où tu as rapporté cette épée. Évidemment, ce n'était peut-être qu'une extension du domaine de l'obscur.

– La pierre des Ward irait dans l'obscur ?

– Va savoir ! Nous sommes encore dans l'inexpliqué. Un mystère de plus à résoudre !

Après quoi, mon maître redescendit la colline, et nous reprîmes la route de Chipenden.

Le Codex du Destin



Après avoir encore une fois passé la nuit à la belle étoile, nous regagnâmes Chipenden en début d'après-midi. J'étais fatigué ; mon maître, lui, paraissait alerte et bouillant d'énergie.

– C'était exactement ce dont j'avais besoin, déclara-t-il. Malgré l'humidité, mes articulations ne me font plus mal. Cette balade m'a ragaillardé.

Quant à moi, même si je me réjouissais de le voir en meilleure condition, j'avais le moral au fond des bottes. J'avais espéré trouver Alice à la maison, et elle n'y était pas. De plus, l'idée que l'inscription sur la pierre puisse être une prophétie, comme l'avait envisagé mon maître, me troublait profondément.

L'homme qui trouvait la mort à cet endroit, était-ce lui, l'Épouvanteur ? Ou moi ? J'avais seize ans ; on pouvait me considérer comme un homme. Ma fin était-elle proche ? Je ne serais peut-être pas le dernier apprenti de John Gregory, après tout.

– Ne fais pas cette tête, petit ! me lança-t-il. Les choses s'arrangent souvent d'elles-mêmes.

Je me forçai à lui sourire. Il avait sans doute raison.

Je dormis mal, cette nuit-là. À peine sous la couverture, je sombrai dans un cauchemar, lié à l'une de mes plus effrayantes expériences d'apprenti épouvanteur.

J'étais de retour à Read Hall, au sud de la colline de Pendle, et je revivais ces heures nocturnes où, quelques années plus tôt, j'avais été visité par l'affreuse créature nommée Tibb. Les sorcières du clan Malkin l'avait créée à partir du corps d'une truie pour lire l'avenir. La jeune Mab Mouldheel, l'une des meilleures scruteuses du pays, les avait défiées, et elles avaient besoin d'un puissant voyant.

Je gisais dans mon lit, paralysé par un sortilège. Tibb était au-dessus de moi, accroché au plafond, ses griffes égratignant le bois. Il ressemblait à une monstrueuse araignée à quatre pattes. Sa tête pendait au bout d'un long cou musculeux et sa mâchoire grande ouverte révélait deux rangées de dents pointues. Un liquide tiède et gluant tomba de sa bouche et mouilla ma chemise. À l'époque, je ne l'avais pas compris tout de suite ; mais à présent, en dépit de mon effroi, je savais que c'était du sang humain. Tibb venait de la chambre voisine, où il s'était abreuvé sur le Père Stocks. J'avais entendu les cris d'agonie du malheureux prêtre.

C'est alors que Tibb formula une terrible prophétie :

– J'ai vu une fille, qui sera bientôt femme. Elle t'aimera, elle te trahira, puis elle mourra pour toi.

Je m'éveillai en sueur, le cœur cognant dans ma poitrine.

Alice s'apprêtait à user de quelque dangereuse magie ; peut-être à cet instant même.

Tibb avait-il prédit sa mort ?

En début d'après-midi, je descendis chercher les provisions que nous avions commandées à Chipenden. Je passai comme d'habitude chez le boucher, l'épiciier et le boulanger. Au cours de la guerre, une patrouille ennemie avait tué un certain nombre de villageois et allumé des incendies. J'étais heureux de constater que le village avait retrouvé une activité presque normale.

La plupart des habitations endommagées avaient été reconstruites, comme celle de l'Épouvanteur, et des ménagères chargées de paniers arpentaient les pavés de la grand-rue. On venait à Chipenden depuis les fermes et les hameaux éloignés, car on y trouvait le meilleur fromage du Comté, ainsi qu'une viande de bœuf et de mouton d'excellente qualité.

Ayant jeté mon sac à provisions sur mon épaule, je remontai vers la maison de mon maître. J'approchais du portail quand j'eus la sensation d'être observé.

À ma gauche, non loin de l'endroit où j'avais fait la connaissance d'Alice, trois filles se tenaient sous les larges branches d'un chêne. Je les connaissais de longue date. Posant aussitôt mon sac à terre, je levai mon bâton en position de défense.

C'étaient Mab, Beth et Jennet Mouldheel, les jeunes sorcières.

Elles s'avancèrent, pour s'arrêter à cinq pas de moi.

À dix-sept ans tout au plus, Mab était déjà une pernicieuse redoutable et dirigeait le clan Mouldheel. J'avais découvert de quoi elle était capable lors de ma première visite à Pendle. J'y étais venu en compagnie de l'Épouvanteur afin de secourir mon frère Jack et sa famille, qui avaient été kidnappés. Douée d'une forte personnalité, usant d'une magie puissante, Mab était également très attirante, avec ses grands yeux verts et ses longs cheveux d'un blond pâle. Selon l'habitude de son clan, elle allait pieds nus, si bien que ses jambes et sa jupe élimée étaient maculées de boue. Ses deux jeunes sœurs, Jennet et Beth, étaient jumelles, et il était impossible de distinguer l'une de l'autre. Avec leur face étroite et leur nez crochu, elles n'avaient pas la séduction de leur aînée.

Depuis notre dernière rencontre, elles étaient devenues de vraies femmes.

– Tu as lambiné ! Voilà plus d'une heure qu'on t'attend ! Et tu n'as pas l'air ravi de me revoir, Tom, me lança Mab en souriant. Tu devrais

pourtant te réjouir, parce qu'on vient t'aider, encore une fois.

Je ne lui accordais pas la moindre confiance. Avant la bataille sur la colline de Pendle, elle avait voulu me forcer à ouvrir une des malles de ma mère, que les Malkin avaient volées à la ferme après avoir enlevé ma famille. Comme je m'y refusais, elle m'avait menacé d'égorger Mary, ma jeune nièce. Et j'avais su d'instinct que ce n'était pas des paroles en l'air. Mab était une « sorcière du sang », prête à tuer pour pratiquer sa magie.

Cependant, elle avait conclu avec nous une alliance inattendue. Elle nous avait accompagnés en Grèce pour combattre l'Ordinn, l'ennemie mortelle de ma mère.

– M'aider à quoi ? demandai-je.

– À en finir avec le Malin, évidemment. À le détruire près de ce grand rocher. Tu dois avoir l'impression d'être important, d'avoir une colline et un rocher à ton nom !

Je me sentis glacé. J'avais cru que ce fait n'était connu que de quelques rares personnes : moi, l'Épouvanteur, Grimalkin, Alice et Slake, la sorcière lamia.

Mab m'adressa un sourire torve.

– Tu croyais peut-être que c'était un secret ? Mais on ne me cache jamais rien très longtemps. Ce n'était pas difficile de t'observer quand tu t'y es rendu. D'autres en auront connaissance et, le soir d'Halloween, ils convergeront vers cette colline où tu es censé tuer Alice. Beaucoup seront des serviteurs du Malin. Tu auras besoin de nous pour les repousser, alors ne me jette pas ce regard furieux ! Il fut un temps où tu m'aimais bien, non ?

– Il avait le béguin pour toi, c'est sûr, commenta Jennet. Une fois Alice morte, il aura vite fait de te revenir !

C'était faux, évidemment. Mab avait usé de magie noire pour m'obliger à l'embrasser, dans l'espoir d'anéantir ma volonté et de me contrôler. Mais sa tentative était vouée à l'échec : quand Alice et moi nous étions rencontrés, elle m'avait empoigné le bras si fort que ses ongles m'avaient percé la peau. J'en portais encore les cicatrices. Elle m'avait dit que c'était sa « marque ». Cela signifiait qu'aucune sorcière n'aurait sur moi ce genre d'ascendant. Mab m'avait toujours inspiré de la répulsion.

– Je lui parle d'Alice ? reprit Jennet, avec un sourire sournois.

– Oui ! Oui ! Dis-lui ! gloussa Beth. Je veux voir la tête qu'il va faire !

Je compris ce qui allait suivre. Elle m'avait sans doute vu sacrifier Alice selon le rituel. Auquel cas elle se trompait. Cela ne serait pas.

La scrutation restait un art incertain. En Grèce, Mab avait déjà prédit la mort d'Alice. Mais, lorsqu'une lamia l'avait entraînée dans son repaire, je l'avais sauvée grâce à un sortilège – en invoquant le « noir désir », comme me l'avait enseigné Grimalkin.

Ce que Mab m'apprit fut cependant une surprise totale.

– Tu as revu Alice, n'est-ce pas ? Eh bien, tu sais quoi ? Elle était de retour depuis presque une semaine quand elle a daigné te prévenir. Elle ne doit pas tenir à toi tant que ça, sinon, elle ne t'aurait pas laissé te ronger les sangs, tu ne crois pas ?

Je me contentai de la dévisager, cherchant à deviner si elle mentait pour le simple plaisir de me blesser.

– Dis-lui le reste, Mab ! l'encouragea Jennet. Dis-le-lui !

La jeune sorcière lâcha alors, jubilante :

– Alice a découvert un autre moyen de détruire le Malin. Et Grimalkin y travaille avec elle.

– Je le savais déjà, rétorquai-je sèchement. Elle m'en a parlé.

– Vraiment ? croassa-t-elle. Mais t'a-t-elle dit qu'elle allait utiliser le *Codex du Destin* ?

Ces mots – *Codex du Destin* – me frappèrent comme une gifle. Je ne pus dissimuler ma consternation, et le rictus des trois filles s'élargit encore.

De tous les grimoires regroupant des sortilèges de magie noire, le plus tristement célèbre – et le plus dangereux – était celui que Mab venait de citer. Il contenait une formule unique, qui devait être lue à haute voix d'une seule traite, sans aucune hésitation et sans la moindre inexactitude. Chacun de ceux qui avaient tenté de le faire avait échoué.

Le prix de cet échec était la mort.

Je restai muet. Mon maître et moi avions trouvé cet ouvrage dans une bibliothèque privée, à Todmorden, alors que nous combattons des sorcières et des démons venus de Roumanie. Après avoir manqué de mourir entre les griffes de Siscoï, un dieu vampire, j'étais resté inconscient trois jours et trois nuits, et j'avais dû garder le lit pendant plus de deux semaines. Tandis que je gisais là, impuissant, Grimalkin avait tué ou chassé les derniers vampires. Elle m'avait confié avoir cherché le *Codex du Destin* ; en vain. Mais, si ce que prétendait Mab Mouldheel était vrai, je devinais ce qui s'était passé.

En réalité, Grimalkin avait mis la main sur ce livre, l'avait mis à l'abri quelque part et l'avait apporté à Alice quand celle-ci était ressortie de l'obscur. Pas étonnant qu'Alice ne soit pas venue directement à Chipenden ! Elle avait attendu une semaine entière

avant de me rencontrer en bordure du jardin, à l'insu de mon maître. Et elle ne m'avait révélé qu'une moitié de vérité. L'Épouvanteur et moi aurions été du même avis : réciter cette incantation était pure folie. Qu'Alice ne m'ait rien confié de tout ça me blessait profondément.

Mon maître considérait le *Codex du Destin* comme un ouvrage maudit. Il avait voulu le brûler. Alice trouverait sûrement la mort si elle se risquait à cette tâche impossible. Et, à supposer qu'elle réussisse, cela détruirait-il le Malin pour autant ? Ma plus grande peur était qu'en se servant de ce grimoire diabolique, Alice ne devienne définitivement une pernicieuse, une créature de l'obscur.

– Où est Alice ? demandai-je à Mab. Tu le sais ? Tu pourrais me mener à elle ?

En prononçant ces mots, je me rappelai la dernière fois que j'avais suivi Mab pour une raison identique. Elle m'avait conduit dans un piège ; Alice était déjà prisonnière des Mouldheel.

– Elle est trop bien cachée, rétorqua Mab. Elle a dû utiliser un sort de dissimulation d'une puissance incroyable.

– Elle est trop forte pour toi ? À moins que tes talents de scruteuse ne soient pas à la hauteur ?

Quel était le pouvoir d'Alice, si une sorcière comme Mab ne parvenait pas à la localiser !

– Je n'ai pas envie de la chercher, de toute façon, aboya-t-elle. On ne s'est jamais entendues, cette fille et moi. Et elle n'apprécierait pas que je me mêle de ses affaires.

– Donc, tu ne m'aideras pas ?

– Je ne peux pas. Et, si je le pouvais, je ne le voudrais pas. Grimalkin est dans le coup, elle aussi, et mieux vaut ne pas l'irriter. Mais ça m'a fait plaisir de bavarder avec toi, Tom. On revient de la pierre des Ward. On a repéré le chemin de la lande en prévision d'Halloween.

– Tu perds ton temps, Mab. J'ai déjà décidé de ne pas célébrer le rituel. Et, puisque Alice va se servir du *Codex du Destin*, je ne me rendrai même pas là-bas ce soir-là.

– N'en sois pas si sûr, Tom. La scrutation est un art difficile – il arrive que l'avenir change de minute en minute. Je suis cependant sûre d'une chose : un évènement énorme va s'accomplir près de la pierre des Ward à Halloween. Des créatures de l'obscur vont converger vers ce lieu, les unes pour se battre aux côtés du Malin, les autres pour s'opposer à lui. Il y aura quantité de sorcières, de semi-hommes et de diverses entités. Ce qui résultera de ce conflit va changer le monde. Et tu sais quoi ? Tu y seras ! Ça, je te le promets !

Sur ces mots, Mab me salua de la main. Elle entraîna ses sœurs, et elles disparurent parmi les arbres en ricanant.

Je restai là un bon moment, plongé dans mes réflexions. Mon intuition me disait que Mab avait raison sur un point. Même si le rituel n'avait pas lieu, quelque chose d'important allait se jouer à Halloween, et la pierre des Ward y tiendrait un rôle.

La prédiction de Tibb me revint en mémoire ; la phrase qui précédait *puis elle mourra pour toi*.

Juste avant, Tibb avait déclaré : *elle te trahira...*

N'était-ce pas ce qu'Alice était en train de faire ? Elle avait mis presque une semaine à m'apprendre qu'elle était saine et sauve. Elle savait pourtant avec quelle anxiété j'attendais de ses nouvelles ! De plus, en décidant d'utiliser le *Codex du Destin*, elle transgressait sciemment nos convictions, celles de l'Épouvanteur et les miennes.

Si ça ne s'appelait pas une trahison...

Une scène effroyable



Curieusement, je ne rêvai pas, la nuit suivante ; pourtant, question anxiété, j'avais de quoi alimenter les songes les plus effrayants !

Non, je ne fis pas de cauchemars.

Ce fut bien pire.

Longtemps avant l'aube, je m'éveillai soudain trempé d'une sueur glacée, avec la certitude qu'une chose terrible était arrivée. Je me levai, tremblant de la tête aux pieds, empli d'effroi et submergé par un atroce sentiment de perte : quelqu'un de proche venait de mourir – ou était mortellement blessé.

Mon maître !

Je dévalai les escaliers. L'Épouvanteur était dans la cuisine. Il ne passait pas toujours la nuit dans son lit. Lorsque son dos le faisait souffrir, il préférait dormir assis. Je le trouvai dans son fauteuil, près de l'âtre où rougeoyaient des braises, immobile.

Respirait-il encore ?

Je m'approchai lentement, pieds nus sur les dalles. Je m'attendais au pire quand il se redressa et me fixa en se grattant la barbe.

– Tu es aussi blanc qu'un drap, petit. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je ne sais pas. Mais il est arrivé malheur à quelqu'un, j'en suis sûr.

Mon maître se frotta les yeux.

– Tu as peut-être fait un cauchemar, et ton malaise ne s'est pas dissipé tout de suite. Ça arrive.

– Non, je n'ai pas rêvé.

– On oublie souvent ses rêves à l'instant où on se réveille, c'est courant.

Je secouai la tête.

– Il faut que je sorte.

Empli d'appréhension, je me rendis dans le jardin. Le ciel était couvert de nuages gris qui lâchaient leur crachin. Je frissonnai. Mon impression de mort et de perte était plus forte que jamais.

Soudain, une sorte d'éclair me traversa le crâne et une douleur me vrilla le front. Je localisai aussitôt l'origine de mon malaise.

J'entendis l'Épouvanteur s'approcher de moi.

– Quoi que ce soit, ça vient de là-bas, dis-je en désignant le sud-est.

– Ce pourrait être une magie noire qui cherche à t'attirer dans un piège, fit remarquer mon maître. Les serviteurs du Malin ne nous lâcheront pas. Restons sur nos gardes.

– C'est étrange. Je n'avais encore jamais ressenti ça. J'ai peur...

Mais vous avez raison, ce n'est peut-être qu'un piège...

Je me mis à marcher de long en large, l'estomac noué par l'anxiété, tandis que l'Épouvanteur m'observait, visiblement inquiet.

– Respire profondément, petit. Tâche de retrouver ton calme. Ça va passer.

Je m'arrêtai et cherchai son regard.

– Et si ça ne passe pas ?

Brusquement, le besoin d'aller enquêter fut le plus fort.

– Il faut que j'y aille ! lançai-je. Il faut que je sache de quoi il s'agit, sinon, je ne serai pas tranquille !

L'Épouvanteur scruta l'ombre entre les arbres une bonne minute sans rien dire. Puis il hocha la tête.

Quelques instants plus tard, habillés et bottés, nous étions en route. Comme d'habitude, j'étais chargé de nos deux sacs et de mon bâton. L'Épouvanteur portait une lanterne, car la nuit était encore profonde. J'ignorais jusqu'où nous devrions aller.

Notre but se trouva être nettement moins éloigné que je ne l'avais imaginé.

Des années auparavant, lorsque j'avais rencontré Alice, elle vivait dans un cottage abandonné au sud-est de notre maison, avec Lizzie l'Osseuse et un semi-homme nommé Tusk. Lizzie avait prévu de faire sortir Mère Malkin de la fosse où elle croupissait, dans notre jardin, et de tuer mon maître, John Gregory. Bien sûr, leur plan avait échoué, et leur repaire avait été incendié par les gens du coin, furieux d'avoir près de chez eux une sorcière aussi dangereuse.

J'apercevais à présent les ruines du cottage à travers les arbres, et plus nous approchions, plus j'étais sûr que là résidait la source de ma peur.

Le premier cadavre apparut dans la lumière de la lanterne : un homme étendu sur le dos, les yeux grands ouverts. La pluie ruisselait sur son visage comme des larmes ; il avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

Je dénombrai encore une douzaine de corps près des murs noircis du cottage. La plupart des victimes étaient des femmes, probablement des sorcières. Elles étaient armées, certaines pendaient au bout de longues perches, à la manière de Pendle. Toutes avaient péri de mort violente. Leurs blessures étaient fraîches, et leur sang rougissait l'herbe.

Dans le silence sinistre qui régnait sur ce carnage, je me sentis attiré par la maison en ruine. Je m'y rendis, tremblant à l'idée de ce que j'allais découvrir. Les portes et les fenêtres qui avaient brûlé des

années plus tôt n'avaient jamais été remplacées. Soudain, dans la pénombre, j'aperçus une silhouette, adossée à un mur. Je crus d'abord que c'était un autre cadavre. Celui d'Alice ? Un frisson d'angoisse me parcourut.

Mes yeux s'habituèrent lentement à l'obscurité, mais, quand mon maître arriva derrière moi, sa lanterne illumina une scène effroyable.

Grimalkin, assise dans une mare de sang, les paupières à demi fermées, respirait avec peine. Je n'aurais su dire si elle était consciente ou non. De nombreuses plaies béaient sur son corps, telles des bouches ouvertes.

Elle serrait encore dans sa main gauche un poignard à manche de skelt. C'était Tranche Os, la lame que je lui avais prêtée pour se défendre de ses poursuivants. Sa jambe gauche était fracturée juste au-dessous du genou. Un bout d'os lui perçait la chair.

Le sac de cuir qui contenait la tête du Malin avait disparu.

Je contemplai la tueuse, impuissant, submergé par un torrent d'émotions à l'idée de ce que cela impliquait. Je ne l'avais jamais imaginée vaincue. Comment était-ce arrivé ? Les serviteurs du Malin, nombreux, acharnés, parfois puissants, la poursuivaient depuis longtemps. Sans doute était-il inévitable qu'ils finissent par l'emporter. Elle avait combattu féroceement – les cadavres qui jonchaient le sol en témoignaient.

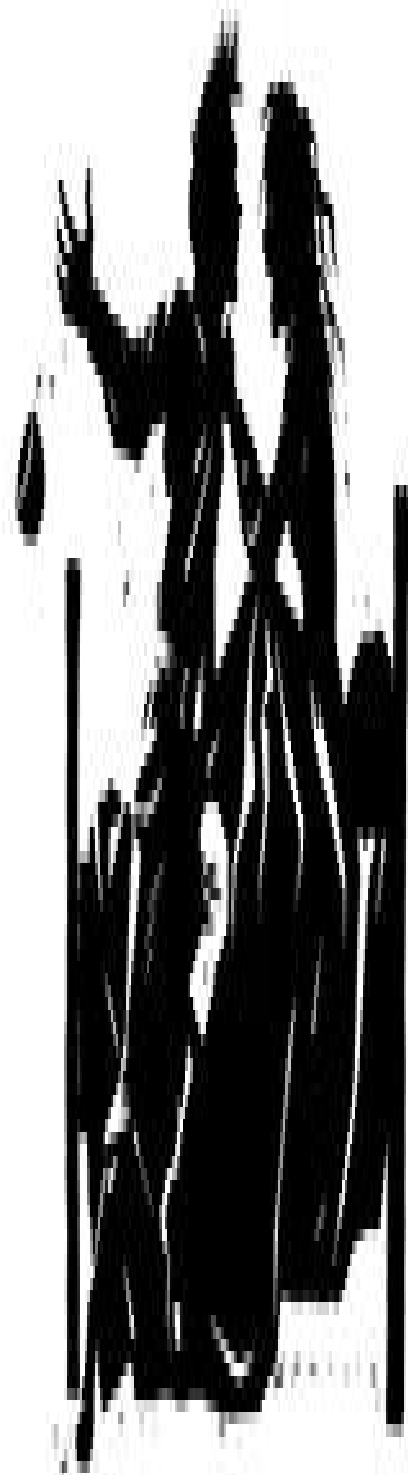
Le cœur me manqua quand je me souvins qu'elle et Alice avaient l'intention d'utiliser le *Codex du Destin*. S'étaient-elles cachées ici dans l'intention de préparer ce rituel ?

En ce cas, où était Alice ?

Alors que mes pensées tournaient en tous sens, je restai paralysé, fixant avec hébètement l'Épouvanteur, agenouillé près de la blessée.

– Je vais fabriquer une attelle pour sa jambe, déclara-t-il en se relevant. Mais je ne peux pas faire grand-chose d'autre. Elle a perdu beaucoup de sang. On n'est pas très loin de la ferme de Clegg. Il a une charrette. Vas-y, et demande-lui de nous la prêter. Il faut ramener Grimalkin à Chipenden et trouver un médecin. On a peut-être encore une chance de la sauver. Cesse de bayer aux corneilles, petit ! Cours !

Tu es le seul qui puisse le faire



Je courus donc jusqu'à chez Clegg. Mais ce ne fut pas simple de le réveiller, car il avait le sommeil lourd. Apparemment, il vivait seul. Je ne réussis d'abord qu'à alerter les chiens, et le fermier mit quinze bonnes minutes à m'ouvrir, les yeux gonflés, la mine revêche, un bâton à la main.

– Qu'est-ce qui te prend de tambouriner à ma porte à une heure pareille ? Tu fais un vacarme à réveiller un mort ! Fiche le camp, si tu ne veux pas tâter de ça !

– C'est mon maître, John Gregory, qui m'envoie. Pourriez-vous lui prêter une charrette et un cheval ? On a trouvé une blessée, dans le cottage en ruine. Elle a besoin d'un médecin.

– Quoi ? Ma charrette ? Qui est blessé ? Le cottage est inhabité.

– Il y a eu une bataille, beaucoup de morts. Il reste une survivante ; on pourra peut-être la sauver, mais il faut la transporter. Soyez sans crainte, vous serez bien payé.

Dès qu'il fut question d'argent, Clegg me conduisit à sa grange. La porte était verrouillée, et il dut retourner chez lui chercher la clé. Enfin, nous pûmes sortir la charrette et atteler un cheval.

Le temps que je regagne le cottage, près d'une heure s'était écoulée. Je m'attendais à ce que l'Épouvanteur me reproche mon retard, mais il ne dit rien. Il avait allumé un feu et fait bouillir de l'eau dans une casserole qu'il avait dû trouver dans la cuisine.

Après avoir nettoyé de son mieux les plaies de Grimalkin, il avait réduit la fracture et taillé deux branches en guise d'attelle. Il finissait de les fixer quand j'arrivai. Grimalkin haletait, le souffle rauque, toujours inconsciente. La sueur lui coulait sur le front, et tout son corps frissonnait de fièvre.

Avisant le poignard sur le sol, je le ramassai et le passai à ma ceinture.

Après avoir déposé la blessée avec précaution sur la charrette, nous reprîmes le chemin de la maison. Nous montâmes la tueuse dans ma chambre pour l'allonger sur mon lit. Puis mon maître m'envoya quérir le docteur du coin. Par chance, il était chez lui, et moins d'une demi-heure plus tard il examinait sa patiente.

Quand il prit congé, nous le raccompagnâmes jusqu'au portail, de sorte que le gobelin ne lui saute pas dessus.

Là, le médecin fit halte et déclara :

– Normalement, elle ne devrait plus être en vie.

– Comme vous avez pu le constater, commenta l'Épouvanteur, ce

n'est pas une femme ordinaire.

– Je vous connais depuis longtemps, monsieur Gregory. Les gens d'ici vous doivent beaucoup. Vous avez toujours assuré la sécurité de ce village. Le Comté tout entier est votre débiteur. Aussi, je ne vous demanderai pas pourquoi vous abritez une sorcière.

– J'ai mes raisons. Je ne le ferais pas si ce n'était absolument nécessaire. Mais dites-moi votre sentiment : est-ce qu'elle vivra ?

– Si elle passe la nuit, elle aura une chance. Elle ne sera pas hors de danger pour autant. Il y a un risque d'infection. Et, si elle survit, elle ne sera plus jamais la même. Sa mauvaise fracture la laissera boiteuse. Quoiqu'il en soit, je reviendrai demain pour voir comment elle va.

Pauvre Grimalkin, songeai-je. Sa puissance de tueuse reposait sur sa vélocité – sa danse de mort tourbillonnante la rendait quasi invincible. Elle allait donc perdre l'essentiel de ses facultés.

– Revenez à midi, déclara l'Épouvanteur. Je vous attendrai à la lisière du jardin ouest.

Après un bref salut, le médecin s'en alla.

Nous décidâmes de veiller Grimalkin sans interruption, au cas où son état se dégraderait. L'Épouvanteur resta à son chevet toute la journée. Je le remplaçai au coucher du soleil.

Je m'assis près du lit, observant la blessée avec anxiété, sans cesser de me demander ce qui était arrivé à Alice. Grimalkin marmonnait dans son sommeil et lâchait parfois un long gémissement, mais elle ne reprit pas conscience. Démuni, je faisais ce que je pouvais. J'essuyais son front en sueur ou tentais de lui faire boire un peu d'eau – même si cela lui déclenchait une quinte de toux.

Par moments, sa respiration, rauque et saccadée, semblait s'arrêter. À chaque fois, je la croyais morte. Puis, peu après minuit, son souffle devint plus régulier. Finalement, ses paupières se soulevèrent et elle me regarda.

Elle voulut parler mais n'y parvint pas. Son visage se crispa de douleur. Voyant qu'elle essayait de s'asseoir, j'arrangeai les oreillers derrière son dos et l'aidai à se redresser. Je portai la tasse à ses lèvres, et elle put enfin avaler une gorgée sans s'étouffer.

Elle me fixa un long moment en silence. N'y tenant plus, je finis par lui demander :

– Alice ?

Elle se détourna, comme si elle ne supportait pas mon regard.

Sa réponse tint en un seul mot :

– Lukraste !

Je connaissais ce nom. Lukraste apparaissait dans le *Bestiaire* de

l'Épouvanteur au chapitre des mages. C'était à lui, disait-on, que le Malin avait dicté le texte du *Codex du Destin*. Il avait été le premier à tenter de réciter l'incantation dans son intégralité – et le premier à en mourir, car une erreur ne pardonnait pas.

– Le mage qui est mort en..., commençai-je.

– Non ! Non ! Il n'est pas mort ! protesta Grimalkin d'une voix si faible que je dus approcher mon oreille de sa bouche pour l'entendre. Quand Alice a ouvert le grimoire pour entamer le rituel, il est apparu devant nous par surprise. La puissance de son souffle nous a jetées à terre. Et les serviteurs du Malin ont attaqué.

– Où est Alice ?

Grimalkin haussa les épaules.

– J'étais sonnée. Sans forces. Trop d'ennemis... Pas vu ce qu'Alice a... Pense que Lukraste l'a...

Alice, prisonnière de Lukraste ! Que s'était-il vraiment passé ? Je *devais* le savoir.

Grimalkin se remit à tousser, et je portai de nouveau la tasse à ses lèvres. Cette fois, elle but avidement, jusqu'à la dernière goutte.

– Ils ont repris la tête du Malin, reprit-elle. Ils vont tenter de retourner en Irlande... de la réunir au corps... Tu dois les poursuivre. La rapporter !

– Par où sont-ils partis ? Vers l'ouest ?

– Je n'ai pas vu. Mais, oui, ils ont dû prendre la direction de la côte. Ils vont suivre le fleuve. Il faut que tu les rattrapes.

Une fois déjà, avec l'aide du kretch – une créature engendrée par un démon –, les serviteurs du Malin s'étaient emparés du sac de Grimalkin. Ils avaient embarqué sur un navire au nord de Liverpool. Mais Alice avait déjoué leur plan. Grimalkin avait récupéré la tête du Malin. Se rendraient-ils au même endroit ou plus au nord, à Sunderland Point, le principal port du Comté ?

– Combien en restait-il ?

– Une bonne dizaine – ils étaient juste assez nombreux pour me vaincre en y mettant toutes leurs forces. D'autres les rejoindront sûrement plus tard.

Je me sentis accablé. À cette heure, ils avaient sans doute gagné l'estuaire. Soit ils descendraient plus au sud, soit ils traverseraient le pont de Priestown et monteraient vers le nord.

– Ils ont trop d'avance sur moi, soupirai-je. Ils auront embarqué avant que j'atteigne la côte.

Grimalkin me saisit par le col avec férocité et m'attira à elle de sorte que nos nez se touchaient presque. En dépit de ses blessures, son

étrainte n'avait rien perdu de sa force.

Elle plongeait ses yeux dans les miens.

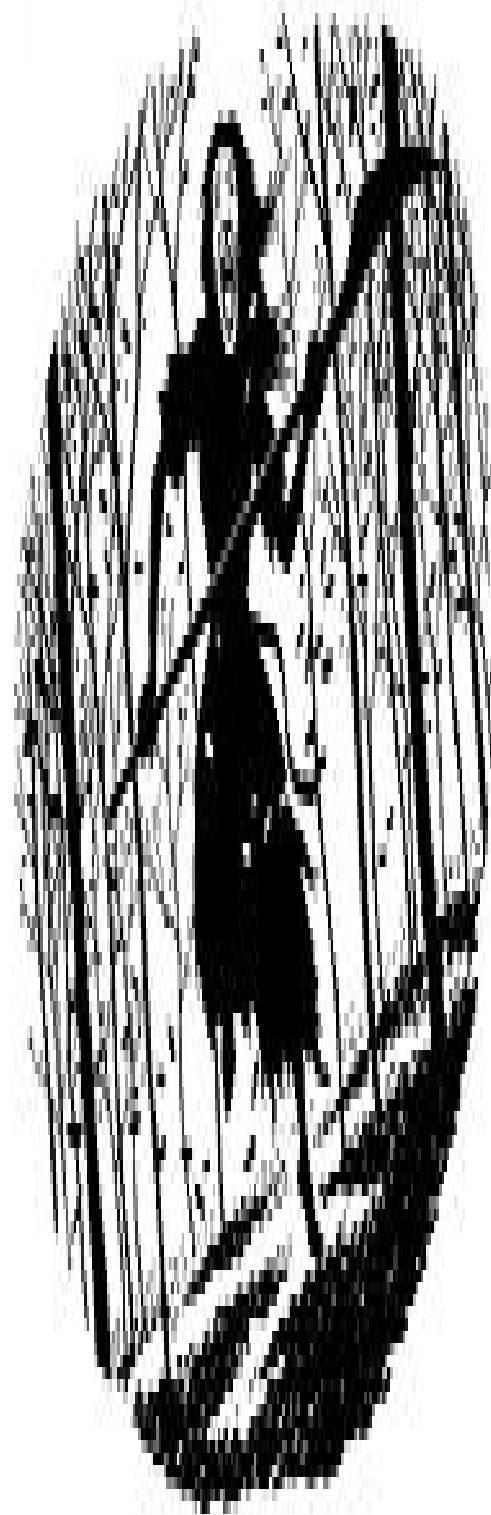
– Tu es le seul qui puisse le faire, siffla-t-elle. S'ils s'embarquent pour l'Irlande, tu t'y rendras aussi. Suis-les aussi loin qu'il le faudra ! Tu n'es plus un gamin. Tu es un homme. Tu as le poignard.

Tranche Os était-il encore dans ma main ?

– Oui. L'arme est en lieu sûr.

– Je sais qu'Alice t'a remis la dague, Douleuse. Tu as les trois armes, à présent, ainsi que les dons hérités de ta mère. Et tu es le septième fils d'un septième fils. Alors, va, et fais ce qui doit être fait ! Tue quiconque se mettrait en travers de ton chemin, mais rapporte la tête du Malin !

L'embuscade



Grimalkin se renversa contre ses oreillers, haletante, les yeux fermés. L'effort l'avait épuisée.

Quittant la chambre, je rejoignis l'Épouvanteur. Il s'était assoupi sur sa chaise, dans la cuisine, devant le feu.

Au bruit de mes bottes sur les dalles, il se redressa.

– C'est mon tour ?

Il croyait venu le moment de me remplacer au chevet de la blessée. Comprenant soudain que je devais trouver le meilleur moyen de lui présenter la situation, je décidai de passer sous silence la décision d'Alice et de Grimalkin d'utiliser le *Codex du Destin*. Mon maître aurait considéré cet acte comme une folie impardonnable. J'évoquai donc uniquement la perte du sac de cuir et de son contenu.

– Grimalkin dit que je dois poursuivre cette troupe de sorcières et tâcher de récupérer la tête du Malin.

– Tes chances de réussite sont minces, petit. Tu pourrais bien courir à la mort.

– Ce sera la mort pour nous tous, et pire encore, si le Malin retrouve son intégrité.

Je craignais ses protestations ; mais il se contenta de soupirer :

– J'irais avec toi si je pouvais. Mais je ne suis plus assez rapide pour entamer une telle poursuite. Avec moi sur tes talons, tu n'aurais aucune chance de les rattraper.

Je m'équipai pour le voyage sans perdre de temps. Je ne pris pas mon sac, qui n'aurait fait que m'embarrasser. Je n'aurais pas besoin de ma chaîne d'argent – je ne ferais pas de prisonniers. Le sel et la limaille de fer m'auraient chargé inutilement. Je n'emportai que l'épée, la dague et le poignard dans leurs fourreaux. Mon bâton à la main, je fus prêt à partir dans la nuit.

L'Épouvanteur m'attendait devant la porte. Il me tendit un morceau de fromage, que je rangeai dans la poche intérieure de mon manteau.

– J'ai peur pour toi, petit, murmura-t-il en me tapotant l'épaule. Si n'importe qui d'autre s'en allait ainsi, seul, sur la piste de ces démons, je ne donnerais pas cher de sa peau. Mais j'ai vu de quoi tu es capable.

Ce disant, il me serra la main, ce qu'il faisait rarement, pour la simple raison que personne ne désire serrer la main d'un épouvanteur. Même quand mon père et John Gregory s'étaient mis d'accord sur les termes de mon apprentissage, ils ne l'avaient pas fait. Cela me fit une drôle d'impression. Je me sentis traité en égal et non plus en simple apprenti. En même temps, mon cœur s'alourdit. Ce geste semblait marquer la fin d'une époque.

Je me mis en route à grands pas. Parvenu au bord de la Ribble, j'hésitai un moment : laquelle des deux rives suivre ? Étaient-ils partis vers le nord ou vers le sud ? Le fleuve serait bientôt trop large et trop profond pour que je puisse le traverser. Si je choisisais la mauvaise direction, je devrais aller jusqu'à Priestown – où les épouvanteurs n'étaient pas les bienvenus – et emprunter le pont, ce qui me ferait perdre plusieurs jours.

N'ayant détecté aucune trace de passage du côté nord, je franchis le gué, optant pour la rive sud. Là, je pris le pas de course. Ceux que je poursuivais avaient une journée d'avance sur moi. S'ils avaient dressé un campement pour la nuit, j'avais peut-être une chance de les rattraper.

D'après Grimalkin, ils devaient être une dizaine, et des renforts les rejoindraient sans doute en cours de route. Mais une bande de cette importance attirerait l'attention, d'autant que beaucoup de ses membres seraient des sorcières. Se diviseraient-ils en petits groupes ? Leur but était de rapporter la tête du Malin jusqu'à la fosse où son corps était entravé, à Kerry, au sud-ouest de l'Irlande. Il suffisait qu'une seule personne réussisse...

Peu après l'aube, je croisai enfin un indice. Le chemin longeait une mare ; le sol tout autour avait tourné en boue sous le passage des troupeaux. Des traces fraîches y étaient imprimées : celles de souliers pointus.

En revanche, il n'y avait aucune empreinte de bottes. J'avais supposé que Lukraste accompagnait cette cohorte, emmenant Alice prisonnière, et qu'en suivant les sorcières je la retrouverais. Mais je connaissais bien les marques qu'auraient laissées ses chaussures, et je ne les vis pas. Mon moral en prit un coup.

J'affrontai bientôt la première difficulté, et elle n'était pas due aux sorcières.

Alors que je longuais une ferme, un gros homme sortit soudain d'une grange et me barra le passage. Les épaules larges, les bras musclés, un ventre proéminent débordant par-dessus sa ceinture, il me lança d'un ton agressif :

– Tu es un épouvanteur ?

Je fis signe que oui.

– Alors, où tu traînais, la nuit dernière, quand on avait besoin de toi ?

Il paraissait hors de ses gonds, je tentai donc de l'apaiser.

– En route pour venir chez vous, répondis-je calmement.

– Eh bien, tu arrives trop tard ! Il y avait des sorcières ici, cette

nuît, une bonne dizaine. Elles ont volé trois cochons et la plupart de mes poulets. Tu me dois une compensation. C'est ton travail, d'empêcher ce genre de choses !

Face à un épouvanteur – qu'ils supposent contaminé par l'obscur – les gens se montrent parfois agressifs. Ce fermier voulait me faire payer la perte de ses bêtes. J'étais jeune, plus petit que lui...

Il s'avança, les mains tendues, prêt à me saisir par le col. Je l'esquivai et fonçai vers le portillon qui menait au champ voisin. J'entendis ses lourdes bottes écraser l'herbe derrière moi. Il courait vite, pour un homme de sa corpulence. Il m'aurait rattrapé avant que je ne saute la barrière.

Je ne voulais pas lui faire de mal, mais il me fallait réagir. Je pivotai et le frappai à deux reprises du bois de mon bâton : un coup au tibia gauche, l'autre au bras droit. Il tomba à genoux avec un grognement, ce qui me laissa le temps de franchir l'obstacle. Je continuai à galoper ; quand je me retournai, il était encore dans le premier champ, me menaçant vainement de son gros poing.

Il se mit bientôt à pleuvoir. Un fort vent d'est me giflait la figure, et je pressai encore l'allure. Je courus toute la matinée, ne faisant que quelques brèves pauses pour reprendre mon souffle. Je repérai par deux fois les traces de ceux que je pourchassais. Trois ou quatre nouvelles sorcières les avaient rejoints.

La troisième fois, c'était à un croisement. Ils se dirigeaient vers le sud. Pour se rendre en Irlande, ils embarqueraient probablement à Liverpool. Ils étaient aux trousses de Grimalkin depuis des mois ; sans doute avaient-ils déjà planifié le retour de la tête du Malin à Kerry et réservé leur passage sur un navire.

À midi, je n'en pouvais plus. Je m'assis au bord d'un fossé, à l'abri des intempéries, le temps de grignoter un morceau de fromage. Je ne m'accordai que cinq minutes de repos. Après avoir étanché ma soif avec l'eau glacée d'un ruisseau, je repris ma course.

Je n'avais cessé de ruminer de sombres pensées – surtout mes craintes concernant Alice. J'avais peut-être mal regardé ? Les empreintes de ses souliers pointus avaient peut-être été brouillées par celles de ses ravisseurs ? À cette idée, j'accélérai encore.

Je m'étais également interrogé sur la pierre des Ward et sur ce qu'il s'y passerait à Halloween. Que voulait dire Mab en parlant d'un « évènement énorme qui allait changer le monde » ?

En fin de compte, alors que le soir tombait, je continuai la poursuite sans penser à rien, les jambes raides, épuisé. Je refoulai au fond de mon esprit la peur de ne pouvoir rien faire quand j'aurais

rattrapé cette bande de démons. C'était bien le genre de Grimalkin de m'envoyer à leurs troussees ! De prétendre que j'étais le seul capable de récupérer la tête du Malin ! Les obstacles étaient trop grands. Comment espérer vaincre des adversaires aussi nombreux ? Et sauver Alice ? Ils savaient peut-être que j'étais sur leurs talons. Les sorcières sentent l'approche du danger. Certes, en tant que septième fils d'un septième fils, j'échapperais à leur long-flair. Mais s'il y avait une scruteuse parmi elles ? Même moitié moins douée que Mab, elle verrait qui les traquait. Et elles avaient quantité d'autres moyens de se protéger sans avoir recours à la magie. Préparer une embuscade, par exemple. Il suffirait que deux d'entre elles, s'étant détachées du groupe, reviennent sur leurs pas. Je ne m'en apercevrais qu'au dernier moment, quand il serait trop tard.

C'est exactement ce qui se produisit.

Mais elles n'étaient pas deux.

Elles étaient cinq à me guetter.

La pluie avait cessé, et les nuages partaient en lambeaux. Le soleil était bas à l'horizon, le jour déclinait.

Mon allure s'était réduite à un lent trottement. Je serais bientôt contraint de m'arrêter pour prendre un peu de sommeil. Alors que j'entrais dans un sous-bois, je sentis aussitôt que quelque chose n'allait pas. Tout était trop silencieux. Les oiseaux n'auraient pas dû être déjà perchés pour la nuit. L'instant d'avant, la campagne résonnait de leurs chants. À présent, dans la demi-obscurité des feuillages, ils se taisaient.

J'aperçus du coin de l'œil une silhouette qui approchait par derrière, sur ma gauche. Sans ralentir, je balançai mon bâton horizontalement. Il y eut un bruit sourd, le choc du bois contre un crâne. Mon adversaire tomba, et je poursuivis ma course.

Cependant, j'avais commis une erreur, et je savais ce que Grimalkin en aurait pensé. *Imbécile !* me tança une voix imaginaire, chargée de reproche et de mépris. *Elle va se relever et réattaquer. Tu vas être submergé par le nombre. Ici, c'est tuer ou être tué !*

J'avais maintenant une ennemie dans le dos et d'autres devant. Pressant le bouton de mon bâton, je fis sortir la lame rétractable. La prochaine fois, je ne montrerais aucune pitié.

Une sorcière échevelée surgit soudain d'un bosquet ; elle se jeta sur moi avec un hurlement de banshee, et les feuilles mortes volèrent sous ses souliers pointus. Elle brandissait une sorte de faux, l'écume à la bouche, une lueur de folie dans le regard – mélange de haine et de fureur. Je n'eus que le temps de parer le coup. Son arme lui échappa

des mains et décrivit un large cercle avant de tomber loin d'elle.

Elle courut la reprendre, mais je l'avais devancée. D'un geste vif, je lui enfonçai ma lame entre les côtes, droit dans le cœur. Elle s'affaissa sans un cri, et je filai au galop. Je devais quitter le couvert des arbres pour voir arriver le reste de mes adversaires.

Trois sorcières me guettaient à la sortie du bois. C'étaient des Deane de Pendle, reconnaissables à leurs longues jupes brunes et à leurs vestes en cuir. Elles étaient alignées, vigilantes, la mine assurée, l'épée à la main, nettement plus impressionnantes que les deux précédentes.

– Tu es idiot de nous poursuivre, petit, railla la plus grande.

– Je vais boire son sang, caqueta l'une.

– Je vais lui prendre ses pouces, piailla l'autre.

En passant un doigt sur son cou, la troisième déclara dans un murmure :

– Je vais lui trancher la tête. Ça plaira à notre maître.

Je plantai mon bâton dans le sol pour tirer mon épée et Tranche Os. C'était des armes plus maniables.

Les yeux de rubis du skelt, sur le pommeau de l'épée, étincelèrent dans l'obscurité. Puis ils se mirent à pleurer du sang. La lame avait faim.

L'instant d'après, les yeux du poignard saignaient à leur tour.

Je me concentrai, attendant que les sorcières se décident à bouger.

Qu'elles viennent vers moi...

Elles attaquèrent toutes les trois en même temps.

La poursuite



La bataille fut si rapide et si furieuse que je n'eus pas le temps de réfléchir. Par chance plus que par habileté, je réussis à tuer deux de mes adversaires : mon épée trancha un cou, mon poignard s'enfonça dans une poitrine, et ce fut fini.

La troisième sorcière s'enfuit à travers les arbres.

Je la poursuivis. Elle était véloce, et quand nous sortîmes du bois je n'avais pas encore réduit l'écart. Elle avait jeté son arme, qui la gênait, pour courir et repartait vers le chemin par lequel nous étions venus. Je vis alors celle que j'avais assommée, à peut-être deux cents mètres de là, qui fuyait aussi.

Elles avaient peur.

Remettant l'épée et le poignard au fourreau, je fis une pause le temps de retrouver mon souffle. Puis je retournai dans le sous-bois pour récupérer mon bâton. Je tremblais de tout mon corps – une réaction nerveuse face à la violence du combat et à l'idée que je venais de prendre trois vies. Une nausée me secoua, et je dus m'arrêter de nouveau pour vomir.

Il faisait nuit, à présent. Je décidai donc de m'accorder quelques heures de repos. Je repérai un taillis, au sommet d'une petite butte d'où j'aurais une bonne vue sur la campagne environnante. Une demi-lune se leva bientôt à l'est, et je profitai de sa clarté pour tâcher de localiser mes ennemis. Rien ne bougeait. Épuisé, je m'adossai à un tronc, mon bâton en travers de mes genoux, et somnolai.

Je m'éveillai soudain, terrifié, sûr de l'imminence d'une attaque. Mais tout était tranquille ; la lune poursuivait sa course dans le ciel. Je m'assoupis à plusieurs reprises, sombrant dans un sommeil à chaque fois plus profond. Et je finis par faire un rêve étrange, un de ceux où l'on est conscient de rêver. J'étais de retour à la ferme. Maman me souriait, assise devant l'âtre dans son fauteuil à bascule, exactement comme le soir précédant mon départ pour devenir l'apprenti de l'Épouvanteur. Ses yeux brillaient dans son visage pâle. En dépit de quelques mèches grises dans sa chevelure noire, elle semblait trop jeune pour avoir des enfants déjà mariés.

– Je suis fière de toi, mon fils, me dit-elle. Quoi qu'il arrive, je veux que tu le saches.

– Je te demande pardon si je t'ai déçue, maman. Mais je n'aurais jamais pu accomplir ce rituel. Je n'aurais jamais pu sacrifier Alice.

– Je n'ai pas à te pardonner, Tom. C'était à toi de décider, et ce qui est fait est fait. Il y a peut-être un autre moyen de détruire le Malin. Va savoir ! Pour le moment, les choses sont en attente. Tu dois

rassembler tes forces. Certaines te viennent de ton père, parce que tu es le septième fils d'un septième fils ; certaines te viennent de moi, car le sang d'une lamia coule aussi dans tes veines. Tu as pris la mesure d'une partie de tes dons ; tu t'en découvriras de nouveaux à mesure que tu grandiras. Il y en a un qui n'aurait pas dû naître en toi avant plusieurs années, mais dont tu as besoin maintenant. Je te l'ai déjà transmis. C'est celui que doit posséder tout chasseur : la faculté de localiser sa proie.

Maman se mit à se balancer sur son fauteuil en me souriant. Je lui rendis son sourire ; j'aurais voulu que ce moment ne finisse jamais. Son image s'estompa. Je m'approchai pour l'embrasser, mais elle était partie... Je m'éveillai au chant lointain d'un coq. Le ciel rose, à l'est, était une promesse de soleil. Le rêve était si vif dans mon esprit que je m'interrogeai : n'était-ce vraiment qu'un rêve ? Maman ne m'avait-elle pas réellement parlé ?

Auquel cas elle m'avait pardonné de ne pas consentir au rituel. Et elle avait employé le mot « chasseur ». Au cours de ma première année d'apprentissage, elle m'avait prédit qu'un jour je serais le chasseur ; et qu'alors ce serait l'obscur qui aurait peur.

Ainsi, ce don, elle me l'avait déjà transmis. Voilà sans doute pourquoi, étendu dans mon lit, j'avais eu l'étrange pressentiment d'un malheur. Et que j'avais su d'instinct quelle direction prendre. Mon intuition m'avait conduit jusqu'au cottage en ruine où Grimalkin gisait, gravement blessée. Heureux à l'idée que j'avais réellement parlé à ma mère, je repris espoir. Cependant, à mesure que les minutes passaient, le rêve perdait de sa consistance. Je compris bientôt qu'il n'avait été que l'expression de mon désir. Qu'est-ce que je faisais là, à me duper moi-même et à gaspiller mon temps ? Je me redressai, furieux de m'être laissé aller au sommeil. Les sorcières devaient être loin devant, à présent. Sans plus attendre, je dévorai un autre morceau de fromage et me remis en route. Sans courir, cette fois ; j'avais les jambes raides. Je réservai mes forces pour plus tard et me contentai d'allonger le pas pour m'échauffer les muscles.

Tout en marchant, je songeais à Lukraste. Il avait enlevé Alice, et Grimalkin n'avait rien pu faire pour l'en empêcher. Que lui était-il arrivé quand il avait tenté la lecture de l'invocation du *Codex du Destin* ? Et surtout, qu'allait-il faire subir à Alice ? Ces questions m'emplissaient d'effroi tant je me sentais impuissant. Le mage pouvait être n'importe où, et, même si je le trouvais, je n'avais guère espoir de vaincre un tel adversaire.

En fin de matinée, j'étais très inquiet. Je n'avais pas retrouvé la

piste des sorcières. Ayant quitté les sentiers, j'arpentais à présent prairies et pâturages. Le groupe avait peut-être obliqué pour rejoindre la côte. Je devais être à environ quatre miles de la mer, entre Formby et Liverpool.

Je fis halte, ne sachant quel parti prendre. Soudain, un éclair me traversa le crâne, une force me serra le front. Cela ressemblait à ce que j'avais ressenti dans mon lit, à Chipenden : une chose terrible allait arriver, j'en avais la conviction. Et je sus exactement où étaient les sorcières, quelle direction elles avaient prise avec la tête du Malin. Sans doute était-ce de ce don que maman m'avait parlé en rêve, celui que doit posséder tout chasseur : la faculté de localiser sa proie, même en l'absence de traces.

Elles ne s'étaient pas dirigées vers la mer. Elles continuaient au sud et passaient à l'est de Liverpool. Où se rendaient-elles ? Je tâchai de revoir en esprit la carte que j'avais si souvent étudiée dans la bibliothèque de l'Épouvanteur avant qu'elle ne disparaisse dans l'incendie. Au-delà de Liverpool s'étendaient la frontière du Comté et, au-delà encore, d'autres régions, plus de deux cent miles de terre jusqu'à la côte sud.

Cela n'avait aucun sens. Elles devaient gagner un port sur la côte ouest, d'où elles s'embarqueraient pour l'Irlande.

Je me remis à courir. Où qu'elles aillent, je les rattraperais, car je sentais où elles étaient. Elles semblèrent un moment changer de direction et obliquer vers l'est. Mais, au bout de quelques heures, elles virèrent de nouveau en direction du sud.

J'arrivai devant une large rivière – probablement la Mersey. Je la traversai à gué en me demandant comment mes ennemies l'avaient franchie. Peut-être y avait-il à proximité ce qu'on appelait une écluse de sorcières. À Pendle, elles les utilisaient pour arrêter temporairement le courant. Elles avaient dû chercher un endroit plus étroit, ce qui expliquait leur détour. Elles avaient pris du retard, et je me rapprochais d'elles.

J'aperçus bientôt à distance une ville fortifiée, que dominaient un château et le clocher d'une cathédrale. J'avais franchi la frontière du Comté, à présent. D'après mes souvenirs de la carte de mon maître, c'était la ville de Chester. Je n'étais jamais descendu aussi bas au sud. Mais, si ma supposition était exacte, il y avait aussi un fleuve appelé le Dee.

Je sentis mes ennemis reprendre la route de l'est, sans doute pour emprunter une autre écluse. Je passai à gué, sûr de gagner du terrain sur mes proies. Après la ville, les sorcières avaient encore obliqué vers

l'ouest.

Des sommets s'élevèrent à l'horizon, et la mer étincela au loin. Je cheminais sur une plaine côtière, une vaste langue de terre plate entre les montagnes et l'océan. Et la piste que je suivais me mena bientôt à une route, si boueuse que je dus marcher sur l'herbe du bas-côté. Une charrette me croisait parfois, dont les roues creusaient un peu plus les ornières, mais personne ne m'accorda le moindre regard.

J'arrivai enfin devant un écriteau fixé à deux poteaux et annonçant :

CYMRU

Je me souvins avoir lu ce mot sur la carte. Il désignait, dans la langue du pays, la région que nous appelions Galle. Je pénétrais sur une terre étrangère, avec ses coutumes, son idiome et – je n'en doutais pas – ses embûches.

Je sentis que les sorcières s'étaient arrêtées ; elles montaient leur campement pour la nuit. Ce qui m'offrait deux possibilités : les affronter tout de suite sous le couvert de l'obscurité, ou patienter encore une nuit en reprenant des forces.

J'optai pour un compromis.

Je me reposerais un moment, puis j'attaquerais. Je m'installai de mon mieux, à l'écart de la route. N'ayant pas le temps de poser des pièges pour attraper des lapins, je terminai mon fromage et bus à un ruisseau. Je décidai de m'accorder trois heures de sommeil avant de repartir.

Au bout d'une heure, je m'éveillai brusquement, l'esprit en alerte. Un éclair m'avait traversé le crâne, et mon front me lançait.

Quelque chose n'allait pas. Je m'assis et scrutai la pénombre. Des nuages cachaient la lune, je ne voyais ni n'entendais rien. Mais je percevais l'imminence du danger.

Je posai la main sur l'épée que j'avais couchée dans l'herbe à côté de moi avant de m'endormir. Mon don de chasseur m'indiquait *précisément* où se trouvait mon ennemie.

Une sorcière rampait vers moi ; elle n'était plus qu'à dix pas.

Non, pensai-je, *pas la lame du Destin*. Une simple arme d'épouvanteur convenait mieux face à ce genre de menace. Laisant donc l'épée du héros où elle était, je m'emparai de mon bâton, relâchai la lame rétractable et courus droit à la sorcière. Je la transperçai d'un seul coup juste au-dessus du cœur et la clouai au sol. Elle n'eut pas un cri. Son corps se convulsa, elle lâcha un bref soupir, et je sus qu'elle était morte, soufflée telle une flamme. Avec mon briquet à amadou, j'allumai le morceau de chandelle que je garde

toujours dans ma poche. J'approchai la lumière du cadavre pour examiner son visage. J'étais presque sûr que c'était l'une des sorcières qui avaient pris la fuite après le guet-apens de la veille. Cela m'inquiéta. La deuxième était peut-être revenue elle aussi.

Je tendis l'oreille, mais je n'entendis que le murmure du vent. Je sentais n'avoir rien à redouter dans l'immédiat. Ceux que je poursuivais étaient par là, un peu plus loin. Ils n'avaient pas encore levé le camp. Néanmoins, je préférerai ne prendre aucun risque. J'éteignis ma chandelle, rassemblai mes affaires et repris mon chemin.

Juste avant l'aube, je sus que les sorcières se mettaient en mouvement ; je n'étais plus qu'à quelques miles d'elles. Elles étaient hors de vue, et mon objectif était de m'approcher sans être détecté, puis, la nuit venue, d'avancer rapidement. Mes nouvelles capacités semblaient s'affiner à mesure que je m'en servais. J'étais sûr que, même dans le noir, je saurais aller droit au sac qui contenait la tête du Malin, m'en emparer et m'esquiver, ne combattant que si j'y étais obligé.

Ma seule crainte venait de la mer, toute proche à présent. J'apercevais parfois des voiles gonflées par la brise. Si les sorcières avaient déjà organisé leur départ à bord de l'un de ces navires, je ne les rattraperais peut-être pas à temps.

Or, elles obliquèrent en direction des collines, à l'intérieur des terres, ce qui me laissa perplexe.

Moins d'une heure plus tard, là où elles avaient quitté la route, je retrouvai leurs traces. De plus en plus étonné, je les suivis, sans courir : j'étais trop fatigué.

Comment pouvaient-elles imaginer gagner l'Irlande en s'enfonçant dans les terres ? Ça n'avait pas de sens.

La piste étroite était aussi défoncée que la voie principale qui m'avait conduit vers l'ouest, ce qui m'obligea encore une fois à marcher dans l'herbe du bas-côté. Le terrain était accidenté. Des collines boisées s'élevaient devant moi et, plus loin encore, de hautes montagnes dont les pics se couvraient de neige, alors qu'on n'était encore qu'en automne.

Je pénétrai bientôt dans un bois épais, où les arbres avaient déjà presque tous perdu leurs feuilles. Redoutant une autre embuscade, je m'écartai du chemin. Simple précaution, car je comptais sur ma nouvelle capacité – ce long-flair semblable à celui des sorcières – pour m'avertir du danger.

La végétation changea peu à peu, jusqu'à devenir une forêt de conifères. Arrivé au sommet d'une colline, je découvris un paysage

vallonné. Et j'aperçus, au bout de la route boueuse, dressée en haut d'une butte et dépassant la cime des arbres, une tour dont l'aspect lugubre me causa un malaise indéfinissable.

La tour sombre



Mes ennemies avaient disparu à l'intérieur ; et maintenant la tête du Malin s'y trouvait aussi.

La structure de la tour était impressionnante. Carrée, avec un toit plat dépourvu de parapet, bâtie avec d'énormes blocs de pierre grise, elle était peut-être deux fois plus haute et au moins trois fois plus large que la tour Malkin. Bizarrement, sur l'un de ses côtés, une fenêtre en arceau ouvrait sur un vaste balcon.

Il n'y avait pas de fossés, mais les éventuels attaquants n'avaient qu'un unique moyen d'accès : une volée de marches – deux cents, voire davantage –, étroite et raide, menant à une lourde porte métallique. Les meurtrières percées dans les murs permettaient de lancer des flèches, grimper par là aurait été suicidaire.

Je fis lentement le tour du bâtiment, à bonne distance et dissimulé par les arbres : il n'y avait bien qu'une seule entrée. Après quoi, ayant disposé quelques pièges à lapins, je m'installai aussi confortablement que possible au sommet de la butte, face à l'escalier, et restai en observation.

En fin d'après-midi, la grande porte s'ouvrit avec un grincement dont les collines alentour se renvoyèrent l'écho. Huit sorcières s'engagèrent en file sur les degrés de pierre. Leur tenue et leur démarche laissaient penser qu'elles n'étaient pas de Pendle. Leur jupe courte s'arrêtait aux genoux, leurs cheveux, tirés en arrière, retombaient dans leur dos en une longue natte. Sans doute appartenaient-elles à un clan étranger au Comté.

Le battant se referma derrière elles, et j'entendis le claquement de lourds verrous.

Je me demandai un instant avec appréhension si elles m'avaient repéré. En tout cas, une chose était sûre : elles ne transportaient pas la tête. Elles passèrent non loin de l'endroit où je me tenais caché avant de continuer vers le nord. Combien étaient-elles, maintenant, dans la tour ? Je pressentais la présence d'un groupe important, mais je n'aurais su l'estimer avec exactitude.

À ma profonde déception, des quatre pièges que j'avais posés, un seul retenait un lapin – et encore, assez maigrichon. Ma faim devrait s'en contenter. À la nuit tombée, je descendis la pente nord de la colline afin de me tenir hors de vue de la tour. Là, j'allumai un petit feu et fis cuire mon gibier, dont le jus coulait sur les braises en grésillant.

Ragaillardir par ce repas, je regagnai ma première position et repris le guet. J'avais l'intention de veiller ainsi une heure ou deux avant de

m'accorder un peu de sommeil.

Sans quitter la bâtisse des yeux, je m'interrogeai sur la suite des évènements. Que la tête du Malin soit dans la tour et non à bord d'un navire me donnait une certaine marge. Mais je devais la récupérer et la ramener à l'abri tout relatif de Chipenden – ce qui était plus facile à dire qu'à faire.

Pour commencer, j'étais seul. Et, à supposer que je réussisse à grimper l'escalier jusqu'à la porte de fer sans être repéré, les verrous étaient tirés. Toutefois, la tour n'était probablement qu'un refuge temporaire dans l'attente d'un passage vers l'Irlande.

J'allais m'allonger dans l'intention de dormir un peu quand la lune, sortie de derrière un nuage, illumina les alentours d'une lumière d'argent. Au même instant, j'entendis un cliquètement : le battant qui menait au large balcon venait de s'ouvrir. Une jeune femme s'approcha de la balustrade. Les mains posées sur le rebord, elle regarda au loin, par-dessus la forêt.

Il me fallut quelques secondes pour la reconnaître.

C'était Alice.

Je la fixai, stupéfait. Même sans avoir repéré aucune empreinte d'elle, j'avais espéré qu'elle soit retenue prisonnière dans la tour, amenée ici soit par les sorcières, soit par Lukraste, en empruntant une autre route. Néanmoins, je ne m'attendais pas à la voir apparaître ainsi.

Dans la clarté lunaire, elle paraissait lumineuse, transfigurée – presque heureuse. Son visage et son corps mince avaient toujours été gracieux : je n'avais pas oublié notre première rencontre, à la lisière du bois, près de Chipenden. Elle portait alors un haillon noir, avec une corde en guise de ceinture. Ce soir, sa longue robe semblait couler autour d'elle comme de l'eau. Je n'arrivais pas à discerner la couleur du tissu dans ce pâle éclairage, mais il m'évoquait une soie noire ou pourpre. Sa coiffure aussi avait changé. Avant, ses cheveux flottaient librement sur ses épaules. À présent, tirés en arrière, ils étaient noués en chignon et attachés par une barrette incrustée de pierres étincelantes. À son cou pendait un médaillon qui reposait sur son cœur.

Elle semblait regarder dans ma direction. Je fus tenté de lui faire signe ; un mauvais pressentiment m'en empêcha. Elle était prisonnière et ne pouvait s'échapper de ce balcon élevé. Peut-être y avait-il derrière elle des gardes, qui l'avaient simplement autorisée à prendre un peu l'air.

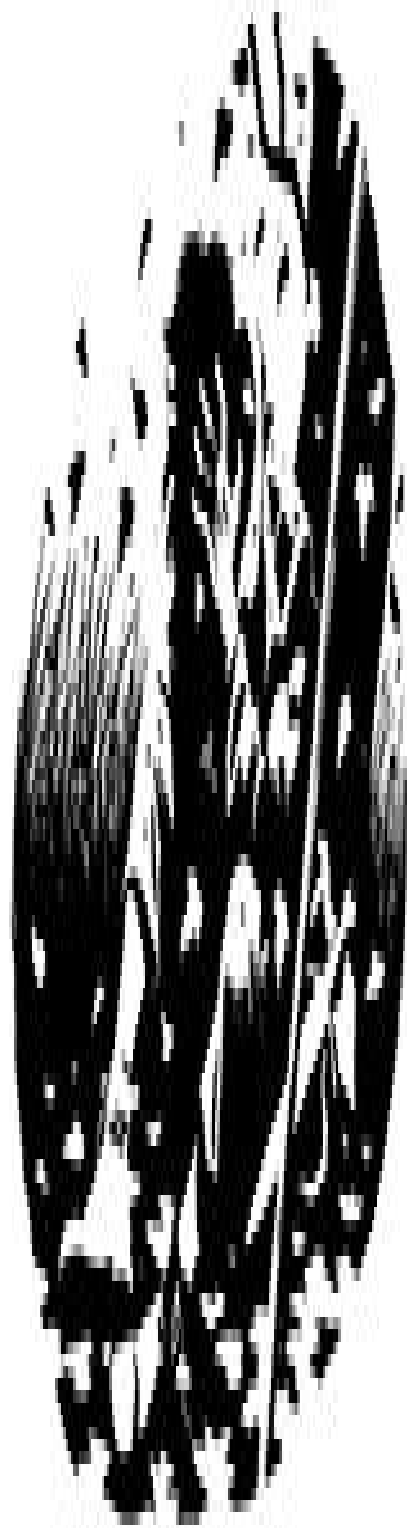
Puis, tandis que je la contemplais, avec un mélange de stupeur et

d'appréhension, une autre silhouette se dessina dans l'ouverture et vint se placer à côté d'elle. C'était un homme de haute taille, vêtu d'un long manteau noir. Sa moustache retombait de chaque côté de sa bouche avant de se relever en crochets, et deux tresses de cheveux lui tombaient sur la poitrine.

Il entourait Alice de son bras gauche – d'un geste protecteur et presque paternel. Elle leva alors le visage vers lui, et mon univers se brisa en mille éclats, tel un glaçon tombant sur une plaque de granite.

Ils échangèrent un baiser.

Le cercueil



Ce baiser, lui, n'avait rien de paternel. Ils restèrent un long moment étroitement enlacés.

Puis, soulevant Alice dans ses bras, l'homme la ramena à l'intérieur. La porte-fenêtre se referma, et j'entendis le claquement lointain de la planche.

Je crus avoir reçu un coup de poignard en plein cœur. Lors de notre dernière rencontre, c'était *moi* qu'Alice avait embrassé. Et si peu de temps après, songeai-je amer, elle en embrassait un autre.

Sans le moindre doute, j'aimais Alice. J'avais cru qu'elle nourrissait à mon égard des sentiments identiques, même si je n'avais jamais imaginé notre avenir ensemble. Un épouvanteur ne prend pas femme. Comme un prêtre consacre sa vie à Dieu et à ses paroissiens, il se met au service des habitants du Comté. Les protéger de l'obscur est son devoir. C'est ce que mon maître m'avait enseigné.

Néanmoins, j'avais toujours eu l'impression que je trouverais une voie différente. Pour la première fois, je pensais que nous aurions pu nous marier, quand je serais l'Épouvanteur de Chipenden...

Le choc passé, ma stupéfaction vira à la jalousie rageuse. Il me fallut toute ma volonté pour ne pas marcher droit vers la tour et défier mon rival.

À quoi cela m'aurait-il servi ? À trouver la mort ou à être fait prisonnier. Je n'aurais eu aucune chance de vaincre l'étranger et de lui arracher Alice.

J'arpenai le sommet de la colline à pas furieux jusqu'à ce que, ma colère s'étant apaisée, je me sente capable d'analyser la situation.

Cet homme était-il Lukraste ? Ne l'ayant jamais vu, j'ignorais à quoi il ressemblait. En tout cas, il s'était conduit avec Alice comme s'il la contrôlait. Grand, imposant, suant l'arrogance par tous les pores, c'était le mage, j'en étais sûr.

Je commençais à me faire une idée de ce qui s'était passé. Avec l'aide de Grimalkin, Alice s'était préparée à utiliser le *Codex du Destin*.

Lukraste ayant échoué dans l'accomplissement du rituel, il était présumé mort. Or, il était bel et bien là. Il avait ensorcelé Grimalkin, de sorte qu'elle avait été incapable de repousser l'attaque d'une horde de sorcières. Par la suite, elle n'avait pas su fournir un récit cohérent des événements. Dans ma tête, les pièces du puzzle se mettaient en place.

Lukraste avait peut-être utilisé de magie noire pour manipuler Alice et l'amener jusqu'à la tour. S'il avait triomphé de Grimalkin, il dominait aussi Alice. Elle n'était pas dans son état normal. Elle avait perdu son

libre arbitre. Et c'est sous son emprise qu'elle l'avait embrassé.

Si ces hypothèses me rassérénaient un peu, elles ne m'aidaient pas à dénouer la situation.

Je tentai de dormir, mais je bouillais. Quand le soleil se leva, je n'avais pas fermé l'œil.

Je me sentais trop nauséux pour avoir faim. J'installai tout de même quelques pièges. Puis je me rappelai un des préceptes de mon maître : il était préférable de jeûner avant d'affronter l'obscur. Eh bien, j'allais sûrement faire face à l'un de mes plus grands défis ! Je me contentai donc de grignoter un peu de fromage.

Mais comment pénétrer dans la tour ? Impossible de forcer l'entrée principale. Alors, grimper jusqu'au balcon et tâcher de m'introduire par là ?

Et si, en dépit des obstacles, j'y réussissais, quelle serait ma priorité ? Reprendre la tête du Malin ? Et Alice ? Comment pourrais-je la laisser aux griffes de ce monstre ?

J'escaladai la colline, avançant prudemment derrière les arbres pour mieux examiner les murailles. Les fissures entre les pierres offraient de multiples prises. L'ascension n'en serait pas moins ardue et périlleuse. La base de la tour était encombrée de rochers et d'éboulis. Une chute, et je me briserais tous les membres.

Mon ardeur refroidie, je redescendis la pente. Mes pensées revenaient sans cesse à l'étranger, à son bras autour d'Alice, à leur baiser... Je n'arrivais pas à chasser cette image de ma tête. S'il s'agissait bien de Lukraste, c'était un mage redoutable. À en croire le *Bestiaire* de l'Épouvanteur, il était mort en échouant à lire l'incantation. Or, semblait-il, il avait réussi.

Il avait reçu l'immortalité, l'invulnérabilité et une puissance digne d'un dieu. Voilà pourquoi il avait pu apparaître devant Alice et Grimalkin, les prenant par surprise.

Aux environs de midi, une troupe de sorcières apparut sur le chemin qui montait vers la tour. Elles allaient à pied, accompagnées d'une charrette. Elles progressaient avec lenteur, car le véhicule s'enlisait, et elles devaient régulièrement le dégager.

L'attelage se composait de six forts chevaux de trait, ce qui m'intrigua. Habituellement, quatre bêtes suffisent à tirer le plus lourd chargement de charbon, de pierres ou de barriques. La route était raide, boueuse et creusée d'ornières ; sans doute ceci expliquait-il cela.

Puis j'examinai plus attentivement la charrette. D'une taille inhabituelle, elle était dotée de huit roues. Peut-être avait-elle été fabriquée spécialement, en réunissant deux véhicules...

Quand elle fut assez proche, je compris ce qu'elle transportait : une longue caisse en excellent bois, munie de poignées de cuivre – six de chaque côté.

Un cercueil.

Mon cœur se mit à taper dans ma poitrine. Ce cercueil était au moins trois fois trop long et deux fois trop large pour contenir une dépouille humaine.

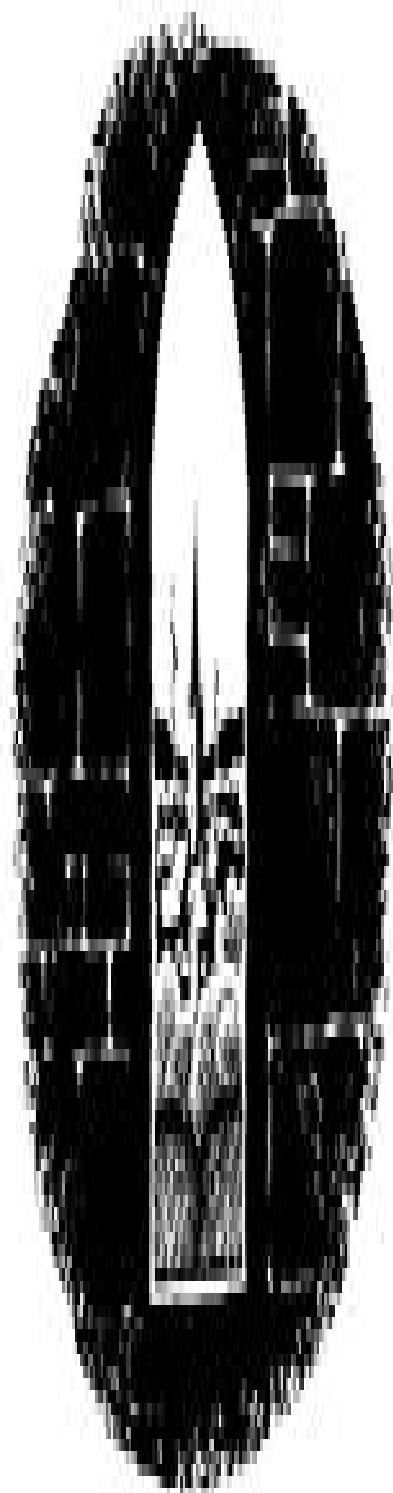
Mon esprit se refusa d'abord à accepter ce que cela signifiait.

Nous avions toujours pensé que, si la tête du Malin était reprise, elle serait acheminée par la mer jusqu'en Irlande.

Les sorcières avaient opté pour la méthode inverse.

Elles ramenaient le corps du Malin.

Une immense marée noire



Et il approchait à présent de la tour, où sa tête coupée attendait.

À l'aide de quelque sombre rituel, les sorcières rendraient au Malin son intégrité ; il reviendrait dans notre monde, prêt au pire. Sans doute s'en prendrait-il d'abord à l'Épouvanteur, à Grimalkin et à moi. Nous l'avions décapité, nous l'avions entravé avec des lances d'argent. À moins qu'Alice ne soit sa première cible – sa fille, qui l'avait trahi. Et elle était prisonnière, à portée de main.

J'eus envie de dévaler la pente pour attaquer les sorcières. Je savais que je ne résisterais pas longtemps face à une troupe de cette importance. Au moins mourrais-je en combattant. Les sorcières des ossements réussissent parfois à capturer l'âme d'un mort quand elle traverse les limbes. Mais je trouverais mon chemin vers la lumière avant que les serviteurs du Malin ne m'aient rattrapé. Ne valait-il pas mieux mourir maintenant, tant qu'il n'avait pas récupéré tout son pouvoir ? En Grèce, je lui avais promis mon âme en échange d'une chance de conjurer la future destruction du Comté. Une fois son intégrité retrouvée, il s'emparerait de moi à l'instant de ma mort et me tourmenterait pour l'éternité.

Ma vie et mon âme étaient en grave danger, et j'étais terrifié.

Une bouffée de colère contre moi-même m'envahit. Je me rappelai l'enseignement de mon maître : le devoir en premier.

Assez d'apitoiement, m'intimai-je en silence. Pense aux gens du Comté et aux peuples du monde. Sers d'abord les intérêts de ceux que tu as vocation à protéger.

Oui, je devais cesser de m'inquiéter de ma propre sécurité – et de celle d'Alice. Ce que je venais de découvrir m'avait secoué au point d'altérer mon jugement. Je devais me concentrer et agir comme il convenait.

Les sorcières étaient arrivées au bas de l'escalier de pierre. S'étant rassemblées autour de la charrette, elles soulevèrent l'énorme cercueil.

Je m'efforçai de réfléchir avec logique, sans me laisser troubler par mes émotions, écartant de mon esprit l'image d'Alice dans les bras de Lukraste.

Les sorcières transportaient à présent le cercueil en haut des marches. La grande porte s'était ouverte pour l'accueillir, dans un grattement sonore de métal contre la pierre.

J'avancai d'un pas, la main sur le pommeau de mon épée. J'envisageais d'attaquer tout en arrêtant le temps. Si la tête était dans la tour, je pourrais m'en emparer et m'enfuir en courant. Mais que faire de ce corps gigantesque ? Le mettre en pièces ? Qu'est-ce que ça

changerait ? Le Malin ne resterait entravé que si ses deux morceaux étaient séparés mais intacts. D'après l'Épouvanteur, détruire l'un, l'autre ou les deux libérerait le démon en lui permettant de regagner l'obscur, où il retrouverait rapidement ses forces. Alors, épaulé par ses serviteurs, il reviendrait dans notre monde, plus dangereux et plus puissant que jamais.

En guise d'avertissement à ses alliés – et dans le feu de l'action –, Grimalkin avait arraché un des yeux du Malin. Ce geste était des plus risqués, je m'en rendais compte à présent. Il aurait pu entraîner tout ce que l'Épouvanteur craignait.

Les sorcières firent passer le cercueil par la haute porte, qui se referma avec un nouveau grincement.

Je n'avais pas bougé.

C'était fini.

Le Malin avait gagné.

*

Je m'éloignai de la tour dans un état second. Je franchis des collines, traversai des vallons, la tête vide, incapable de réfléchir. Je n'avais aucun plan, je ne savais même pas où j'allais.

Au bout d'un temps indéfini, je me trouvai au sommet d'une butte rocheuse, face à un bâtiment en ruine que je pris d'abord pour une ancienne ferme. À l'intérieur, je découvris un autel de pierre devant les vestiges d'une fenêtre en arceau, aux vitres brisées. Je venais de pénétrer dans une ancienne chapelle. En me retournant, je remarquai une fenêtre identique dans le mur opposé, au-dessus du trou qui avait été autrefois le portail.

Mon regard se reporta sur l'autel et courut au loin. Je ne m'étais jamais senti aussi déprimé. Depuis que j'étais l'apprenti de l'Épouvanteur, j'avais vécu des événements terribles. J'avais vu mourir des amis comme Bill Arkwright ; ma vie – et mon âme – avait été en mise en péril ; j'avais connu des moments de terreur extrême. Or, ce que j'éprouvais à cet instant était bien pire.

C'était l'ultime défaite, la fin de tout.

Les sorcières avaient en leur possession le corps et la tête du Malin. Combien de temps leur faudrait-il pour lui rendre son intégrité ?

Qu'avait donc dit Mab à propos de la pierre des Ward ?

Des créatures de l'obscur vont converger vers ce lieu, certaines pour se battre aux côtés du Malin, d'autres pour s'opposer à lui. Il y aura quantité de sorcières, de semi-hommes et de diverses entités. Ce qui résultera de ce

conflit va changer le monde. Et tu sais quoi ? Tu y seras ! Ça, je te le promets !

Mais, en dépit de ses talents de scruteuse, elle s'était déjà trompée dans ses prédictions. Elle se trompait peut-être encore. Tout cela pourrait advenir ici et maintenant, loin de la pierre des Ward.

Certes, un rituel de magie noire devrait être accompli. Ce qui pouvait prendre des jours. Ou seulement des heures. Peut-être était-il déjà achevé. Et le Malin s'emparerait de moi d'une seconde à l'autre. Je ne quitterais peut-être jamais cette église en ruine.

Je regardai autour de moi.

On appelle ce genre d'endroit la maison de Dieu. Y avait-il un Dieu ? Un créateur suprême ? Cela me paraissait peu probable. Je me souvenais d'une parole de mon maître. Au cours de sa vie d'épouvanteur, il avait parfois cru que c'en était fini de lui. Or, à ces instants, il avait senti à ses côtés une présence invisible, qui lui prêtait sa force. Cette expérience n'était pas étrangère à une certaine forme de foi.

Moi, je ne ressentais rien. J'étais seul, sans personne pour me soutenir ou me conseiller.

Une image me revint : mon père, dans la cour de la ferme, se dandinant nerveusement, éclaboussant mon pantalon de boue et de purin, affrontant l'Épouvanteur avec un mélange de bravoure et d'impatience – parce qu'il avait hâte de retourner à la traite, et parce que, comme la plupart des gens, il avait peur des épouvanteurs. C'était notre première rencontre avec John Gregory. Ils avaient conclu un arrangement, et mon nouveau maître m'avait accordé un mois d'essai en tant qu'apprenti. Aucun de nous n'aurait imaginé que cela se terminerait ainsi.

Qu'est-ce que mon père m'avait dit, un jour ?

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Eh bien, j'avais fait de mon mieux. J'avais tenté de m'aider moi-même. Je n'avais obtenu aucun secours en retour. Rien pour me guider, personne pour me conseiller. Les créatures de l'obscur étaient légion. Et qui défendait la lumière ? Quelques rares épouvanteurs, démunis face à l'immense marée noire qui s'apprêtait à balayer bientôt toute bonté sur la Terre.

Le crépuscule tombait derrière la fenêtre brisée. J'apercevais cependant un village au loin. Le clocher de l'église pointait au-dessus des arbres. Une autre église – une coquille vide comme celle-ci, où des nigauds pleins d'illusions se rassemblaient pour lancer des prières inutiles qui resteraient sans réponse.

L'amertume m'envahit, et je quittai les ruines d'une démarche irritée. Dehors, j'aperçus les ardoises grises qui couvraient les toits du village. Je compris alors que c'était un gros bourg, presque une petite ville, car un deuxième clocher venait de m'apparaître à la droite du premier.

Un frisson d'excitation courut dans mes veines : une idée se formait dans ma tête. Je revins sur mes pas, retournai dans la chapelle et me plaçai de nouveau devant la fenêtre.

Je ne voyais plus qu'un seul clocher.

Le second, plus distant, était caché juste derrière.

Ils étaient parfaitement alignés.

Je pivotai pour regarder dans la direction opposée, par l'autre ouverture. Cette fois, j'avais la tour en face de moi, silhouette noire contre le ciel rougi par le couchant.

Mon cœur battait à présent à grands coups. Je me tournai de nouveau vers les églises, vers l'est, là où le soleil se lèverait au matin, emplissant le monde de lumière.

Quatre bâtiments étaient disposés sur le même alignement : la tour, la chapelle en ruine et les deux églises. Je savais ce que cela signifiait.

C'était d'anciens chemins, des lignes de pouvoir, de celles qu'on nomme des leys.

Je me tenais à cet instant même sur l'un d'entre eux, et il menait droit à la tour.

J'avais reçu une aide, en fin de compte ! Ce que je devais voir m'avait été montré.

Ce ley que j'avais découvert par mes propres moyens, changeait tout.

Il m'offrait un allié puissant, qui saurait me rejoindre en empruntant cette route invisible.

Je pouvais appeler à la rescousse le gobelin de l'Épouvanteur.

Un allié redoutable



Les gobelins utilisent les leys pour voyager d'un lieu à un autre, sans pouvoir s'écarter beaucoup de ces anciennes voies qui quadrillent le Comté.

Or, la tour était *sur* la ligne.

Comme la maison de Chipenden.

Le gobelin de l'Épouvanteur l'avait quittée après l'incendie, selon l'accord établi jadis par mon maître. Mais j'avais passé un nouveau contrat avec lui. Depuis, il avait très efficacement défendu la maison et le jardin des attaques des sorcières roumaines. Ce que j'avais caché à mon maître, c'est que ce contrat, le gobelin l'avait passé avec *moi*. Et qu'il s'était montré plus exigeant que s'il avait traité avec le vieux Gregory.

Il avait écrit sa demande à coups de griffes sur une poutre :

Cette fois, ça te coûtera plus cher.

Ayant réfléchi rapidement, j'avais eu une inspiration :

Tu tueras toute créature de l'obscur qui pénétrera dans le jardin, lui avais-je dit. Mais je te réserve une autre tâche : lorsque je combats l'obscur, je me trouve parfois en grand danger. En ce cas, je te demanderai ton aide. Tu massacreras mes ennemis et t'abreuveras de leur sang. Quel est ton nom ? Je dois le savoir afin de pouvoir t'appeler.

Sa réponse s'était fait attendre un long moment, et j'avais cru qu'il se refusait à révéler son identité. Finalement, il avait gravé sur le bois :

Kratch.

Je lui avais signifié :

Si je suis en danger, je t'appellerai trois fois par ton nom !

Et notre pacte avait été scellé. Je n'avais jamais eu recours à ses services jusqu'alors, parce que je n'aimais pas laisser la propriété de mon maître sans protection. Mais, dans une situation aussi extrême, j'étais sûr que l'Épouvanteur approuverait ma décision.

Tandis que j'observais l'alignement des églises, je reconsidérerai mes craintes d'une offensive imminente du Malin. J'avais reçu un cerveau à ma naissance, c'était pour l'utiliser ! J'examinai donc chaque point avec soin.

À Pendle, lorsque les sorcières avaient convoqué le Malin, elles avaient dû attendre Lammas, l'un de leurs quatre sabbats, où la magie noire était particulièrement puissante. De même, aujourd'hui, il ne leur suffirait pas de réunir la tête et le corps pour ranimer leur seigneur et maître.

Mab avait raison, en fin de compte.

Le rituel que nous avions d'abord envisagé, Alice et moi, aurait dû se dérouler à une date donnée. Les sorcières devraient patienter elles aussi avant de célébrer leur cérémonie.

Ça ne se passerait pas avant Halloween.

J'étais libre, à présent, de choisir l'heure de mon attaque. L'appétit m'étant revenu, j'allai relever mes pièges. J'en avais posé quatre, et un lapin s'était pris dans chacun d'eux. J'allumai un feu, hors de vue de la tour. J'abandonnai ma résolution de suivre les conseils de mon maître et de me contenter d'un peu de fromage avant d'affronter l'obscur. J'allais avoir besoin de toute mon énergie et de grandes forces physiques. Je fis donc cuire un des lapins et le mangeai.

La lune montait à l'est, répandant sa lumière d'argent entre les arbres. C'était le bon moment ; je convoquai le gobelin.

Je chuchotai d'abord son nom :

– Kratch !

Il y eut un froissement dans l'air immobile : une brise légère soulevait les feuilles mortes.

J'appelai une deuxième fois, un peu plus fort :

– Kratch !

Un coup de vent secoua la forêt. Les dernières feuilles encore accrochées aux branches allèrent rejoindre leurs sœurs pourrissantes sur le sol mouillé.

La troisième fois, je lançai le nom du gobelin à pleine voix. Peu m'importait qu'on m'entende de la tour. Maintenant, c'était à mes ennemis d'avoir peur. Mon appel résonna dans la nuit tel un battement de cloche :

– KRATCH !

Une rafale surgit de l'ouest avec un hurlement de banshee et manqua de me renverser. Ayant repris mon équilibre, je me protégeai le visage de mon bras pour éviter les morceaux de bois, la terre et les pierres qui tourbillonnaient entre les arbres.

Puis le vent se tut, le silence revint.

Le gobelin était-il là ?

Je retins mon souffle, l'oreille tendue.

Rien.

Le cœur me tomba au fond des bottes. Ma convocation avait-elle échoué ?

Puis je perçus un pas à peine audible. Quelque chose approchait en catimini.

Saisissant un des lapins, je le lançai dans cette direction.

La carcasse heurta rudement le sol. Il y eut un bruit de chair déchirée, suivi d'un craquement d'os broyés par des mâchoires puissantes.

Les pas se rapprochèrent, plus sonores.

Pad ! Pad ! Pad !

Je reconnus le son de l'air fouetté par une grosse queue.

Je jetai une deuxième bête, qui fut dévorée encore plus vite que la première.

Le bruit de lourdes pattes résonna de nouveau ; c'était la démarche assurée d'une créature redoutable, qui n'avait nul besoin de se montrer circonspecte.

Le dernier lapin fila dans les airs.

La récompense du goblin pour avoir répondu à ma convocation serait le sang de mes ennemis, mais l'offrande de ce gibier marquait notre première rencontre selon notre nouvel accord. J'avais agi aussi par crainte qu'il ne se retourne contre moi. C'était un prédateur, et il approchait, prêt à bondir. Je pouvais être sa prochaine proie.

Mes genoux tremblaient violemment, car nous n'étions plus dans la maison et le jardin de l'Épouvanteur, où l'ancien pacte qui avait duré tant d'années nous mettait en sécurité. Ici, en pleine nature, la situation était totalement inédite et d'autant plus périlleuse.

J'avais vraiment peur.

Soudain, un profond ronronnement s'éleva, et une bête velue se frotta contre mes jambes. À cet instant, le goblin ne semblait pas plus gros qu'un chat domestique. C'était la forme qu'il prenait quand il accomplissait ses travaux ménagers. Sans doute est-ce cette idée qui me rendit brave...

Je n'aurais probablement eu qu'à parler pour expliquer mes intentions. Au lieu de ça, sans même réfléchir, je fis une chose extrêmement dangereuse – John Gregory en aurait été choqué, lui qui avait toujours gardé ses distances avec la créature.

Ce fut un geste purement instinctif.

M'agenouillant devant le félin invisible, je posai la main sur sa tête. Sa fourrure était douce, mais son corps, au lieu d'être chaud comme celui des autres animaux, était d'un froid de glace.

Alors, très lentement, je le caressai du haut de son crâne jusqu'au bout de sa longue queue.

Le ronronnement cessa, et le goblin s'immobilisa.

Bien que stupéfié moi-même par le risque que je prenais, je recommençai.

Cette fois, la créature feula. Comme je renouvelais ma caresse pour la troisième fois, je sentis son dos s'arquer et ses poils se hérissier.

Quel idiot j'étais ! Qu'est-ce qui m'avait pris ? Quelle folie m'avait poussé à un acte pareil ? Je n'avais pas oublié combien le gobelin pouvait se montrer irascible. Lors de mon premier matin dans la maison de l'Épouvanteur, j'étais descendu trop tôt pour le petit-déjeuner, et j'avais reçu un violent coup de patte sur la nuque. D'après mon maître, la punition aurait pu être beaucoup plus sévère...

Qu'allait-il arriver, maintenant ? J'avais besoin de la créature à mes côtés.

Peu à peu, elle se mit à luire dans le noir, et je pus bientôt la voir clairement. Une cicatrice livide lui barrait l'orbite gauche : le gobelin était borgne depuis son combat contre une entité démoniaque appelée le Fléau. Une flamme orangée tourbillonnait dans son œil intact.

Il me sembla alors qu'il grossissait, en même temps que mon impression de danger. Le sel et la limaille de fer étaient efficaces contre ce genre d'entité, mais je n'en avais pas dans mes poches. J'avais laissé tout mon matériel à Chipenden, n'emportant que mon bâton et mes trois lames.

Soudain, le gobelin me lança un coup violent, et je fus projeté en arrière. Étala sur le dos, je sentis la créature au-dessus de moi. Sa taille était bien supérieure à la mienne, à présent.

Puis ses griffes me déchirèrent la peau de la main gauche. La douleur remonta le long de mon bras jusque dans ma poitrine. Je crus que mon cœur s'arrêtait de battre.

Je restai pétrifié d'angoisse. Il m'avait sûrement mutilé, arrachant ma chair, me broyant les os. Mais la lumière de la lune me révéla qu'une simple écorchure courait de mon auriculaire à la base de mon pouce. Un sang rouge sombre coulait jusqu'à mon poignet.

Pourquoi le gobelin m'avait-il attaqué ? Comment comprendre les motivations d'un être qui m'était aussi étranger ? Si c'était une réaction face à mon audace, elle aurait pu être bien pire. Ma main était toujours au bout de mon bras. Notre pacte avait peut-être survécu à mon imprudence ?

Une langue rugueuse se mit alors à lécher mon sang, et la douleur reflua à mesure. Fermant les yeux, je sombrai dans le noir.

Une sourde vibration qui secouait le sol au-dessous de moi me ramena à la conscience. Je gisais sur le dos, une masse lourde et froide pesait sur mes jambes.

Je m'assis très lentement, et la lumière de la lune me révéla que le gobelin avait posé son énorme tête et ses pattes de devant sur mon

corps. La vibration était son ronronnement, ce qui – chez un chat ordinaire – indique le contentement. Je n’osais pas remuer, en dépit des crampes qui me raidissaient les muscles : un mouvement aurait troublé le confort de la créature, et je craignais une autre réaction brutale.

Au bout d’un moment, ce fut insupportable. Je bougeai légèrement. À l’instant, le poids disparut, et le gobelin aussi.

Je sautai sur mes pieds et respirai profondément. Était-il reparti à Chipenden ? M’avait-il laissé tomber ?

Non ! Une voix à la fois rauque et sifflante résonna dans ma tête :

J’ai soif ! Les lapins étaient bons, merci. Mais je n’en ai fait qu’une bouchée. J’ai besoin de me désaltérer avec du sang humain. J’ai tenu ma promesse, j’ai répondu à ton appel. À toi de me fournir ce qu’il me faut !

Lors de nos conversations précédentes, je lui avais parlé et il m’avait compris. Mais il avait toujours gravé ses réponses sur une poutre avec ses griffes. Pourquoi était-ce différent aujourd’hui ? Grâce à un autre don hérité de ma mère ?

Ou simplement parce que la créature avait bu mon sang ?

Qu’est-ce qu’on attend ? reprit la voix. *Aucun humain n’avait jamais osé me toucher. Tu es brave ! Tu mérites de marcher à mes côtés. Allons tuer ensemble !*

Il paraissait content d’être en ma compagnie, finalement. Son ronronnement en témoignait.

– Oui, nous irons ensemble sur la colline, jusqu’à la tour où mes ennemis sont rassemblés, déclarai-je. Aide-moi à les vaincre, et leur sang sera à toi.

Sur ces mots, je me mis en route. Le gobelin restait invisible, mais j’entendais le son feutré de ses pattes tandis que nous gravissions la colline. Je fis halte au bas des marches de pierre et plantai mon bâton dans le sol.

– Je vais monter à la rencontre de ceux qui sortiront, expliquai-je à mon compagnon. Puis je reculerai lentement pour les entraîner à l’extérieur. Tant que je serai en vie, ne dépasse pas ce bâton ! Si je meurs ou si je tombe, fais à ta guise ! Mais, dès que je serai moi-même au-delà du bâton, suivi par un grand nombre d’adversaires, alors tu attaqueras. Tu pourras tuer ceux qui seront dehors comme ceux qui seront encore dedans. À l’exception d’une seule personne. Alice. Tu la connais. Ne lui fais aucun mal. Tu as compris ? Tu acceptes ?

Je savais le gobelin capable de massacrer les sorcières en pénétrant par une meurtrière ; mais dans l’espace confiné de la tour elles le repousseraient en combinant leurs magies. Voilà pourquoi je voulais

les obliger à sortir.

– *Oui ! feula-t-il. C'est un bon plan. Il sera plus facile de les étripier à l'extérieur ! Ma soif sera plus vite étanchée.*

Je levai les yeux vers la bâtisse noire et l'étroit escalier qui menait à la porte. De la main droite, je tirai mon épée ; de la gauche, le poignard Tranche Os.

Et je commençai à grimper.

Bataille sur les marches



Les degrés de pierre montaient raide, à peine assez larges pour que deux personnes s'y tiennent de front, ce qui servait mes projets. De chaque côté, c'était la chute abrupte sur les rochers en contrebas ; mes adversaires ne pourraient pas me contourner pour m'attaquer par derrière. Leur supériorité numérique ne les avantagerait pas.

Je gravis l'escalier d'un pas régulier tout en me demandant si des yeux me guettaient par les meurtrières. Je ne craignais pas vraiment qu'on me tire dessus – les sorcières n'utilisent pas de flèches. Elles n'ouvriraient pas non plus elles-mêmes la porte de fer – son contact leur serait trop douloureux. Mais elles pouvaient avoir embauché des mercenaires. Je n'avais plus qu'à espérer qu'aucun d'entre eux ne serait un archer.

À mi-hauteur, l'idée qu'Alice était peut-être encore dans la pièce au balcon, seule avec le moustachu, réactiva ma colère. Je tâchai de l'ignorer. Pour réussir dans une tentative aussi risquée, il convenait d'avoir l'esprit clair.

En haut des marches, je cognai à trois reprises sur le battant avec le pommeau de mon épée. Ces coups à réveiller un mort résonnèrent longuement dans la vallée.

Pas de réponse.

Rien ne semblait bouger dans cette tour obscure.

Je frappai de nouveau trois fois, encore plus fort.

Silence.

Les sorcières étaient-elles rassemblées derrière la paroi de fer, prêtes à attaquer ? Auquel cas elles ne me prendraient pas par surprise, car le battant était si lourd qu'il mettrait du temps à pivoter.

Je cognai encore tout en les provoquant :

– Sortez, bande de lâches ! Battez-vous ! Battez-vous et mourez !
Qu'est-ce que vous attendez ?

Peut-être m'observaient-elles par les meurtrières en se disant que j'étais pris de folie. Ou que j'avais atteint un tel degré de désespoir que je ne désirais plus que la mort. Car que pouvait un seul individu contre autant d'adversaires ? Bien sûr, les sorcières ignoraient la présence du gobelin. Il y avait peu de risques qu'elles devinent le danger, même si certaines d'entre elles possédaient le long-flair permettant de sentir l'approche de la mort. Elles ignoreraient donc mon défi et ne sortiraient pas de la tour. Je devrais alors ordonner au gobelin d'y pénétrer. Il en tuerait un grand nombre avant qu'elles réussissent à le repousser par magie. Mais elles ne m'ouvriraient pas pour autant. Et la tête du Malin resterait hors de ma portée.

Soudain, dans un raclement sinistre de métal contre la pierre, la porte s'ébranla, sûrement manœuvrée par des serviteurs. J'attendis, les armes au poing. Au tiers de son ouverture, le battant s'immobilisa. Je plongeai mon regard dans une obscurité que la lumière de la lune n'arrivait pas à percer. Des yeux luisaient dans l'ombre, d'étranges regards de sorcières fixés sur moi.

Aussitôt, mon assurance flancha. La peur ranima les doutes que j'avais jusqu'alors repoussés au fond de mon esprit. Et si mon plan échouait ? Il devait y avoir ici d'habiles combattantes – peut-être même une sorcière tueuse, qui percerait aisément ma garde et me massacrerait sur place.

La porte tourna un peu plus, tirée par des mains invisibles. Elle était à moitié ouverte quand la première sorcière attaqua. Ses cheveux lui retombaient sur le visage, ne révélant qu'un œil mauvais, un nez crochu et le coin d'une bouche railleuse. Elle se jeta sur moi, une longue dague fine dans la main gauche.

En deux pas rapides, je reculai d'une marche et me portai sur la droite.

La lame siffla, manquant ma tête d'un pouce. Je ripostai aussitôt par un simple coup de coude qui déséquilibra mon adversaire. Emportée par son élan, elle bascula dans le vide. Il y eut un long hurlement, puis le choc horrible d'un corps contre les rochers en contrebas. Les pierres se couvrirent d'un sang noir que la clarté lunaire vernissait.

La peur m'avait quitté. Je n'avais plus que mon objectif à l'esprit : reprendre la tête du Malin. Grimalkin m'avait un jour enseigné que, lors d'un combat, elle vivait intensément l'instant présent, sans se préoccuper du futur. C'était ainsi que je devais me battre.

Lorsque deux autres sorcières bondirent, glapissant des malédictions, je redescendis plusieurs marches. Leur assaut manquait de coordination et leurs coups étaient faciles à parer. J'abattis mon épée ; la première tomba vers la droite, la deuxième s'écroula sur place, et la troisième qui survenait dut l'enjamber.

Je poursuivis ma descente sans cesser de frapper mes ennemies. Bientôt, elles furent huit ou neuf à jaillir par la porte de fer. Ce que voyant, je dévalai quelques marches. Puis, à mi-hauteur, je me retournai, les armes levées. L'étroitesse de l'escalier les obligeait à n'attaquer que deux par deux. Cependant, celles qui restaient en arrière-garde n'étaient pas sans ressources. Elles unirent leurs forces magiques. Leurs visages distordus prirent un aspect démoniaque. Leurs chevelures se muèrent en nœuds de serpents, leurs langues fourchues

crachèrent du venin. Je savais que ce n'était qu'illusion – un simple sortilège d'*horrification*.

Le septième fils d'un septième fils est en partie immunisé contre la magie noire. En partie seulement... Si les fausses images s'effaçaient peu à peu, un effroi difficile à dominer s'insinuait en moi et me forçait à reculer, comme si j'étais repoussé par un vent violent.

Serrant les dents, je continuai le combat. Quand je sentis les forces me revenir, les yeux de rubis de l'épée et du poignard se mirent à pleurer des larmes d'un sang plus rouge que celui qui maculait à présent leurs lames. Je repris le contrôle, descendant de nouveau degré après degré avec une lenteur calculée. Et, comme je l'avais prévu, les sorcières ne cessaient de sortir de la tour, de plus en plus nombreuses.

Il ne restait plus qu'une vingtaine de marches avant que j'atteigne le sol. Là, dès que j'aurais dépassé mon bâton, le gobelin attaquerait. J'entendis alors l'espèce de cliquètement qui s'était élevé la nuit précédente. Et Alice parut sur le balcon, en compagnie de l'homme à moustaches.

Au même instant, la sorcière la plus proche frappa. Ma distraction faillit me coûter cher. Je m'écartai juste à temps, et la coupure à mon épaule droite ne fut que superficielle. D'un revers d'épée, je projetai mon adversaire dans le vide.

Après quoi, j'évitai de lever les yeux. Mais je sentais les regards d'Alice et du mage sur moi. Je poursuivis ma descente, plus las à chaque marche. Mes biceps étaient gourds, ma respiration, haletante. Et les sorcières se pressaient devant moi. Je reçus deux blessures à l'avant-bras, une à l'épaule gauche. Si je tombais, c'en serait fini de moi – je n'aurais que l'amère satisfaction de voir le gobelin entrer en scène. Les sorcières seraient assez nombreuses au-dehors pour qu'il fasse un massacre. Néanmoins, j'aurais échoué. Mon pacte avec le gobelin serait rompu. La maison de Chipenden se trouverait de nouveau sans protection. À Halloween, les créatures de l'obscur surgiraient de partout pour réunir la tête et le corps du Malin. Et il retrouverait tous ses pouvoirs.

Soudain, je chancelai ; l'espace d'une seconde, je fus aveuglé. Ce n'était pas l'attaque d'une sorcière. Dans un éclair d'effroi, je compris que ça venait du balcon. Une force magique s'était déployée contre moi. Sûrement celle du mage – pas celle d'Alice... Alice ne m'aurait pas fait de mal. Mais peut-être n'était-elle pas dans son état normal... Auquel cas j'étais en grand danger.

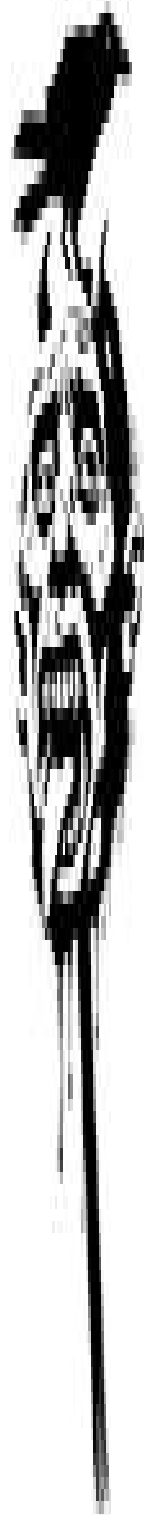
En dépit du risque, je la cherchai du regard. Un globe de feu orangé

fonçait sur moi ! Je me baissai juste à temps. Il m'aurait décapité !

Devant cette menace inédite, je fis volte-face et dévalai les dernières marches en courant. Dès que j'eus dépassé mon bâton, je me retournai. Un ronronnement sourd s'éleva près de moi, et la créature invisible se frotta contre ma cheville. Puis sa voix retentit sous mon crâne :

Tu t'es bien battu, et ton plan était parfait. Elles sont presque toutes sorties, maintenant. Je te remercie pour ce festin de sang !

Un flot écarlate



Soudain, le gobelin se montra.

Il n'avait plus l'apparence qu'il prenait parfois à Chipenden, celle du chat ordinaire que je venais de sentir contre ma cheville. Il était *énorme*. Même à quatre pattes, ses épaules musculeuses me dépassaient d'une tête. Il avait toujours sa forme féline, mais une face démoniaque et des canines protubérantes. Sa fourrure rayée de roux se dressait tels les piquants d'un hérisson, et son œil droit était un feu rougeoyant.

Il poussa un feulement si terrifiant que les sorcières s'immobilisèrent à mi-course. Je ne perçus aucun mot articulé, néanmoins le message était clair.

L'heure de votre mort a sonné, semblait-il dire. *Je vais broyer vos os et boire votre sang. Rien ne saura m'en empêcher.*

Et le gobelin attaqua. Lorsqu'elles le virent bondir, les sorcières firent demi-tour avec des piailllements de terreur. Celles qui remontaient heurtèrent celles qui étaient encore près de la porte, et, dans la bousculade, quelques-unes s'écrasèrent sur les rochers en contrebas.

Le gobelin en balaya une d'un coup de patte, en décapita une autre d'un coup de dents. Puis il se changea en un vortex d'énergie orange qui tourbillonna le long de l'escalier à travers la masse des sorcières, emplissant l'air d'un brouillard sanglant et de petits fragments d'os.

Il ne lui fallut pas plus de trois secondes pour massacrer toutes celles qui se trouvaient sur son chemin et pénétrer dans la tour. Il se fit alors un grand silence, car il ne restait plus personne pour crier. On ne voyait pas de corps. Un flot écarlate cascada le long des marches, emportant avec lui des dizaines de paires de souliers pointus.

Je courus à la porte en dérapant dans le sang. Arrivé en haut des escaliers, je marquai un temps d'arrêt avant d'entrer avec une extrême prudence, car j'entendais à présent des appels et des cris à l'intérieur.

Au seuil d'une seconde porte gisait une tête coupée qui n'avait rien d'humain. C'était celle d'un semi-homme : des cornes pointaient sur son front, et sa bouche ouverte comptait plus de dents que la normale. Ses yeux ouverts me fixaient d'un air étonné, comme s'il se demandait ce qu'il avait fait du reste de sa personne.

Je l'enjambai pour passer. Je pénétrai dans une vaste salle dallée ne contenant que deux meubles. Le premier, un énorme coffre posé au sol devant une fenêtre à meneaux, était vide.

Sur le deuxième, une longue table en bois, reposait le corps du Malin. L'espace d'une seconde, je crus que la tête y était déjà rattachée

et je bondis, alarmé, l'épée levée. Puis je compris qu'il n'en était rien.

Les deux morceaux étaient parfaitement alignés, et des filaments de chair se déployaient autour pour les relier l'un à l'autre. C'était le début d'un processus qui s'achèverait à Halloween.

La paupière de l'œil intact du Malin se souleva lentement – l'autre avait été crevé par Grimalkin – et il me regarda. La bouche s'ouvrit à son tour, révélant les chicots jaunes des dents brisées – une autre œuvre de Grimalkin – et il en sortit une sorte de croassement :

Tu ne réussiras pas. Mes serviteurs convergent vers ce lieu par centaines. La petite victoire que tu crois remporter ici sera brève. Fuis pendant que tu le peux !

Je n'avais aucune intention de polémiquer. Sans attendre davantage, j'empoignai la tête pour l'arracher au corps. Mais j'eus beau tirer, elle restait en place. De longs filaments, derrière les oreilles, reliaient le cou au torse. Je pris Tranche Os.

Tu as perdu Alice, elle appartient à l'obscur, poursuivit le Malin.

Il tentait de me distraire et de gagner du temps au cas où quelqu'un interviendrait – peut-être Lukraste –, et je devais ignorer ses propos. Pourtant, je ne pus m'empêcher de riposter :

– Je vais mettre un terme à la vie du mage, et à l'enchantement qui lui donne pouvoir sur Alice par la même occasion.

Il n'a pas eu besoin d'enchantement ! jubila le Malin. *Elle a choisi d'être sienne. De sa propre volonté. Il est un mage noir, elle est une pernicieuse. Ils forment un couple parfait. Elle l'a rencontré quand elle a récité le rituel. À l'instant où leurs regards se sont croisés, ils ont été liés l'un à l'autre pour l'éternité.*

Ma peur se mua en consternation. J'avais beau savoir qu'on appelle parfois le Malin « le Père du Mensonge », je n'arrivais pas à m'ôter ses paroles de l'esprit. Et si, pour une fois, il disait vrai ? Si le périple d'Alice dans l'obscur, aussitôt suivi de sa volonté d'utiliser le *Codex du Destin*, l'avait finalement transformée en pernicieuse ? Je tranchai sauvagement les filaments de chair. Puis, saisissant la tête par les cheveux, je quittai la salle par une autre porte et tombai devant un escalier en colimaçon. À mesure que je montais, je passais devant des chambres ouvertes.

Il était facile de repérer lesquelles avaient été occupées, car leur sol dallé luisait de sang. J'atteignis enfin celle qui avait abrité Alice et Lukraste. Son carrelage n'était pas rougi. Kratch avait-il été repoussé – voire même détruit – par le mage ?

J'entrai prudemment, le cœur battant à grands coups. La pièce était vide, mais il était clair qu'elle avait été habitée. Un miroir, un peigne

et une brosse à cheveux étaient disposés sur une table de toilette. Un lit à deux places, où l'on avait dormi, trônait au centre. J'aperçus alors, sur un des oreillers, un morceau de papier plié. Posant la tête du Malin sur la coiffeuse, je marchai jusqu'au lit et m'en saisis.

Je reconnus aussitôt l'écriture d'Alice. C'était un message pour moi.

Cher Tom,

Nous vivons désormais dans des mondes différents. Nous avons été amis ; aujourd'hui, cette amitié doit cesser. Nous ne nous reverrons plus jamais. Je ne te veux aucun mal, mais je ne pourrai plus t'aider. À présent, j'appartiens à l'obscur.

Alice

Je lus et relus ce billet, les mains tremblantes. Je refusais d'y croire. C'était peut-être un faux ? Jamais l'Alice que j'avais connue ne m'aurait adressé une lettre pareille !

Hélas, je devais regarder la vérité en face : cette Alice-là n'existait plus.

Je l'avais toujours craint, et c'était arrivé. Mes entrailles se tordirent, et un flot de bile me brûla la gorge.

Alice avait rejoint l'obscur.

Je fourrai le papier dans ma poche, empoignai les cheveux du Malin et m'élançai dans l'escalier jusqu'aux derniers étages, examinant chaque pièce. Aucune trace d'Alice ni de Lukraste, mais deux autres chambres étaient pleines de sang. Le gobelin pouvait avoir tué le mage, car ils étaient du même monde. Je gardais cependant l'espoir qu'il aurait épargné Alice.

Je ne l'avais pas vue quitter la tour. Alors, que s'était-il passé ? Était-elle quelque part, tout près, dissimulée par magie, en train de m'observer ?

Je redescendis à pas lents. Pas un mouvement, pas un bruit. Et aucun signe du gobelin. Après avoir bien festoyé, sans doute était-il retourné à Chipenden. Je lui devais la vie.

Puis les paroles du Malin me revinrent en mémoire : des centaines de ses serviteurs allaient converger vers la tour. Je courus à la porte principale et balayai l'horizon du regard ; je ne vis personne. Je dévalai les marches de pierre, ramassai mon bâton et m'engageai en hâte sur la route de l'est, l'énorme tête à la main.

Je l'avais reprise, il me fallait maintenant la rapporter à Chipenden. Ma tâche n'était pas achevée.

Un sombre cavalier



Je m'accordai une brève halte au bord d'un ruisseau pour étancher ma soif, sans cesser de jeter autour de moi des coups d'œil inquiets. Je craignais qu'on ne m'attaque par derrière. Je marchais déjà depuis deux jours, ayant à peine pris le temps de manger ou de dormir. Mes blessures étaient légères, je n'avais perdu que peu de sang, mais tout mon corps me faisait mal et j'étais au bord de l'épuisement.

Mes ennemis me suivaient, cachés parmi les arbres. Dès que je m'arrêtais, je percevais des craquements de branches.

Ils ne faisaient aucun effort pour dissimuler leur présence, tant ils étaient sûrs de l'emporter. Ils pouvaient se jeter sur moi d'une seconde à l'autre. J'étais encore loin de la sécurité relative de Chipenden, et je serais bientôt incapable de faire un pas de plus.

La tête du Malin, que je tenais toujours par les cheveux, me semblait de plus en plus lourde. Alors que je sortais d'un bois en titubant, une vaste plaine s'étendit devant moi. À la lumière de la lune, je distinguai au loin une bonne centaine de serviteurs du Malin. Ils attendaient par petits groupes de cinq ou six, et, dès que j'apparus, ils s'ébranlèrent. Ils avançaient sans hâte, dans l'intention évidente d'en finir avec moi.

C'était pour la plupart des sorcières en longues robes loqueteuses. Parmi elles marchaient des créatures d'une taille plus imposante, probablement des semi-hommes, ces êtres nés d'une sorcière et engendrés par le Malin. Comme j'aurais aimé avoir mon maître à mes côtés ! Non pas l'être diminué resté à Chipenden, mais le formidable Épouvanteur qui avait fait de moi son apprenti. Je me sentais affreusement seul. J'allais échouer. J'avais entrepris cet interminable voyage pour rien.

Je revis alors Alice en train d'embrasser le mage. Tous les souvenirs que j'avais d'elle – les dangers affrontés, les aventures partagées, nos conversations, la chaleur de notre amitié – furent éclipsés par cette image, me laissant empli de colère et d'amertume.

J'entendais à présent des bruits de pas qui se rapprochaient. D'autres silhouettes sortaient de derrière les arbres. J'étais cerné.

Puisque j'allais mourir ici, je résolus d'entraîner le plus possible de ces créatures dans la mort avec moi. Une rage froide m'envahissait à l'idée que non seulement Alice m'avait trahi, mais que, malgré tant d'années consacrées à ma formation, je ne deviendrais jamais épouvanteur. C'était trop injuste.

Prenant une profonde inspiration, j'écartai ces pensées désespérantes qui menaçaient de me déstabiliser. J'étais apprenti

épouvanteur et ici, à l'heure de ma dernière bataille, je laisserais l'épée et la dague au fourreau. J'utiliserais le bâton, ainsi que John Gregory me l'avait enseigné.

Tandis que je balayais les lieux du regard, supputant lesquelles de ces entités de l'obscur m'atteindraient les premières, j'aperçus du coin de l'œil un cavalier approchant au petit galop. Ses vêtements étaient aussi noirs que la robe de sa bête.

Je fis face à ce premier assaillant, me demandant de qui il s'agissait – les sorcières ne montent pas à cheval. Puis je me rappelai que Wurlmade, qui avait conduit l'assaut de notre ferme pour capturer mon frère et sa famille, était arrivée sur un pur-sang noir. Bien que la chose soit inhabituelle, ce pouvait donc être une sorcière.

À moins que ce ne soit le mage Lukraste ? Auquel cas c'était l'occasion de soustraire Alice à sa domination. Si je le tuais avant que les autres n'arrivent sur moi, je la reprendrais peut-être à l'obscur.

Je remarquai alors un détail étrange. La silhouette se tenait très droite, ses jambes serrant fortement les flancs de la bête. Le cavalier chevauchait sans selle, retenu à sa monture par des lanières de cuir.

À l'instant, je sus qui c'était.

Grimalkin !

S'arrêtant à côté de moi, elle me sourit sans montrer ses dents pointues. Un espoir nouveau me gonfla la poitrine. J'avais une chance de m'en sortir, en fin de compte !

– Beau travail ! s'exclama-t-elle en désignant la tête du Malin.

Elle la saisit par les cheveux et l'attacha à une de ses lanières avant de m'inviter à monter en croupe. Je me hissai derrière elle. Des sorcières couraient déjà vers nous avec des hurlements de rage.

Dès que je fus installé, Grimalkin tira deux de ses lames, qui étincelèrent à la lumière de la lune. Puis elle lança son cheval à la rencontre de nos ennemies.

Des cris de colère et de douleur emplirent le ciel nocturne. Les seules montures que j'avais connues étaient les placides chevaux de labour qui travaillaient dans nos champs. Aussi, je dus m'accrocher d'une main à Grimalkin pour ne pas tomber. Je réussis néanmoins à manier mon bâton de l'autre pour repousser les assaillantes.

Ayant rapidement franchi leur ligne, nous prîmes la route de Chipenden. Une forte odeur d'urine me monta aux narines. Je compris qu'elle émanait de Grimalkin : pour me rejoindre, elle avait chevauché plus d'une journée sans mettre pied à terre. Je me rappelai sa jambe cassée et l'horrible vision de l'os perçant la chair. Elle devait souffrir horriblement.

À l'aube, nous fîmes halte à la lisière d'un bois touffu. Les arbustes se disputaient l'espace et la lumière, à l'ombre des grands arbres. On entendait un rugissement d'eau non loin de là.

Je sautai au sol et me taillai un chemin jusqu'à la berge à coups d'épée. Cela me prit du temps, car j'étais très affaibli. Je n'avais qu'une envie : dormir ! Arrivé au bord du cours d'eau, je découvris un torrent qui tombait des hauteurs, et une saillie rocheuse où quelques jeunes sapins avaient réussi à prendre racine. L'endroit me parut parfait.

Grimalkin commença par dissimuler notre campement à l'aide d'un sort. Puis je dénouai les lanières qui lui liaient les jambes et l'aidai à descendre. Elle tenait debout, mais marchait en boitant fortement. La tête du Malin resta attachée près des sacs d'avoine destinés à nourrir le cheval. Malgré ma lassitude, je me mis aussitôt en chasse : nous aurions de nouveau du lapin au menu.

Luttant contre le sommeil, je posai des pièges dans les taillis. Une heure plus tard, j'avais capturé deux bêtes dodues. Alors que je regagnais notre campement, je fis soudain halte, surpris et confus. Nue sous la cascade, Grimalkin se frictionnait pour se débarrasser de la sueur et de la saleté.

– Désolé, marmonnai-je en lui tournant le dos.

Je l'entendis approcher, secouer sa chevelure trempée. Puis un froissement de tissu m'apprit qu'elle remettait ses vêtements.

– La nudité n'a rien de honteux, me dit-elle doucement. Mais mon corps a subi de graves blessures. Je dois le guérir si je veux me battre comme autrefois. Retourne-toi et regarde ma jambe.

J'obéis. Sa jambe tordue et ses muscles atrophiés expliquaient sa claudication.

– J'ai réparé ma chair et mes os par magie, pour être capable de galoper à ton secours. Ton maître m'a soignée de son mieux ; seulement, il n'est pas chirurgien. Il faudra me briser de nouveau la jambe pour la redresser. Quand nous serons de retour à Chipenden, tu m'aideras à le faire ?

– Comptez sur moi ! promis-je, tout en frissonnant à cette idée.

Mais comment aurais-je pu refuser ?

– Bien ! Maintenant, va te laver ! Et ne fais pas ton timide ! Pendant ce temps, je préparerai notre petit-déjeuner.

Je m'aventurai sous la cascade. Le froid de l'eau me coupa le souffle mais me revigora. Puis nous nous assîmes près des braises pour déguster nos lapins. Je n'avais guère d'appétit, après tout ce que j'avais traversé. Je m'obligeai cependant à avaler ma part. Je devais

reprendre des forces. Nous étions encore à des miles de Chipenden, et nous n'aurions peut-être pas la chance de faire un autre repas avant un bon moment.

Je parlai de la tour à Grimalkin.

– C'est là que j'ai retrouvé la tête, expliquai-je. Alice était là-bas elle aussi, avec le mage Lukraste.

– J'ai appris par magie une partie de ce qui s'est passé, mais il me faut des détails de ta bouche. Après quoi, je te dirai ce que je sais.

J'acquiesçai et commençai mon récit par ma traque des sorcières. Lorsque je décrivis l'attelage tirant le long cercueil, les yeux de la tueuse s'agrandirent de surprise.

– Je n'avais pas vu ça ! s'exclama-t-elle. J'aurais pourtant dû sentir le danger ! J'avais ensorcelé les lances en argent qui retenaient le corps du Malin, j'aurais dû être alertée dès que les sorcières les ont retirées ! Une magie très puissante a été mise en œuvre. Sûrement celle de Lukraste.

Reprenant mon histoire, je racontai comment j'avais convoqué le goblin, attiré les sorcières sur l'escalier, et comment Kratch les avait massacrées, dehors et dedans. Toutefois, je ne révélai pas à Grimalkin le nom du goblin, car c'était un secret entre la créature et moi.

Je décrivis ensuite l'apparition d'Alice sur le balcon en compagnie de Lukraste, concluant sur ma découverte de la chambre vide.

– Ils avaient partagé le même lit, dis-je avec amertume. Elle voulait être avec lui...

Prononcer ces mots à voix haute m'était douloureux ; néanmoins, les dire à quelqu'un me réconfortait un peu.

Je tendis la lettre d'Alice à Grimalkin. Elle la parcourut rapidement avant de me la rendre.

– Pensez-vous qu'elle était dans son état normal ? demandai-je. Lukraste la contrôlait peut-être par magie ?

Grimalkin me fit attendre longtemps sa réponse. Enfin, elle secoua tristement la tête.

– Je suis désolée, Tom. Tout est ma faute. J'ai commis une erreur, la deuxième plus grave erreur de ma vie.

La première était sans doute d'avoir eu un enfant avec le Malin, et d'en avoir souffert les conséquences : il avait tué le nouveau-né en lui écrasant la tête contre un rocher.

– J'ai voulu bien faire, reprit-elle. J'ai voulu éviter un rituel qui exigeait le sacrifice d'Alice, que j'ai toujours aimée et respectée. Elle est brave et possède un grand potentiel ; j'ai donc cherché un autre moyen. Puis, par hasard, tandis que je massacrais les derniers

vampires à Todmorden, j'ai découvert le *Codex du Destin*. Je t'avais promis de le détruire, selon le souhait de John Gregory. Mais j'ai menti, j'ai déclaré que je ne l'avais pas trouvé. Je croyais Alice assez puissante pour utiliser le grimoire et accomplir le rituel. Le pouvoir qu'elle aurait acquis ainsi, ajouté à ses capacités innées, aurait suffi à anéantir le Malin. Je l'ai attendue à sa sortie de l'obscur. Nous nous sommes cachées dans la maison en ruine près de Chipenden pour nous préparer à cette tâche. C'est là que j'ai commis cette terrible erreur. On disait Lukraste mort pour avoir échoué dans la récitation du sortilège. C'était un mensonge qu'il avait fait circuler afin que personne ne s'y risque après lui et ne devienne son égal. À peine Alice avait-elle ouvert le livre que Lukraste s'est présenté devant nous.

– C'est alors que les sorcières ont attaqué ?

– Oui, à l'instant où il est apparu. Quand il s'est matérialisé, j'ai tenté de le combattre avec mes armes. Mais sa magie est si puissante que je ne pouvais plus faire un mouvement. J'ai d'abord prétendu ignorer ce qui était arrivé à Alice... Pardonne-moi. C'était un pieux mensonge destiné à ne pas blesser tes sentiments. À présent, je te dois la vérité. Je pensais qu'Alice se servirait de son propre pouvoir pour nous défendre. Or, elle s'est contentée de fixer le mage avec un profond étonnement. Puis elle lui a souri, et ils se sont enlacés.

Mon cœur palpitait follement, et l'émotion me serrait la gorge.

Grimalkin me dévisagea en secouant la tête.

– Je suis désolée, il fallait que tu le saches. On aurait dit que Lukraste et Alice s'étaient enfin trouvés après une longue quête. Que leurs âmes s'étaient reconnues. Qu'ils étaient depuis toujours destinés l'un à l'autre. Suis mon conseil, Tom : chasse cette fille de ton cœur.

Je me taisais, incapable de parler, les yeux débordant de larmes.

Grimalkin poursuivit, comme si de rien n'était :

– J'étais paralysée, en transe, sous l'emprise de Lukraste. Il voulait me tuer. Je ne me souviens pas des mots qu'ils ont échangés, car mon esprit était engourdi. Je crois cependant qu'Alice a plaidé ma cause. Il voulait également emporter la tête du Malin. Là encore, Alice s'y est opposée, suggérant qu'il valait mieux que les sorcières s'en chargent. Elles arrivaient déjà en grand nombre, et j'étais incapable de me battre. Alice avait hâte de partir, Lukraste semblait partager son désir. Et ils ont simplement disparu. Quand j'ai enfin retrouvé la force de me relever, les serviteurs du Malin me sont tombés dessus. Par trois fois, je les ai repoussés. J'ai failli rompre leurs rangs et passer au travers. Mais les effets de la magie de Lukraste n'étaient pas complètement dissipés. J'ai dû me réfugier dans la maison. Un semi-homme armé

d'un gourdin m'a porté un coup violent qui m'a brisé la jambe. J'ai poursuivi le combat sur les genoux. On m'a arraché le sac de cuir. C'était fini. Ils avaient ce qu'ils voulaient. Ils se sont enfuis en me laissant pour morte, baignant dans mon sang. J'ai bien cru ma dernière heure arrivée. Puis ton maître et toi m'avez trouvée. Je vis donc pour me battre encore. Tu as fait du beau travail en reprenant la tête.

– Quels moyens avons-nous contre Lukraste ? Il est beaucoup trop puissant !

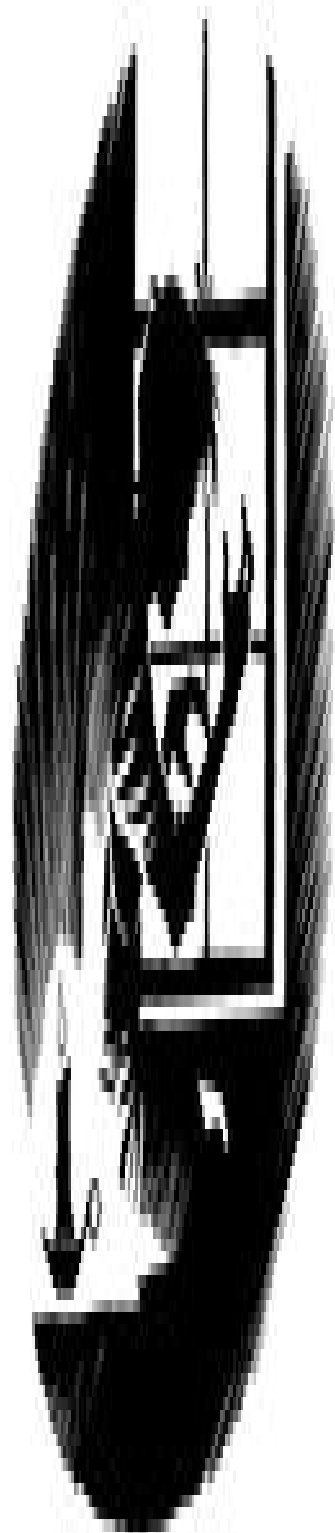
– Le pouvoir que lui a conféré la récitation du rituel est immense. Cependant, je ne crois pas que cela fasse de lui un dieu. Je n'ai pas pu lui résister parce qu'il m'a attaquée par surprise. La prochaine fois, je serai prête, et je pense déjà à un moyen de neutraliser sa magie. Il me faut un peu de temps pour y réfléchir – et nous aurons peut-être une chance de vaincre.

– Nous vaincrons ! m'exclamai-je. Il le faut !

Oui, me disais-je en moi-même, nous pouvions encore triompher du Malin et de ses sbires. Nous *devions* triompher.

Mais j'avais perdu Alice.

Le dernier apprenti



Nous repartîmes vers Chipenden. Grimalkin avait retrouvé assez d'énergie pour ne pas s'attacher au cheval. Néanmoins, elle souffrait.

Notre voyage s'acheva sans nouveau combat. Nous aperçûmes une fois, au loin, un groupe de sorcières marchant dans la même direction que nous ; nous les distançâmes rapidement.

Les toits de Chipenden apparurent enfin, et nous arrivâmes devant le jardin de l'Épouvanteur. Un grondement monta des taillis qui le bordaient. Kratch était revenu et il défiait Grimalkin.

Quand j'eus prévenu le gobelin que la sorcière m'accompagnait, nous pûmes avancer jusqu'à la porte. Mon maître nous accueillit sur le seuil, visiblement soulagé.

En voyant le sac, il s'exclama :

– J'osais à peine espérer que vous réussiriez !

– Tout le mérite revient à votre apprenti, déclara Grimalkin. Il a pris de grands risques pour récupérer cette tête. Je n'ai fait que l'escorter au retour. Cependant, nos ennemis approchent en force.

Mon maître se tourna vers moi.

– Content de te revoir, petit. Je me suis fait du mauvais sang. Mais j'ai eu de quoi m'occuper : un gobelin importunait une famille au sud de Scorton. J'ai pu le persuader de quitter la maison.

Sa mine satisfaite me réjouit. J'étais heureux qu'il ait repris son travail.

Dès que je fus descendu de cheval, Grimalkin se laissa glisser à terre et se mit à marcher de long en large de son pas boiteux.

– Votre guérison a été rapide, constata l'Épouvanteur. Il ne s'est écoulé que quelques jours depuis que je vous ai attachée sur votre monture.

– Je guéris vite parce qu'il le faut, déclara la tueuse. Maintenant, ma jambe doit être recassée et remise en place. Je vais bâtir une forge dans le jardin.

– Faites comme vous l'entendez. Vous allez fabriquer d'autres armes ?

– Aussi. Mais le plus urgent, c'est que ma jambe soit réparée.

J'échangeai avec mon maître un regard perplexe : quel rapport y avait-il entre une forge et le traitement d'une fracture ?

Grimalkin mena le cheval paître l'herbe du jardin ouest sans nous donner d'explications.

L'Épouvanteur m'entoura alors les épaules d'un geste paternel.

– J'ai à te parler, petit. Montons à la bibliothèque.

Sur les étagères encore à moitié vides, je remarquai de nouvelles

acquisitions. Je tirai un volume au hasard. Il s'intitulait : *La flore et la faune au nord du Comté*.

– C'est un livre de Bill Arkwright, non ? demandai-je en montrant la tranche.

Je me souvenais de l'avoir vu dans sa bibliothèque au temps où il s'occupait de ma formation.

– En effet. J'ai aussi récupéré ses cahiers de notes personnels – à l'exception de ceux concernant les sorcières d'eau, trop utiles au moulin. C'est Judd qui me les a apportés ; il trouvait que l'humidité les faisait moisir et qu'ils seraient mieux ici.

– Il y a un autre livre que..., balbutiai-je, le cœur battant.

– *Le Codex du Destin*. Oui, Grimalkin m'a dit ce qu'il en était. Cet ouvrage aurait dû être brûlé. À présent, il peut causer de terribles dégâts. Elle m'a aussi parlé de Lukraste. Il semblerait que la jeune Alice ait finalement été entraînée dans l'obscur.

J'acquiesçai d'un hochement de menton, incapable de prononcer un mot.

– Assieds-toi, petit, m'ordonna l'Épouvanteur en me désignant une chaise. Raconte-moi comment tu as arraché la tête du Malin à ces sorcières. Ça a dû être quelque chose ! Commence par le début et n'omets aucun détail !

Je m'installai donc en face de lui et repris mon récit pour la deuxième fois. J'évoquai mon rêve et les derniers dons hérités de ma mère. Quand j'en vins à la façon dont j'avais convoqué le gobelin, mon maître arqua les sourcils de surprise. Je devais maintenant lui expliquer comment j'avais conclu un pacte avec la créature. Mes mensonges et mes dissimulations me rendaient malade. J'aurais tant voulu avoir toujours été honnête avec lui ! Néanmoins, même si c'était douloureux, délivrer ma conscience de ce fardeau m'était un vrai soulagement.

– Je ne me suis pas rendu compte que le gobelin s'était absenté, me dit-il. Je ne t'ai jamais interrogé quant au marché que tu avais passé avec lui. Sais-tu pourquoi ?

Je secouai la tête.

– Parce que je me doutais qu'il ne s'accorderait plus avec moi, mais avec *toi*. L'avenir vous est ouvert, et il vous reste de longues années à travailler ensemble, tandis que ma vie arrive à son terme. Je n'étais pas prêt à regarder la vérité en face, voilà pourquoi je me suis tu. À présent, je me suis repris, j'ai consenti à l'inévitable. Alors, continue, petit ! Vas-y ! Raconte-moi tout !

Je lui relatai donc comment Kratch avait accepté de me venir en

aide si je le convoquais, et qu'en retour il puisse s'abreuver du sang de mes ennemis. Je lui décrivis le massacre des sorcières devant la tour et les dizaines de paires de souliers pointus emportées dans l'escalier par un flot écarlate.

Cependant, je ne lui dis pas que j'avais caressé le gobelin ni qu'il m'avait pris un peu de mon sang. Je savais que mon maître ne l'approuverait pas. En dépit de mes bonnes résolutions, je trouvais encore impossible d'être totalement franc avec lui.

Je choisis le moment où j'en vins à Alice et Lukraste pour lui montrer la lettre d'Alice. J'attendis en silence qu'il l'ait lue. Il me la rendit sans un mot, et je terminai mon récit par l'apparition providentielle de Grimalkin.

S'étant levé, l'Épouvanteur se mit à arpenter la pièce de long en large.

– Que va-t-il se passer, maintenant, à ton avis ?

– Je ne reverrai jamais Alice. Et, si cela arrivait, elle serait pour moi une étrangère – peut-être même une ennemie.

– Oublie-la ! lança-t-il avec colère. Je te parle d'un sujet bien plus grave : que vont faire les sorcières ?

Je haussai les épaules.

– Elles vont tenter de pénétrer dans le jardin et de reprendre la tête de leur maître. La dernière fois, nous les avons eues par surprise ; désormais, elles savent de quoi le gobelin est capable. Elles vont unir leurs forces magiques, ce qui va constituer une vraie menace. Et notre gardien a ses limites.

– C'est exact. Nous en avons eu la preuve quand il a combattu le Fléau. De plus, Lukraste pourrait intervenir en personne – et qui sait ce dont il est capable ! Grimalkin, aussi formidable soit-elle, s'est trouvée impuissante face à lui. La récitation du grimoire est censée conférer des pouvoirs illimités. Même si c'est exagéré, nous allons subir de rudes attaques.

Un épisode de ma bataille sur l'escalier de la tour me revint alors en mémoire.

– Quand je tentais d'attirer le plus possible de sorcières au-dehors, dis-je, Lukraste est sorti sur le balcon avec Alice, et il m'a observé. Puis il m'a lancé une sorte d'énergie magique. J'ai senti la douleur de l'impact. Mais, si ce mage est tellement puissant, pourquoi ne m'a-t-il pas tué net ?

J'y avais repensé pendant notre voyage de retour. Était-ce parce que j'étais le septième fils d'un septième fils, et que le sang d'une lamia coulait dans mes veines ? L'idée me vint soudain que le coup

était peut-être venu d'Alice et non de Lukraste. Je chassai aussitôt de mon esprit cette éventualité déplaisante.

L'Épouvanteur se gratta la barbe, et des pellicules blanches s'éparpillèrent sur son vêtement.

– À mon avis, tu dois opposer une résistance innée à cette sorte de magie noire.

Nous avons donc fait la même hypothèse. Plusieurs de mes facultés me venaient de ma mère, comme celle de ralentir ou d'arrêter le temps, de sentir la proximité de la mort. Plus récemment, j'avais su localiser une menace à distance, ce qui m'avait permis de suivre les sorcières et de retrouver la tête du Malin.

Après réflexion, j'ajoutai :

– Les sorcières ont sûrement apporté le corps avec elles pour l'avoir sous la main à Halloween. Car au cours de ce sabbat, le plus important pour toutes les créatures de l'obscur, elles espèrent rendre ses pouvoirs au Malin.

– Tu as raison. Les sorcières l'ont convoqué dans notre monde au précédent sabbat de Lammas, sur les hauteurs de Pendle. Il est probable qu'elles profiteront d'Halloween pour réparer les dommages que nous avons causés et tenter d'assurer leur victoire sur la lumière. Mais ça ne se passera pas forcément à minuit. Le crépuscule, cet instant où le jour fait place à la nuit, est une des heures où la magie noire gagne en puissance.

Le soir venu, je montai dans mon ancienne chambre. Grimalkin préféra dormir dans le jardin, près de la forge qu'elle bâtit.

La pièce avait été entièrement refaite : le plancher, le lit, la table de toilette, les rideaux. Un seul détail demeurerait, celui qui avait attiré mon attention lors de ma première nuit dans la maison de l'Épouvanteur.

Trois des murs étaient plâtrés de neuf, mais pas le quatrième, pourtant noirci par la fumée de l'incendie. Mon maître l'avait gardé intact, parce que trente noms y étaient gravés, y compris le mien. Les noms de tous les apprentis qu'il avait instruits – ou le plus souvent commencé à instruire. Plus d'un tiers d'entre eux – dont mon prédécesseur, Billy Bradley – avait péri de mort violente. L'un d'eux avait rejoint l'obscur, les autres n'avaient pas achevé leur formation. J'en avais rencontré trois qui étaient devenus épouvanteurs : le père Stocks, Bill Arkwright et, plus récemment, Judd Brinscall.

Je contemplai mon nom, me rappelant combien j'avais trouvé présomptueux de le graver sur ce mur. Il m'avait fallu un moment pour me décider à le faire. J'avais cherché un espace où m'inscrire

auprès des garçons qui m'avaient précédé. Que cela me paraissait lointain, à présent, après ce que j'avais vécu depuis cette nuit-là !

Mes pensées revinrent à mon maître et mon sentiment que les choses s'achevaient. Depuis qu'il avait dicté son testament à son notaire, j'étais certain que je serais son dernier apprenti.

D'ailleurs – il me l'avait rappelé quelques jours plus tôt –, ma mère l'avait annoncé dans une lettre, juste après ma naissance.

Ce souvenir me ramena à Alice. Maman avait passé beaucoup de temps avec elle, sans pour autant savoir ce qu'elle deviendrait. Ses mots m'étaient encore présents à l'esprit :

Cette fille pourrait t'empoisonner l'existence, être pour toi une plaie, un fardeau. À moins qu'elle ne se révèle, au contraire, la meilleure et la plus solide des amies. Cependant, malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à prévoir comment elle tournera.

Maintenant, je le savais. Je n'entretenais plus de faux espoirs. Alice appartenait désormais à l'obscur.

Ayant posé mon chandelier sur la table, j'entrepris de me dévêtir en commençant par ma chemise. Mon regard s'arrêta alors sur mon avant-bras gauche.

La cicatrice laissée par les ongles d'Alice – sa « marque » – avait disparu. Elle m'avait bien protégé, quand Mab Mouldheel avait essayé sa magie contre moi.

Alice m'avait dit que rien ne l'effacerait. Et elle n'était plus là.

Le lien qui nous unissait était-il définitivement rompu ?

Au cours de l'une de nos premières conversations, l'Épouvanteur avait prononcé une phrase que j'avais trouvée aussi désagréable qu'offensive :

Ne fais jamais confiance à une femme !

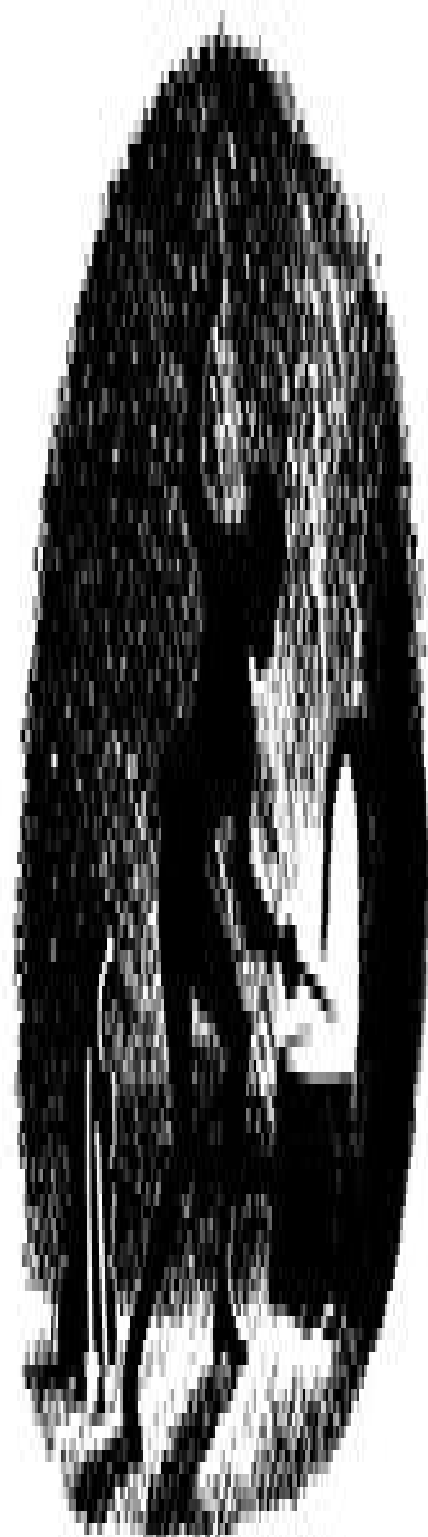
J'avais appris plus tard pourquoi il m'avait donné cet étrange conseil. L'amour de sa vie, Meg, une sorcière lamia, lui avait causé toutes sortes d'ennuis. Et voilà que l'histoire se répétait.

La première fois que je l'avais rencontrée, Alice avait déjà été instruite dans l'art de la magie noire par Lizzie l'Osseuse. Certes, elle en avait fait usage pour nous protéger tous deux du Malin. Mais, depuis le commencement, elle était un élément de discorde entre mon maître et moi. Elle m'avait poussé à lui mentir ou à lui dissimuler bien des informations.

Oui, c'était lui qui avait raison. J'aurais dû l'écouter.

Je n'aurais jamais dû faire confiance à Alice Deane.

Le prix à payer



Je soufflai la chandelle et me glissai dans mon lit, solitaire et déprimé. Incapable de dormir, je me levai deux ou trois heures avant l'aube et me mis à arpenter nerveusement le plancher de ma petite chambre.

Un bruit, au-dehors, m'attira à la fenêtre à guillotine. La vitre épaisse m'empêchant de percer l'obscurité, je soulevai le panneau. Il coulisssa facilement ; le charpentier avait fait du bon boulot. L'air froid d'octobre me fit frissonner. Si je n'y voyais guère mieux, j'entendais. Je reconnus le son d'un marteau frappant le métal.

Ce ne pouvait être que Grimalkin. Je décidai d'aller la retrouver et de discuter avec elle de la façon dont elle pensait réparer sa jambe. Je m'habillai, enfilai mes bottes et descendis l'escalier.

Je sortis par la porte de derrière et me dirigeai vers le jardin est, d'où venaient les coups. Ce n'était pas un endroit où s'aventurer de nuit, car des sorcières mortes y étaient enterrées. N'importe qui d'autre aurait travaillé à proximité de la maison ou dans le jardin ouest, bien plus agréable. Et de jour. Mais Grimalkin n'était pas du genre à craindre un tel voisinage. Malgré la clarté dispensée par une lune gibbeuse, il faisait très sombre sous les arbres, et je progressais avec prudence. Je dépassai une première tombe, un rectangle de terre bordé par de grosses pierres et fermé par treize barres de fer, destinées à empêcher la captive de s'extirper de la fosse.

La lumière qui brillait au-delà était celle d'une petite forge. Une série de marteaux était alignée près de l'enclume. La tueuse, accroupie devant le foyer, tenait une lame à l'aide d'une paire de pinces. Le sac en toile de jute taché de sang posé près d'elle contenait sans aucun doute la tête du Malin.

Grimalkin retira vivement la lame dans une gerbe d'étincelles.

Je savais qu'elle fabriquait elle-même ses armes. Les courtes étaient des poignards de jet ; les autres servaient au combat rapproché. Celle-ci était une sorte d'épée, et je n'en avais jamais vu d'aussi longue.

Grimalkin se redressa soudain en pivotant sur ses talons. Elle ne parut nullement surprise de me voir ; je compris qu'elle était consciente de ma présence depuis le début. J'en fus impressionné.

Elle me sourit, sans montrer ses dents pointues.

– Laissons cette lame au chaud un moment et faisons quelques pas, j'ai à te parler.

Empoignant le sac, elle se dirigea vers les arbres, à distance des tombes. Je la suivis. Elle s'arrêta près du banc, dans le jardin ouest, et

posa sur moi des yeux où se reflétait la lumière de la lune.

Je m'apprêtais à l'interroger quand elle devança ma question :

– La nuit prochaine, je veux que tu m'assistes. Je briserai ma jambe pour la replacer. Je creuserai alors un trou dans l'os et relierai les deux sections avec une broche en argent.

– En argent ? répétais-je, stupéfait.

– Il est nécessaire à la magie, me répondit la tueuse. Enrichi d'un puissant sortilège de guérison, il se mêlera à l'os et activera la production de chair et de muscle. Ma jambe retrouvera son état normal. Mais il y a toujours un prix à payer. Parfois, on ne reçoit la facture que des années plus tard. Dans ce cas, elle arrivera aussitôt. La pose de la broche dans ma jambe me causera une douleur insoutenable.

– Elle s'apaisera à la longue ? Vous souffrirez combien de temps ?

– Jusqu'à mon dernier jour, murmura Grimalkin.

– Comment pourrez-vous l'endurer ?

– Je pratique la maîtrise de moi-même depuis des années. Grâce à un effort de concentration, je suis capable de traverser une eau courante, ce qui est impossible à la plupart des sorcières. La souffrance est là, je la repousse. Je finirai par supporter le contact de l'argent.

– Je n'arrive pas à imaginer...

– Ce sera difficile. Pourtant, si je veux rester une tueuse, je dois le faire. Rejoins-moi dans le jardin sud demain soir, une heure après le coucher du soleil. J'aurai terminé les préparatifs, mais insérer la broche dans ma propre jambe sera au-dessus de mes forces. C'est pour cette dernière étape que je requiers ton aide.

Je lui donnai mon accord, tout en me demandant pourquoi elle choisissait le jardin sud, où l'Épouvanteur avait enterré un grand nombre de gobelins.

Le lendemain, il ne se passa rien de notable. Dans l'après-midi, je contournai le village et gagnai la lande pour guetter une éventuelle approche des sorcières. Nous voulions éviter d'être attaqués par surprise et de nous réveiller un matin dans une maison encerclée. J'avais également besoin de faire le point sur mes pensées. J'avais beaucoup de mal à chasser Alice de mon esprit. Plus que deux semaines avant Halloween ! Nous tenir sur nos gardes ne suffisait pas. Il nous fallait un plan d'action. Je devais proposer quelque chose à l'Épouvanteur.

Je ne détectai aucune menace immédiate, mais au loin, au bas des pentes, un petit groupe de femmes vêtues de noir avançait en file en direction du nord. Sûrement des sorcières. Se rendaient-elles à la

pierre des Ward ? Cela me parut probable. Je me demandai combien d'autres prendraient bientôt le même chemin.

À ce que m'avait dit mon maître, j'étais le premier de ses apprentis qu'il avait emmené là. C'était une sorte de secret entre nous. Mab Mouldheel et ses sœurs l'avaient appris, parce que Mab était la meilleure scruteuse de Pendle. Néanmoins, la moitié des habitants de l'obscur semblait converger vers ce lieu. Avaient-ils été convoqués par le Malin ? Même si sa tête était détachée du corps, il était peut-être encore capable de communiquer avec ses serviteurs.

Une heure après le coucher du soleil, perturbé à l'idée de la tâche qui m'était confiée, je gagnai le jardin sud. Cette nuit-là, la lune était tout à fait pleine.

La tueuse m'attendait. Allongée sur le côté gauche, la jambe étendue sur la dalle qui fermait la fosse d'un gobelin. Je compris alors pourquoi Grimalkin avait choisi cet endroit : il fournirait une base stable pour sa jambe quand on y enfoncerait la broche d'argent. La chair était déjà écartée et maintenue en place par des fils. En dessous, la blancheur de l'os luisait dans la clarté lunaire. La plaie ne saignait pas – Grimalkin avait dû faire usage de magie – et je voyais le trou percé dans l'os. Le matériel était disposé sur la pierre.

Je m'arrêtai, frissonnant, la bouche sèche. Ce serait difficile, mais je n'avais pas le droit de flancher. Si Grimalkin pouvait le supporter, je le devais aussi.

– La broche est légèrement époincée, m'expliqua-t-elle. Tu vas insérer l'extrémité la plus fine et l'enfoncer avec le marteau. Trois coups légers devraient suffire. Après ça, tu t'en iras ; je terminerai seule.

Je notai que le sac ensanglanté était toujours à ses côtés. Même en ces instants où elle allait subir une vraie torture, Grimalkin demeurerait vigilante.

M'étant agenouillé près d'elle, je positionnai soigneusement la tige d'argent dans le trou. Elle ne bougea pas, mais la sueur perla sur son front et au-dessus de sa lèvre.

– N'hésite pas ! Fais-le ! m'ordonna-t-elle. Le plus insupportable, c'est l'attente.

Sans tergiverser plus longtemps, je donnai un coup de marteau. Puis un deuxième. C'était presque en place. Au troisième coup, la broche s'enfonça dans l'alignement des os.

Grimalkin n'avait pas réagi à la douleur. Elle n'avait pas crié.

Mais, quand ce fut fini, elle poussa un hurlement de bête. Tout son corps se convulsa.

Et elle cessa de respirer.

Des tentacules de brume verte



Je la contemplai, frappé d'horreur. Le choc l'avait-il tuée ?

Que pouvait-il arriver de pire à une sorcière que de sentir un métal dont elle ne supportait pas le contact s'enfoncer dans son corps ?

Grimalkin restait allongée, inerte. À croire que son âme l'avait quittée. Je lui tâtai le front ; il était glacé. Que faire ? Aller chercher le médecin n'aurait servi à rien.

Et si je lui ôtais la broche ? Il me faudrait d'abord la retourner sur le côté. Il y avait sûrement des outils près de la forge. J'y trouverais peut-être un bout de fer qui me permettrait de repousser la tige d'argent par l'autre extrémité ?

Mais, à peine debout, je repoussai cette idée. Ce n'était pas infaisable – ça *ne devait pas* être fait. Si Grimalkin retrouvait ses forces, sa jambe ne guérirait pas sans la broche en argent. Elle ne serait plus jamais la tueuse qu'elle avait été, la plus redoutée de toutes. Elle n'exécuterait plus jamais sa danse de mort. Elle préférerait mourir, j'en étais sûr.

À cet instant, elle inspira longuement et ouvrit les yeux.

– Laisse-moi, maintenant, souffla-t-elle, le visage crispé de douleur. Je m'occupe du reste.

Puis elle attrapa le sac et le serra contre elle.

Je retournai donc à la maison et montai dans ma chambre. Je mis longtemps à m'endormir. Je n'arrêtais pas de penser au supplice que Grimalkin devait endurer. Mais elle y consentait, afin de poursuivre sa tâche de tueuse.

Le lendemain fut doux et ensoleillé, pour une journée d'octobre. Au petit-déjeuner, je racontai à l'Épouvanteur ce que j'avais fait pour aider Grimalkin.

– Elle doit souffrir le martyre, conclus-je.

Mon maître se contenta de secouer tristement la tête et demeura silencieux, perdu dans ses réflexions.

Après quoi, je retournai dans le jardin ouest pour avoir des nouvelles. La tueuse était allongée sur la dalle, sa main gauche crispée sur le sac.

Je crus qu'elle dormait. Je me trompais.

Sans ouvrir les yeux, elle siffla :

– Laisse-moi ! Va-t'en ! Laisse-moi tranquille !

Je tournai les talons. Elle s'efforçait d'apprendre à vivre avec la douleur. Mais retrouverait-elle ses forces d'avant ?

Un peu plus tard, mon maître m'envoya chercher nos provisions au

village. Chez l'épicier, une surprise m'attendait. Une lettre de mon frère aîné, Jack. Je ressortis de la boutique et m'adossai à un mur pour la lire.

Cher Tom,

J'ai enfin de bonnes nouvelles à t'annoncer. Notre frère James est revenu sain et sauf. Attaqué par des brigands, il est resté captif de longues semaines. Ses ravisseurs espéraient probablement une rançon. Il a réussi à s'évader après avoir tué deux des malfrats à mains nues.

J'espère que tu vas bien. Si jamais tu passes par chez nous, prévien-moi par n'importe quel moyen. On serait tous contents de te revoir. Mais, s'il te plaît, n'arrive pas après le coucher du soleil, car il faut ménager ma femme et ma fille.

Ellie et Mary t'embrassent.

Bien à toi,

Jack

J'étais heureux d'apprendre que James avait survécu. Je doutais toutefois qu'il ait été prisonnier de simples voyous. Lors de notre voyage à Todmorden, Grimalkin m'avait dit que le Malin désirait me parler : elle avait ouvert le sac pour qu'il puisse le faire. Il avait prétendu que mon frère avait été tué. Ceux qui l'avaient enlevé étaient donc des serviteurs de l'obscur. J'étais d'autant plus soulagé de le savoir de retour à la ferme.

Je supposais qu'on s'était servi de lui pour faire pression sur moi. Ou peut-être – connaissant les procédés du Malin – avait-on envisagé de m'envoyer sa tête dans un sac. C'était sans compter avec la force et la détermination de James ; un forgeron peut se révéler un adversaire redoutable.

Néanmoins, tant que le Malin existerait, la menace continuerait de peser sur ma famille. Il avait prédit que je resterais le seul des fils de ma mère, que tous mourraient avant moi de mort violente.

Les dernières lignes de la lettre de Jack m'avaient attristé. Il ne voulait pas que je passe la nuit chez eux, parce qu'il craignait toujours que j'apporte avec moi quelque chose de l'obscur. Ellie avait peur pour la petite Mary. Je ne pouvais pas lui en vouloir. À l'époque où Mère Malkin, la pernicieuse, m'avait suivi jusqu'à la ferme, les choses avaient failli très mal tourner.

Je comprenais désormais pourquoi il était impossible à un épouvanteur de se marier et d'avoir une famille. Comment avais-je pu imaginer vivre un jour avec Alice ? Mon métier l'aurait mise constamment en danger.

Je ris alors amèrement à cette idée. Alice était assez puissante pour se défendre. Et, maintenant, elle avait trouvé quelqu'un avec qui partager sa vie.

Après avoir rangé les provisions dans la cuisine, je montai à la bibliothèque et montrai la lettre de Jack à mon maître.

La nouvelle du retour de James le réjouit.

– Quand cette affaire sera terminée, me dit-il, tu rendras visite aux tiens. Voilà longtemps que tu ne les as pas vus.

– Je n'y passerai qu'une journée, déclarai-je sombrement. On ne veut pas de moi à la nuit tombée.

– J'en suis désolé pour toi, petit. Mais tu ne peux les blâmer d'avoir peur de toi et de ce que tu représentes. Toute ma vie, j'ai senti la nervosité des gens en ma présence, parfois même leur terreur. Ça fait partie de notre travail, il nous faut l'accepter.

Je dormis mal, la nuit suivante. Aux premières heures du matin, j'eus la désagréable impression que quelque chose n'allait pas.

La tête me tournait, mes pensées étaient incohérentes. Je me tirai péniblement du lit pour aller jusqu'à la fenêtre, le cœur palpitant. J'eus beaucoup de mal à soulever le panneau coulissant tant mes bras étaient gourds et mes gestes, ralentis. La lune éclairait une sorte de brouillard, qui se glissait entre les arbres et rampait sur la pelouse.

Il avançait avec une lenteur irréaliste, déployant de longs doigts tâtonnants en direction de la maison. La clarté lunaire change parfois les couleurs, mais cette brume, au lieu d'être blanche ou grise, prenait d'étranges nuances de vert. C'était une production de magie noire.

L'Épouvanteur, souffrant moins de son dos ces derniers temps, ne passait plus la nuit sur le fauteuil, dans la cuisine, et il était allé se coucher. Il fallait que je le prévienne de cette attaque.

Je m'habillai en hâte, courus à sa chambre et tambourinai à sa porte. Il ne répondit pas ; je frappai de nouveau. Je finis par entrer. Allongé sur le dos, la bouche entrouverte, il semblait plongé dans un profond sommeil. Alors, dans la lumière argentée de la lune, je vis qu'un tentacule de fumée encerclait le lit au ras du plancher.

Je secouai mon maître par l'épaule. Je n'en tirai qu'un grognement. Je l'appelai, le secouant plus rudement. Impossible de le réveiller.

Je n'avais plus qu'à agir seul. Je remontai dans ma chambre, sortis de mon sac ma chaîne d'argent et la fourrai dans ma poche. Puis je

dévalai les marches quatre à quatre, m'emparai de mon bâton appuyé près de la porte de derrière et surgis à l'extérieur. La brume m'arrivait presque à la taille et montait telle une marée à l'assaut de la maison.

Jusqu'alors, j'avais eu l'impression de me mouvoir dans un rêve. Mais, à cet instant, une sonnerie d'alarme se déclencha dans mon cerveau.

Grimalkin !

La tête du Malin !

Je m'élançai vers le jardin sud. La tueuse était toujours étendue sur la dalle, entourée par les volutes verdâtres qui s'enroulaient autour d'elle comme les anneaux d'un serpent prêt à étouffer sa proie.

Le sac n'était plus là.

Quelqu'un avait usé de magie pour nous engourdir. Le goblin lui-même avait succombé au sommeil.

Moi seul avais résisté. Et l'un des nouveaux dons hérités de ma mère vint à ma rescousse une fois de plus : un éclair me traversa le cerveau, une douleur éclata sous mon front. Et je sus à l'instant où se trouvait exactement la tête du Malin.

Quelqu'un l'emportait.

Je ne tentai pas de réveiller la tueuse ; de toute façon, elle n'était pas en état de combattre. Relâchant la lame rétractable de mon bâton, je me lançai à la poursuite du voleur de sac.

Il était grand temps ! J'aperçus une silhouette devant moi. Une femme. Chaussée de souliers pointus. En de telles circonstances, je devais me montrer sans pitié.

La sorcière aurait tôt fait de franchir la lisière du jardin, au-delà de laquelle les autres l'attendaient. Je n'avais pas une seconde à perdre. Je pris mon élan, visai le dos de la fuyarde de sorte que ma lame lui transperce le cœur.

À cet instant, elle pivota et me fit face.

C'était Alice.

Un gamin efflanqué



– J’aurais dû deviner que tu me poursuivrais, dit Alice. Toi seul es capable de résister à ma magie.

Elle portait le sac en toile de la main gauche. Il en coulait un liquide noirâtre, qui gouttait sur l’herbe. Le cou tranché du Malin saignait encore.

Alice me fixait droit dans les yeux. Il n’y avait ni honte ni regret dans son comportement, pas le moindre aveu de sa trahison. Ses cheveux relevés retenus par une pince de bois, son corps mince moulé dans une robe de soie noire, elle rayonnait.

Elle ressemblait plus que jamais à Lizzie l’Osseuse – sans l’œil sournois et la bouche méprisante de sa défunte mère, mais elle avait sa sombre beauté. Deviendrait-elle définitivement semblable à elle ?

– Pourquoi, Alice ? m’écriai-je en abaissant mon bâton. Pourquoi fais-tu ça ? Je croyais que le Malin était ton ennemi ! Que tu étais prête à tout pour le détruire !

– Inutile que je cherche à t’expliquer, Tom. Tu ne comprendrais pas. Autant économiser ma salive.

Elle se détourna et reprit son chemin. Courant derrière elle, je la saisis par l’épaule et l’obligeai à me regarder.

– Non ! Je mérite de savoir *pourquoi* tu agis ainsi ! Et tu vas me le dire !

– Tant pis pour toi, Tom, mais c’est très simple. J’ai dépassé les limites. Agnès Sowerbutts m’avait avertie : je me suis trop souvent servie de magie noire. Et j’ai changé. Je suis une pernicieuse. Qu’importe, puisque tel était mon destin ! Le mal était en moi dès ma naissance, il ne pouvait en être autrement. Ne me plains pas, je n’en vaud pas la peine.

– Je ne te plains pas le moins du monde, répliquai-je amèrement. Je veux seulement que tu m’expliques tes raisons d’aider le Malin à restaurer son pouvoir.

– Il y a beaucoup de choses que tu ignores, Tom. Demande à Grimalkin ! Elle a voyagé dans les lointaines contrées du nord et y a rencontré une menace contre nous, les humains, autrement plus inquiétante que celle représentée par le Malin. Si nous le détruisons maintenant, des événements se produiront, qui nous anéantiront tous, d’une façon ou d’une autre. Mieux vaut que ce soit *Lui* qui nous gouverne, car l’alternative serait bien pire, crois-moi !

Grimalkin ne m’avait pas parlé de ça ! Je me promis de l’interroger dès qu’elle se sentirait mieux.

– Que peut-il y avoir de pire qu’un nouvel âge de ténèbres ? objectai-je. Les démons parcourront le pays. L’Ancien Dieu Golgoth

fera régner un hiver perpétuel. Hommes et femmes mourront de froid et de faim, car la terre sera stérile. Et ces enfants qui périront – ça ne te fait donc rien ?

– Les gens sont capables de supporter un âge de ténèbres. C'est déjà arrivé. Mais ils ne survivraient pas à la domination du dieu qui remplacerait le Malin. Le peuple qui lui voue un culte est celui des Kobalos, et ils ne sont pas humains. Cette divinité et ceux qui la servent projettent d'effacer la moitié de notre race de la surface de la Terre. Ils n'auraient aucune pitié envers les hommes et les enfants mâles. Ils ne garderaient que les femmes et les filles, afin de les réduire en esclavage. Mieux vaudrait alors pour elles être mortes ! Le règne du Malin est infiniment préférable !

– Tu dis que Grimalkin a détecté cette menace. En ce cas, pourquoi continue-t-elle de combattre le Malin ? Vous possédez toutes les deux la même information ; pourquoi vous comportez-vous si différemment ?

– Tu devrais connaître la réponse, Tom. Inutile de réfléchir longtemps ! Grimalkin ne suit que sa propre loi. Elle agit comme elle veut, que ce soit raisonnable ou non. Le Malin a tué son bébé, et elle ne vit que pour sa vengeance. Peu lui importent les horreurs qui s'abattront sur nous ! Tout ce qui compte pour elle, c'est de faire payer au Démon le mal qu'il lui a fait. Rien d'autre ne l'intéresse.

Les paroles d'Alice me troublèrent. J'y percevais un accent de vérité. Et j'avais déjà entendu parler des Kobalos. Un chapitre leur était consacré dans le *Bestiaire* de l'Épouvanteur. Néanmoins, à mes yeux, ça ne justifiait pas son attitude.

– C'est à cause de Lukraste, hein ? crachai-je. Tu ne penses plus librement. Tu es sous son influence. Quitte-le, je t'en supplie ! Il n'est pas trop tard.

– Je ne suis sous l'influence de personne. Lukraste et moi sommes égaux. Nous formons un couple, nous veillons l'un sur l'autre.

– Comment peux-tu dire ça ? Tu viens juste de le rencontrer ! Nous nous connaissons depuis plusieurs années, nous avons traversé de nombreuses épreuves ensemble. Notre lien n'est-il pas plus fort ?

– Désolée, Tom, mais à l'instant où j'ai vu Lukraste quelque chose a changé en moi. Mon pouvoir s'est affermi et m'a rendue apte à tenter le rituel du *Codex du Destin*. J'ai alors franchi la limite, et j'ai rejoint l'obscur. Et, quand j'ai ouvert le livre, il était là – mon autre moi-même, celui à qui j'étais promise depuis toujours. Maintenant, je ne peux plus retourner en arrière. Regarde !

Retroussant sa jupe de sa main libre, elle découvrit une marque

circulaire à l'extérieur de sa cuisse gauche.

– Tu sais ce que ça signifie, Tom ?

Je secouai la tête, sachant déjà que la réponse ne me plairait pas.

– Quand j'étais petite, ce n'était qu'un mince croissant. Chaque fois que j'ai utilisé la magie noire, il s'est élargi. Il est devenu une demi-lune, puis une lune gibbeuse. À l'heure où j'ai rencontré Lukraste, le cercle s'est achevé. C'est le signe que j'appartiens à l'obscur. Observe-le bien : il révèle ce que je suis en vérité !

– Abandonne ce mage, Alice, suppliai-je, au bord des larmes. Nous avons toujours été si proches. Reviens-moi !

La fureur lui déforma le visage, et elle laissa sa jupe retomber sur ses chevilles. Il me sembla que Lizzie l'Osseuse elle-même me regardait par ses yeux.

– Abandonner Lukraste pour toi ? Échanger un homme de sa force contre un gamin efflanqué ?

– Nous sommes destinés l'un à l'autre, croassai-je tant j'avais la gorge serrée.

Pourquoi se montrait-elle si blessante ?

Mais, déjà, je ne croyais plus à ce que je disais. Je détestais ce ton suppliant dans ma voix.

– Toi et moi ensemble ? railla-t-elle. Ne me fais pas rire ! Quelle femme sensée consentirait à passer sa vie avec un épouvanteur ? Cesse de pleurnicher, Tom, ça ne te ressemble pas. Mais, maintenant, à moi de te demander quelque chose ! Nous avons passé beaucoup de temps ensemble ; je ne suis pas ton ennemie, je ne le serai jamais. Alors, s'il te plaît, accepte la réalité.

Cette fois, ma colère flamba.

– Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'empêcher de nuire ! Et, si je trouve ce mage sur ma route, je le tuerai !

– Tu n'es qu'à peine sorti de l'enfance, tes pensées et tes attentes sont celles d'un enfant. Tiens-toi loin de Lukraste ou c'est toi qui mourras – à moins que tu ne connaisses un destin bien plus cruel ! Ce n'est pas un homme qu'on approche. Il ignore le sens du mot « pitié ». C'est pourquoi je suis venue moi-même reprendre la tête du Malin. Je ne voulais pas te faire de mal. Lukraste, lui, n'aurait pas eu ce scrupule.

– Donne-moi le sac, Alice ! Pose-le sur l'herbe, et je te laisserai aller.

Elle partit d'un long éclat de rire, dont l'écho moqueur résonna entre les arbres.

– Tu ne peux rien contre moi. Un signe de mon petit doigt, et tu

serais carbonisé ; il ne resterait de toi que des cendres. Je n'aurais même pas besoin de faire un signe ni de lancer un sortilège. Il me suffirait de le vouloir. Je n'aurais qu'à le désirer, et tu tomberais mort.

– Tu crois vraiment que ce serait aussi facile ? menaçai-je à voix très basse. Lukraste a tenté de me tuer quand j'étais dans l'escalier, n'est-ce pas ? Il n'a pas pu. J'ai hérité des forces de ma mère. On ne se débarrassera pas de moi comme ça, et tu le sais. Maintenant, à mon tour...

À ces mots, je plantai mon bâton dans le sol et sortis de ma poche ma chaîne d'argent. La seconde d'après, elle était enroulée autour de ma main.

J'inspirai rapidement et la projetai. Ce geste, je l'avais répété des heures entières dans le jardin, sous la direction de l'Épouvanteur.

La chaîne tourbillonna avant de redescendre en une spirale étincelante sous l'éclat de la lune.

Elle s'enroula autour d'Alice à la perfection, lui plaquant les bras le long du corps et lui fermant la bouche de sorte qu'elle ne puisse proférer la moindre formule de magie noire.

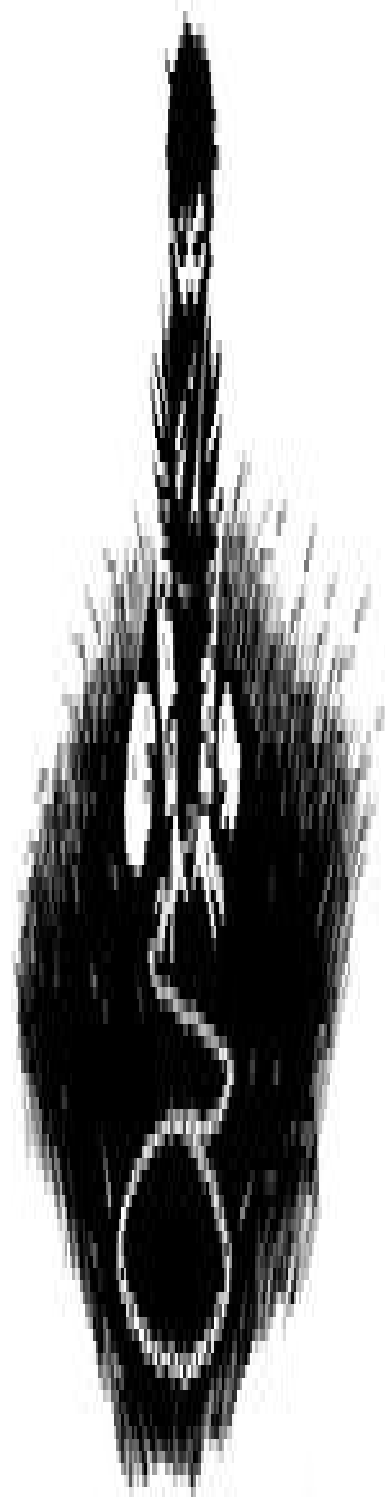
Elle n'eut que le temps de lâcher un cri bref avant de tomber à genoux, ses yeux écarquillés fixés sur moi.

Les miens débordaient de larmes, et je ne pus retenir un sanglot. Comment en étions-nous arrivés là ? Même dans mes pires cauchemars, je ne m'étais jamais imaginé entravant Alice. Et maintenant ? Devrais-je la jeter au fond d'une fosse ? Moi qui avais tant de fois dissuadé mon maître de le faire ?

Je contemplai ma captive, le regard brouillé. Je remarquai alors que sa main gauche était toujours crispée sur le sac de toile. Je tendis le bras pour le lui arracher, et, soudain...

Elle disparut.

Une race de féroces guerriers



La chaîne d'argent retomba sur l'herbe en spirale. Alice s'était évaporée, emportant avec elle la tête du Malin.

Décontenancé, je fixai l'endroit où elle s'était tenue. Comment s'y était-elle prise ? Immobilisée de cette façon, une sorcière est impuissante ; mon maître me l'avait enseigné et l'expérience me l'avait confirmé.

Je me demandai un instant si je n'étais pas victime d'une illusion. Mais, quand je ramassai ma chaîne, je fus obligé d'admettre l'inimaginable.

Je l'avais pourtant projetée dans les règles de l'art, afin qu'elle ferme la bouche de ma captive et l'empêche de me lancer quelque mauvais sort. Alice possédait une incroyable maîtrise de la magie noire pour s'échapper ainsi. Je me souvins alors qu'elle avait déclaré n'avoir nul besoin de formule magique.

Néanmoins, tout n'était peut-être pas perdu. Il me restait l'un des dons reçus de ma mère : ma capacité à localiser les êtres et les choses. M'aiderait-elle à situer Alice ?

Or, j'eus beau me concentrer sur son image, je ne vis rien. Ou bien cette faculté ne fonctionnait que par intermittence, ou bien Alice utilisait un puissant sortilège d'invisibilité. Je penchais plutôt pour la deuxième hypothèse.

Elle avait gagné. La tête du Malin était une fois de plus aux mains de ses serviteurs.

Fourrant la chaîne dans ma poche, je me dirigeai vers le jardin sud. Le brouillard verdâtre s'était dissipé, et la magie avec lui. Grimalkin serait peut-être réveillée.

Lorsque j'approchai de la tombe du gobelin, je la vis boitiller vers moi.

Qu'elle soit déjà capable de s'appuyer sur sa jambe malade me stupéfia. Et son visage affichait plus d'angoisse que de souffrance.

– Alice a repris la tête du Malin, annonçai-je. Elle a usé de magie pour vous plonger dans un profond sommeil.

– Et toi ? me lança la tueuse. La magie n'a pas eu d'effet sur toi ?

– Elle m'a engourdi, mais j'ai retrouvé assez de force pour la poursuivre. Je l'ai rattrapée à la lisière du jardin. Ça ne m'a pas servi à grand-chose : je l'ai entravée, et elle s'est évaporée, tout simplement. Et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où la chercher.

– Nous pourrions bien avoir trouvé en Alice et Lukraste les plus puissants et les plus dangereux de nos ennemis, observa Grimalkin.

– Nous avons échangé quelques mots. Elle prétend agir pour le

mieux. Elle a choisi le parti du Malin parce que sa destruction amènerait une situation pire encore que son règne. Selon elle, vous auriez découvert, dans le nord, une terrible menace. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

Grimalkin secoua la tête.

– J'avais l'intention de le faire, mais nous avions d'autres priorités. Néanmoins, elle a dit vrai. Allons en discuter avec le vieux Gregory pour décider de la marche à suivre.

Je l'accompagnai jusqu'à la maison.

– La douleur est-elle supportable ? demandai-je.

– C'est comme une lame de feu. Mais j'arrive à l'ignorer, et ma jambe guérit vite. Je serai bientôt rétablie. Alors, nos ennemis paieront.

Je ne fis aucun commentaire. Nous devons désormais compter Alice au nombre de ces ennemis. Je n'osais imaginer un combat à mort entre elle et Grimalkin. Pourtant, c'était inévitable.

*

L'Épouvanteur était déjà descendu quand nous entrâmes dans la cuisine. Nous tîmes conseil, assis autour de la table, dans la lumière des chandelles qui projetaient nos ombres sur les murs.

Je lui fis le récit des derniers événements sans rien omettre, sachant l'importance qu'il accordait à chaque détail. Je résumai enfin les propos d'Alice, tels que je me les rappelais.

L'Épouvanteur se tourna vers Grimalkin.

– Cette menace venue du nord, vous y croyez ?

– Oui. Alice en a appris une partie de ma bouche. Il existe en effet un peuple de guerriers qui a bâti une cité immense dans une région glacée. Il y a très longtemps de cela, ils ont fait une razzia au sud de leur frontière, massacrant tous les hommes et emmenant les femmes en esclavage. Ce sont des créatures barbares, qui ont tué jadis toutes leurs femmes. Sur ce point, je n'ai aucun doute.

– Quoi ? s'exclama l'Épouvanteur. C'est absurde ! Comment leur race a-t-elle pu prospérer ?

– Ils enlèvent des humaines, couchent avec elles et boivent leur sang. Ils utilisent également une magie puissante.

Je l'interrompis pour préciser :

– Ils s'appellent les Kobalos. Ils sont évoqués dans votre Bestiaire.

– C'est vrai, petit. Je n'avais pas pris la chose au sérieux ; il semble que j'avais tort. Monte à la bibliothèque et rapporte-moi le livre !

Dès que je fus redescendu, il chercha le chapitre et entama une lecture silencieuse.

Enfin, il nous regarda.

– Ça paraît incroyable. J'avais relevé ces informations dans le cahier d'un ancien épouvanteur, Nicolas Browne. Bien que doutant de leur authenticité, je les avais recopiées, au cas où elles renfermeraient une parcelle de vérité. J'aurais aimé jeter un nouveau coup d'œil à l'ensemble de ces notes, malheureusement elles ont disparu dans l'incendie.

Il me tendit le volume en ajoutant :

– Tiens, petit ! Lis-nous le dernier paragraphe !

Ce que je fis.

Les Kobalos sont une race de féroces guerriers qui, à l'exception de leurs mages, sont établis à Valkarky, une cité située au-dessus du cercle arctique. Son nom signifie « la Ville des Arbres Pétrifiés ». On y trouve quantité d'abominations, créées grâce à la magie noire. Ses murs sont bâtis et restaurés par des créatures qui ne dorment jamais et qui crachent des pierres. Les Kobalos croient que leur ville ne cessera de s'étendre avant d'avoir recouvert le monde entier.

– Alice a précisé autre chose, rappela Grimalkin. Ils vouent un culte à un dieu nommé Talkus, qui n'est pas encore venu au monde. C'est pourquoi ils le désignent souvent comme le Non Né. Les Kobalos croient en sa puissance absolue. Leur dieu les conduira dans leur guerre contre les humains, qui ne cessera pas avant que tous les hommes soient tués et toutes les femmes, réduites en esclavage.

– Ont-ils prédit la date à laquelle ça arrivera ? s'enquit l'Épouvanteur.

– Très bientôt, à les en croire.

– Alice pense agir pour le mieux en protégeant le Malin, ajoutai-je. Elle craint que sa destruction ne laisse place au dieu des Kobalos.

J'interpellai Grimalkin :

– Et vous ? Ça ne vous inquiète pas ? Alice prétend que seules votre haine du Malin et votre soif de vengeance vous empêchent de vous joindre à elle.

La tueuse haussa les épaules.

– Je ne pense pas que l'anéantissement du Malin entraînerait forcément la naissance de Talkus. Alice est sous l'influence du mage, qui cherche à préserver son maître. Ma conviction est qu'il faut d'abord régler le sort du Malin avant de nous occuper des Kobalos.

L'Épouvanteur approuva tout en commentant :

– Certes, c'est plus facile à dire qu'à faire. Ils ont repris la tête.

Je l'entendis à peine. Je m'accrochais aux paroles de Grimalkin comme un homme qui se noie se cramponne à la main qui le tire du torrent.

– Alice serait donc sous l'emprise de Lukraste ? demandai-je.

– Oui, en partie.

Cette réponse ranimait mes espoirs. Mais Grimalkin ajouta :

– Toutefois, elle a réellement changé. J'étais là, j'ai assisté à leur rencontre. On sentait à leurs regards la puissance d'attraction qui les poussait l'un vers l'autre. De telles choses arrivent parfois. Alice est aussi envoûtée par Lukraste qu'il l'est par elle. Alice est une pernicieuse, elle a trouvé sa vraie place – auprès d'un mage noir. Vous étiez proches quand vous étiez enfants. Mais vous avez grandi. Dois-je te le répéter ? Oublie Alice, Tom ! Elle n'est pas pour toi.

Je m'attendais à ce que mon maître enchérît sur les mots de Grimalkin, qui confirmaient ce qu'il avait toujours pensé. Or, il parut attristé. Il se tourna vers moi, et je lus de la compassion au fond de ses yeux. Néanmoins, il ne fit aucun commentaire, se contentant de me tapoter l'épaule d'un geste paternel.

Ce n'est que lorsque Grimalkin eut quitté la maison qu'il déclara :

– Il est dur de vivre un attachement envers quelqu'un comme Alice, petit. Je le sais, j'ai été amoureux de Meg. Et je souffre encore de son absence. Mieux vaut pourtant qu'elle soit loin. Une sorcière n'a aucune place dans la vie d'un épouvanteur.

J'acquiesçai en silence. Sa tentative de consolation ne soulageait en rien ma douleur.

Le lendemain matin, le petit-déjeuner n'était pas préparé. L'Épouvanteur était assis, seul, devant la table vide.

– Il est arrivé quelque chose au gobelin, me dit-il. Voilà qui ne présage rien de bon.

– Alice ne lui aurait pas fait de mal, protestai-je. Elle vous a endormis, vous et Grimalkin. Je suis sûr qu'il en est de même pour le gobelin.

Après tous mes efforts pour le lier à moi, j'espérais avoir raison.

– Ne prends pas si vite la défense de cette sorcière, rétorqua mon maître. Elle a rejoint l'obscur ; nul ne sait de quoi elle est capable. Cependant, je ne l'accuse pas. Je crois plutôt que le responsable est Lukraste. S'il n'a pas mis les pieds dans le jardin, il a pu s'en approcher. N'oublie pas que le gobelin a massacré bon nombre de sorcières. Lukraste était dans la tour quand tu as emporté la tête du Malin, et il n'a pas pu t'en empêcher. On dit que son orgueil dépasse toute mesure. Tu n'aurais pas réussi sans le gobelin, alors le mage

prend sa revanche.

– Vous pensez qu’il l’a détruit ?

– Je crains le pire, oui. À présent, le jardin et la maison sont sans défense.

Nous restâmes assis un moment en silence. Puis l’Épouvanteur parut reprendre courage. Une étincelle s’alluma dans son œil.

– Eh bien, petit, si tu laissais brûler le bacon, comme d’habitude ?

Et j’eus beau faire attention, je laissai brûler le bacon... Nous l’avalâmes néanmoins jusqu’à la dernière miette, et du pain frais tartiné de beurre nous aida à le faire passer.

Après le repas, je sortis discuter avec Grimalkin de la disparition du gobelin.

– Lukraste a sûrement tenté de le détruire, mais ces créatures sont résistantes, observa-t-elle. On le verra peut-être réapparaître, trop tard sans doute pour nous aider...

La tueuse s’adossa à un arbre et se plongea dans ses pensées. Je remarquai alors une différence. Les lanières de cuir – retenant son couteau et ses autres lames – s’entrecroisaient comme toujours sur son corps. Mais un fourreau neuf, pendu à sa ceinture, contenait une épée d’une longueur inhabituelle.

– Je ne connaissais pas cette arme, fis-je remarquer. C’est celle que vous avez forgée l’autre nuit ?

– En effet. Comme tu le sais, j’aime tester de nouvelles méthodes de combat. Une tueuse est amenée à se surpasser sans cesse.

Je pensais qu’elle allait tirer l’épée pour me la montrer ; elle n’en fit rien. Je n’osais pas le lui demander – elle ne voulait peut-être pas que quelqu’un d’autre qu’elle la touche. L’arme possédait peut-être une forme de magie qu’un contact étranger contaminerait.

Au lieu de ça, je la questionnai sur sa jambe.

– Je suis sûre à présent que ma guérison sera complète, dit-elle. Mais il me faut encore une ou deux journées de repos. L’un de nous doit partir à la poursuite de nos ennemis. Je voudrais savoir quand ils emporteront le corps du Malin vers le nord.

Les semi.hommes



Il est un lieu, dans le Comté, qu'on appelle la colline du Phare depuis qu'il a servi, au cours de la guerre civile, à signaler l'approche des troupes ennemies.

Une forêt dense pousse sur ses pentes, mais son sommet dénudé offre un bon poste d'observation. De là, il me serait facile de surveiller l'est et l'ouest, les deux directions par où les serviteurs du Malin seraient susceptibles de convoier son corps.

Après m'être assis là-haut, j'entamai ma surveillance, qui durerait probablement un jour ou deux ; selon mon habitude, j'avais disposé des pièges à lapins afin de compléter mes provisions de cuisses de poulet et de jambon salé, sans oublier le traditionnel fromage jaune du Comté. Pour tromper cette attente fastidieuse, je consultais de temps en temps mes notes les plus récentes, y ajoutant à l'occasion des commentaires ou des corrections.

Je pensais aussi à mon père. Pour un homme qui n'avait presque pas fréquenté l'école et avait pris la mer très jeune, il faisait preuve d'une grande sagesse. Plus tard, devenu fermier, il abattait quotidiennement un rude ouvrage de l'aube au crépuscule. Mais il savait lire et écrire. Il m'avait dit une fois que le meilleur moyen de résoudre un problème était de mettre sur le papier toutes les hypothèses qui vous passaient par la tête, sans en écarter aucune. Après, il suffisait de se relire et de se concentrer sur leur éventuelle efficacité. Et, parfois, les plus farfelues recelaient un potentiel inattendu.

Or, j'avais un problème. Un gros. Ouvrant mon cahier sur une page blanche, je griffonnai :

Une autre façon d'opérer avec le Malin

Je ne croyais pas réellement sortir une solution de mon cerveau comme un magicien tire un lapin de son chapeau, mais ça ne coûtait rien d'essayer. Et c'était un bon moyen de combattre l'ennui. Je notai rapidement, au fil de mes pensées :

- 1) *Brûler la tête du Malin*
- 2) *Brûler le corps du Malin*
- 3) *Brûler les deux*

Chacune de ces options était des plus risquées. D'après mon maître, détruire la chair du Malin lui permettrait de regagner librement l'obscur, où il restaurerait son pouvoir. La troisième idée était donc à éliminer. Mais les deux premières ? Dangereuses, certes. Toutefois, si on brûlait soit sa tête, soit son corps, le Malin ne retrouverait pas son intégrité ; son esprit resterait probablement piégé dans la partie

restante. Cela me rappelait une comptine de mon enfance :

Humpty Dumpty sur un muret perché.

Humpty Dumpty par terre s'est écrasé.

Ni les sujets du Roi, ni ses chevaux

Ne purent jamais recoller les morceaux.

Ce qui m'inspira une autre idée :

4) *Découper le Malin en fragments si petits qu'ils ne pourraient être rassemblés.*

Ça, c'était faisable. Pour le moment, il était simplement coupé en deux. Mais si, comme Humpty Dumpty, on le réduisait en mille morceaux que l'on cacherait, il deviendrait quasi impossible de le reconstituer.

Je continuai d'aligner des suggestions plus ou moins loufoques. Je résolus finalement de montrer ma liste à mon maître dès mon retour à Chipenden.

*

Lors de mon deuxième jour de garde, peu avant midi, le temps qui était resté froid mais clair changea soudainement. Jusque-là, la mer scintillait au loin sous le soleil d'octobre ; à présent, elle s'assombrissait sous les nuages bas qui accouraient de l'horizon.

Le vent ne soufflait qu'à peine, pourtant, en moins d'une heure, les premières nuées s'accumulèrent au-dessus de moi pour lâcher leur crachin. Le crachin se mua en pluie ; je fus bientôt trempé et transi. Une brume s'élevait à l'est, bouchant peu à peu toute visibilité. Je m'apprêtais à regagner Chipenden quand j'entendis monter un chant, d'abord presque indistinct, puis de plus en plus audible. J'attendais des sorcières. Or, c'était des voix mâles, profondes et graves.

À mesure qu'elles se rapprochaient, je saisisais les paroles :

Ho-hisse ! Poussez plus fort ! Ho-hisse ! Encore un effort !

L'apparition des êtres répugnants à qui appartenaient ces voix me consterna. Deux d'entre eux, harnachés de cordes, tiraient la charrette où reposait le cercueil. Deux autres la poussaient par derrière. Ils allaient pieds nus, torse nu, leurs bras musclés luisant sous la pluie. Des cornes semblables à celles des boucs saillaient sur leur front. Ils étaient d'une taille colossale – plus impressionnante encore que celle de Tusk.

Je n'avais aucune chance contre de telles brutes. À peine avais-je repoussé l'idée d'arrêter leur progression que de nouvelles silhouettes

apparurent à leur suite.

En tête allait une grande femme à la mine féroce. Comme Grimalkin, elle portait des lanières de cuir entrecroisées autour de son corps, et l'on voyait dépasser de leurs fourreaux les pommeaux de ses armes. Des boules dorées dansaient à ses oreilles. Était-ce une tueuse qui menait la troupe ?

Car c'était bien une troupe qui émergeait du brouillard, armée jusqu'aux dents. Parmi elle marchaient des semi-hommes, moins énormes que les quatre premiers, ainsi que des sorcières en robes noires, aux cheveux nattés, chaussées de souliers pointus. Quelques-unes portaient des poignards semblables à ceux de Grimalkin, peut-être les tueuses d'autres clans, venues d'au-delà des frontières du Comté. Certaines étaient munies de longues lances. Pourtant, ce n'est pas tant la vue de ces armes qui m'emplit d'angoisse que le nombre des arrivants. Dix minutes s'étaient écoulées, et leur flot ne tarissait pas. Quel espoir avions-nous face à un tel déferlement de forces ?

Je remarquai alors qu'au lieu de se diriger vers la pierre des Ward ou vers Chipenden, la troupe prenait la direction du nord-est. Les sorcières avaient-elles l'intention de faire la jonction avec leurs semblables de Pendle ?

Quittant la colline du Phare, je repris la route de la maison.

Au cours du dîner, nous discutâmes dans la cuisine, tandis que la pluie battait les vitres.

Mon maître avait préparé lui-même le repas – un excellent jambon aux pommes de terre. Cependant, d'humeur sombre, il se contenta de grignoter. Grimalkin, elle, vida voracement son assiette avant de se resservir.

– Ils étaient combien, à ton avis ? voulut-elle savoir.

– Un bon millier. Il en arrivait encore quand je suis parti. D'où peuvent bien venir autant de sorcières et de semi-hommes ? Et celle qui marchait à leur tête, est-ce une tueuse, comme vous ? Elle portait des boucles d'oreilles dorées en forme de sphère.

Grimalkin donna tout de suite la réponse.

– Elle se nomme Katrina. C'est la tueuse du clan Peverel, qui habite au sud-est, dans une région lointaine appelée l'Essex. Les sphères sont des crânes humains réduits dans lesquels elle emmagasine du pouvoir. Personnellement, je préfère utiliser les os des pouces de mes ennemis. Ils enrichissent ma magie. À chacune sa méthode ! On la dit formidable. Je ne l'ai jamais rencontrée, mais nous croiserons sûrement le fer avant qu'il soit longtemps. Les serviteurs du Malin se sont rassemblés de partout, venus de clans au-delà du Comté, prêts

à porter main forte à leur maître en cette période critique.

– Et nous sommes si peu ! se lamenta l'Épouvanteur.

– Nous serons certainement inférieurs en nombre, reprit Grimalkin, mais pas autant que vous le pensez. Comme vous le savez, Pendle est divisé, et il en est de même de tous les clans. Beaucoup de sorcières s'opposent au Malin. Demain, je me servirai d'un miroir pour convoquer celles qui habitent au loin. Et je me rendrai à Pendle pour mobiliser nos alliées.

La mention du miroir tira une grimace à mon maître. Bien qu'ayant accepté ce genre d'alliance, il n'approuvait toujours l'usage d'aucune forme de magie noire.

– Mab Mouldheel et ses sœurs sont déjà allées à la pierre des Ward, révélai-je. J'ai parlé avec elles quand elles sont passées par Chipenden il y a deux semaines. Elles ont promis de nous aider à Halloween. Néanmoins, je ne leur fais guère confiance.

– Tu ne m'avais pas parlé de ça, petit, s'offusqua mon maître. Tu as toujours été un bon apprenti, brave et appliqué, et je n'en ai jamais eu de meilleur. Mais tu gardes trop de secrets pour toi. Tu pourrais au moins t'excuser.

– Je suis vraiment désolé. Cette fois, ça m'était simplement sorti de la tête.

– Sorti de la tête ! répéta-t-il avec colère. Tu rencontres la sorcière qui dirige le clan Mouldheel, et tu ne trouves pas utile de m'en faire part ? Sans compter tout ce que tu m'as caché auparavant !

– J'allais vous en parler, je vous assure ! Mais, le lendemain, nous avons découvert Grimalkin en triste état ; après quoi, j'ai dû poursuivre les sorcières, les choses se sont enchaînées...

L'Épouvanteur acquiesça en évitant mon regard. Je voyais bien qu'il était blessé.

– J'admets que Mab Mouldheel ne soit pas complètement fiable, intervint Grimalkin, brisant un silence inconfortable. Mais elle nous a soutenus en Grèce et c'est une ennemie du Malin, comme presque tous les membres de son clan. Elles formeraient une bonne troupe d'alliées. Face à une menace aussi redoutable, toutes les aides seront bienvenues.

Les récents événements m'avaient épuisé. Ce soir-là, je m'endormis d'un coup.

Je m'éveillai avant l'aube. Il faisait encore nuit. J'avais du mal à respirer.

Un poids pesait sur ma poitrine.

Je connus un instant de terreur en sentant bouger la masse qui

m'écrasait.

Était-ce un cauchemar ?

Je sus que j'étais bien réveillé quand on me murmura à l'oreille :

Aide-moi ! Je suis aux abois. Donne-moi un peu de ton sang, sinon je vais mourir.

C'était Kratch ! Sa voix était faible et tremblante.

Sans hésitation, je répondis dans le noir :

– Où étais-tu ? J'ai cru que tu avais été massacré.

J'ai été projeté dans l'obscur, loin de ce monde, et je n'avais pas la force de revenir. Je chancelais comme la flamme d'une chandelle dans le vent, prêt à sombrer dans l'oubli. J'ai lutté longtemps ; je suis enfin de retour, mais je crains de retomber. Je me sens au bord d'une haute falaise surplombant un abîme noir et sans fond. Aide-moi ! Si je chute, je ne reviendrai jamais.

Lui offrir de nouveau mon sang me terrifiait ; quelles seraient cette fois les conséquences ? Mais j'avais besoin de lui. J'aurais eu mauvaise grâce de refuser.

– Je t'en donne un peu. Tiens !

Un léger coup de griffes m'égratigna le dos de la main gauche, à peine douloureux. Et je sentis le frottement d'une petite langue râpeuse.

Cela dura un temps qui me parut infini. Le cœur me cognait dans les oreilles à lourds battements, de plus en plus lents.

– Assez ! criai-je. Assez ! Si tu m'en prends trop, mon cœur va s'arrêter et je vais mourir.

Le lapement cessa, et un ronronnement s'éleva, celui d'un chat repu. Puis, à part la pulsation du sang dans ma tête, il n'y eut plus que le silence. Le gobelin était parti.

Je m'assis, tâtonnai dans le noir à la recherche de mon briquet et allumai la chandelle. Je restai ainsi un moment, affaibli et nauséux. La chambre tournait autour de moi.

Quand je fus capable de me lever, je descendis à la cuisine d'un pas chancelant pour me servir un verre d'eau. Je me laissai tomber sur une chaise et bus lentement, savourant la fraîcheur de chaque gorgée.

Je n'étais pas sûr que Kratch ait recouvré assez de forces pour combattre à nos côtés. Mais l'important était qu'il soit revenu. Néanmoins, ce que je venais de faire me mettait mal à l'aise.

La première fois qu'il avait bu mon sang, je n'avais pas eu le choix. Cette fois, je le lui avais offert librement. Avais-je eu tort ? Mon refus lui aurait été fatal, et nous avions plus que jamais besoin de lui...

Cela me rappelait les habitudes de certaines sorcières de Pendle,

qui nourrissaient de leur sang leurs compagnons familiers. En échange, ils devenaient une extension d'elles-mêmes, des mains ou des yeux supplémentaires capables d'agir à distance. Au début de mon apprentissage, Alice avait procédé ainsi avec une créature diabolique appelée le Fléau. Sauf que le Fléau n'était ni un rat, ni un crapaud, ni un oiseau – les petites bêtes utilisées le plus souvent par les sorcières. Il avait failli prendre le contrôle d'Alice.

Ce qui pourrait bien m'arriver, car Kratch était un goblin puissant.

S'il revenait exiger du sang ?

Qu'est-ce que je ferais ?

La menace des skelts



Le lendemain matin, je me réveillai tard ; je fus le dernier à me rendre à la cuisine.

Mon maître et Grimalkin déjà attablés, conversaient avec animation tout en dévorant une platée d'œufs au bacon.

– Bonne nouvelle, petit ! me lança l'Épouvanteur, jovial. Le gobelin est de retour et nous a concocté un excellent petit-déjeuner !

Il se tourna vers la cheminée, où flambait un grand feu qui répandait sa chaleur dans toute la pièce.

– Mes compliments au cuisinier !

La créature invisible accueillit ces félicitations avec un faible ronronnement.

Après un bref salut, je pris place à table, emplis mon assiette et me coupai une épaisse tranche de pain. Je mangeai en silence, ne prêtant qu'une oreille distraite aux propos que la tueuse échangeait avec mon maître. Les œufs et le bacon, cuits à la perfection, étaient un peu refroidis. Je regrettai de ne pas être descendu plus tôt.

– Es-tu d'accord, petit ? me demanda soudain l'Épouvanteur.

Je levai les yeux. Occupé à me remplir l'estomac, je n'avais pas suivi la conversation.

– D'accord sur quoi ?

– Tu n'écoutes donc pas ? Concentre-toi un peu ! me lança-t-il d'une voix coupante. Tu m'as l'air patraque. Tu as mal dormi ?

Jé hochai la tête.

– Je suis resté éveillé la moitié de la nuit.

– Le sommeil, c'est important. Et le meilleur remède contre l'insomnie est une saine activité physique. Tu vas donc te rendre au moulin, au nord de Caster, et prier Judd Brinscall de se joindre à nous dans la bataille qui se prépare. Ce garçon manie habilement le bâton, et ses trois gros chiens ne seront pas de trop. Et ton frère James, le forgeron ? Tu disais qu'il était bien remis. Il est fort, et il a su payer de sa personne, sur la colline de Pendle, quand nous combattions les sorcières. Si tu passais à la ferme, ensuite, pour lui demander son aide ?

– Ma famille est déjà suffisamment menacée, protestai-je. Rappelez-vous les avertissements du Malin à propos de James ! Il a été attaqué par des créatures de l'obscur, j'en suis sûr, pas par des brigands. Je préférerais ne pas le mettre à nouveau en danger.

– À toi d'en décider, petit. Mais l'obscur est contre nous ; nous aurons besoin de toutes les bonnes volontés. Chaque famille du Comté sera en danger si nous perdons cette bataille et que le Malin reprenne

le pouvoir. Quoi qu'il en soit, commence par contacter Judd. Sois de retour dès demain : il ne reste que six jours avant Halloween !

Le moulin était à une bonne journée de marche ; pour être dans les temps, je devrais courir tout le long du chemin. Mais mon maître avait raison, il ne fallait pas traîner.

– Je me mets en route dès que j'ai fini de manger, dis-je.

– C'est bien ! De son côté, Grimalkin va se rendre à Pendle et tâcher de rameuter autant d'alliées que possible.

Je me préparai donc au départ. Je ne m'encombrai pas de mon sac, qui m'aurait ralenti. Je pris mon bâton et enroulai ma chaîne d'argent autour de ma taille. J'emportai aussi la dague et le poignard, mais laissai la Lame du Destin dans ma chambre.

Grimalkin, appuyée contre le flanc de sa monture, lui parlait à l'oreille. Ses fourreaux étaient accrochés aux lanières de cuir entrecroisées sur sa poitrine. Avec ses lèvres peintes en noir, elle semblait redoutable et prête au combat.

– Vous irez à cheval ? m'enquis-je.

Elle hocha la tête.

– Ma jambe a beau aller mieux, elle ne me porterait pas jusqu'à Pendle...

Puis elle baissa la voix :

– Tu as donné ton sang au gobelin, la nuit dernière, n'est-ce pas ?

– Oui, avouai-je. Il me l'a demandé, et j'ai accepté, sinon, il serait mort. C'est ce qu'il m'a dit.

– Tu lui as probablement sauvé la vie, en effet. Mais tu étais si pâle, ce matin ! Je m'étonne que ton maître ne se soit douté de rien.

– Il ignore que je l'ai déjà fait, si bien que l'idée ne lui en est pas venue. Et il était trop occupé à se régaler pour remarquer quoi que ce soit.

– Prends garde, Tom. Ce genre de créature pourrait s'abreuver trop longtemps et te tuer.

– Cette idée m'inquiète, admis-je. De plus... s'il venait à me dominer ? C'est la deuxième fois que je le laisse prendre mon sang...

– Le danger existe. Rappelle-toi ce qui est arrivé à Alice !

Je n'avais pas oublié ces journées tragiques à Priestown, quand Alice avait libéré le Fléau du labyrinthe où il était emprisonné derrière une grille d'argent.

– La troisième fois qu'elle lui a donné de son sang, elle s'est trouvée sous son emprise...

– Oui. Ce moment sera crucial pour toi aussi. Mais Alice était déjà entraînée vers l'obscur. Et le Fléau était une entité démoniaque,

infiniment plus puissante que le goblin. Tu es fort. Si tu te montres prudent, tu pourras établir un vrai partenariat avec lui.

J'acquiesçai. C'était une idée intéressante.

Grimalkin chevaucha vers Pendle tandis que je prenais la direction opposée. Je réfléchissais à mes rapports avec Kratch, aussi dangereux que prometteurs. Je me souvenais qu'il m'avait dit :

Tu es brave ! Tu mérites de marcher à mes côtés.

Par ces mots, il m'offrait une relation d'égal à égal. Il ne cherchait pas à me dominer. Mais dans quelle mesure fallait-il accorder sa confiance à une créature de l'obscur, qui n'avait rien d'humain ?

À mi-chemin, j'empruntai une piste étroite tracée par les moutons à travers l'herbe haute. Elle me conduisit sur le flanc ouest d'un coteau, d'où je voyais la mer à ma gauche.

La journée était ensoleillée, le ciel, presque sans nuages. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à part l'ondée qui m'avait trempé sur la colline du Phare, il n'avait pas plu ces derniers temps. Le climat du Comté étant humide et venteux, la nature redresserait sûrement la balance en nous gratifiant bientôt d'une bonne et longue averse.

Je pressai l'allure et dus bientôt reprendre mon souffle. Accomplir ce voyage en une journée pour mieux dormir après, comme l'avait suggéré l'Épouvanteur, c'était bien joli ; mais la perte de sang m'avait affaibli. J'avais peu de chances d'arriver au moulin dans les temps.

Je m'accordai un moment de réflexion en grignotant un bout de fromage. Je n'avais pas parlé à mon maître des idées que j'avais notées sur mon cahier...

Je les récapitulai, dans la perspective de la bataille à venir. Nous serions surpassés en nombre ; toutefois, notre but n'était pas de vaincre, seulement de faire en sorte que le corps et la tête du Malin restent séparés. Et cela avant le coucher du soleil ou avant minuit, la nuit d'Halloween, quand la magie noire restaurerait son pouvoir.

Pour avoir étudié les cartes de mon maître – malencontreusement brûlées dans l'incendie – je savais que plusieurs leys traversaient la pierre des Ward. En me plaçant au bon endroit, je pourrais convoquer le goblin encore une fois. Certes, à cet instant, nos ennemis seraient conscients du danger. Lukraste chercherait à détruire Kratch. Et Alice serait sans doute à ses côtés, elle unirait ses forces à celles du mage.

Écartant ces pénibles pensées, je repris ma route et contournai Caster tandis que le soleil baissait à l'horizon. Là, je croisai un ley qui filait vers la pierre des Ward. Cette ligne de pouvoir était aussi une des anciennes voies menant de la côte à la colline. Mais il n'y avait pas de sorcières en vue, ni aucun signe de leur éventuel passage.

Le temps que j'atteigne la berge du canal, le soleil avait disparu. L'endroit me rappelait de rudes moments. C'était là que Bill Arkwright m'avait poussé dans l'eau boueuse pour m'apprendre à nager ! Il se montrait parfois brutal ; pourtant, j'avais fini par l'apprécier. Je me rappelai avec tristesse sa mort, en Grèce. En retenant des éléments du feu, il nous avait donné, à Alice, l'Épouvanteur et moi, le temps de nous enfuir.

Mes pires souvenirs de cette époque étaient liés à ce canal. J'étais descendu dans la cale d'une barge où j'avais rencontré le Malin en personne, assis sur un trône énorme, entouré de chandelles noires. Il m'avait révélé qu'Alice était sa fille, et qu'elle avait pour mère Lizzie l'Osseuse.

Le moulin se trouvait derrière une rangée d'arbres, et des nuages cachaient la lune. Je craignais de manquer le point où je devrais quitter la rive. Mais quand, arrivé au pont, j'entendis un ruisseau clapoter dans l'obscurité, je retrouvai le sentier. Je marchai bientôt, plié en deux, sous les branches basses des saules pleureurs jusqu'à la haute clôture de fer qui entourait le jardin du moulin.

Un bruit s'éleva alors, dans le noir, sur ma gauche. Je me retournai. La lune qui apparut à cet instant me révéla une créature évoquant un énorme insecte à la tête aplatie. Le long tube osseux qui pointait hors de son museau ne laissait aucun doute sur son identité. Je levai mon bâton, mais elle s'esquiva, et je la perdus de vue, la lune ayant de nouveau disparu.

Un skelt ! On en voyait rarement, et en trouver un aussi près du moulin était des plus inquiétants. Que faisait-il là ?

Après cette rencontre, je progressai avec la plus extrême prudence, mes bottes s'enfonçant dans un sol spongieux, jusqu'à une étroite ouverture. Je pataugeai dans l'eau salée du fossé et pris pied dans le jardin. La clôture et le fossé – le fer et le sel – tenaient à l'écart les sorcières d'eau, qui foisonnaient dans le coin. Mais il existait une autre force de dissuasion : les chiens !

Comme j'approchais du moulin, ils se mirent à aboyer. J'entendis une porte s'ouvrir, et les trois bêtes foncèrent sur moi. Griffes ainsi que Sang et Os, ses petits devenus grands, étaient dressés à chasser les sorcières d'eau ; ils étaient féroces. Ils auraient dû reconnaître mon odeur ; or ils ne ralentissaient pas l'allure, et la peur me noua l'estomac.

À la dernière seconde, les aboiements furieux se turent. L'instant d'après, à genoux, je les caressais tandis qu'ils me débarbouillaient à grands coups de langue amicaux.

– C'est moi, Tom Ward ! lançai-je en repartant vers la maison, tandis que les chiens bondissaient autour de moi.

J'aurais aimé voir Bill Arkwright m'accueillir sur le seuil. Mais les temps changent, il faut s'y faire. Ce fut Judd Briscall qui vint me serrer la main à sa manière chaleureuse avant de m'inviter à entrer.

Nous fûmes bientôt attablés devant une platée de foie d'agneau aux oignons. Trop affamé pour expliquer tout de suite à Judd les raisons de ma visite, je pris le temps de faire honneur à sa cuisine. Je me souvins soudain qu'il avait trahi l'Épouvanteur à Todmorden, et que celui-ci aurait bien pu y perdre la vie. Certes, sa famille était menacée par les forces de l'obscur, et il n'avait agi que sous la contrainte. J'avais cependant trouvé difficile de lui pardonner sa déloyauté. Depuis, j'avais appris à laisser le passé être le passé.

– Comment ça va, ici, Judd ? l'interrogeai-je en finissant mon assiette. Figure-toi que j'ai vu un skelt pas loin de ta clôture !

Il hocha la tête, sans montrer la moindre surprise.

– Les sorcières d'eau sont sous contrôle. J'en ai tué une bonne douzaine, et j'en garde encore trois dans une fosse. Maintenant, je dois faire face à une autre plaie : les skelts !

Cette nouvelle me glaça le sang. Je me rappelai ce qu'Alice et Grimalkin m'avaient raconté à propos des Kobalos : ils attendaient la naissance de leur dieu à l'apparence de skelt. Les pommeaux de mes armes en représentaient aussi. C'était une curieuse coïncidence. Pourquoi une telle recrudescence de ces créatures, à cette période critique précédant Halloween ?

– Pourtant, ils sont rares, fis-je remarquer. Selon Bill Arkwright, il pouvait se passer des années sans qu'on en voie un seul.

– C'est ce qu'il m'avait dit. Or, en ce moment, ils sont tout sauf rares. Ils déciment les moutons. On trouve plusieurs dizaines de cadavres chaque matin, le long du canal, vidés de leur sang. Les éleveurs ne mènent plus leurs bêtes paître dans les champs proches d'un marécage ou d'un cours d'eau. Un peu d'aide serait la bienvenue. Toutefois, je doute que ton maître accepte de te laisser ici quelques mois !

– En d'autres circonstances, il aurait sûrement été heureux de te prêter main forte. Mais, étant donné la crise que nous traversons, c'est nous qui avons besoin de toi ! Et c'est la raison de ma présence ici. M. Gregory m'a chargé de te ramener à Chipenden avec les trois chiens, si tu acceptes.

Dans une lettre, l'Épouvanteur avait informé Judd des derniers événements, et je les lui expliquai plus en détail. Il m'écouta en

silence, le visage grave.

– Il semble que toutes les forces de l'obscur se soient liguées contre nous, conclut-il sombrement.

– Oui, et ça ne sera pas une partie de plaisir ! Nous n'en sortirons peut-être pas vivants.

L'espace d'un instant, je craignis qu'il ne refuse. Mais il se pencha pour me tapoter l'épaule.

– Eh bien, passe une bonne nuit, Tom ! Nous prendrons la route de Chipenden à l'aube.

Il était déjà tard quand nous arrivâmes à la maison. Après avoir dîné en discutant de la situation, Judd alla se coucher dans la chambre autrefois occupée par Alice. Je restai un moment auprès de l'Épouvanteur, devant le feu qui ronflait dans la cheminée. Les nuits devenaient froides ; l'hiver approchait.

– Merci d'avoir amené Judd et ses chiens, me dit mon maître. Demain matin, tu iras chercher ton frère le forgeron. Je suis sûr que tu seras heureux de revoir les tiens.

Je fus contrarié. Je lui avais pourtant expliqué que je ne voulais pas mêler James à tout ça. Il n'avait donc rien écouté ? Je tâchai de répondre avec autant de calme que de fermeté :

– Non. J'ai déjà causé assez d'ennuis à ma famille. Jack, Ellie et Mary ont failli mourir entre les mains des sorcières. Alors, non. Pas cette fois. Je suis désolé, mais je refuse de les impliquer de nouveau. Le danger est trop grand.

Je gardais en mémoire ces jours terribles où je les avais fait sortir de leur cachot dans la tour Malkin. Une telle épreuve avait mis Jack au bord de la folie. Après quoi, James avait risqué sa vie pendant la bataille sur la colline de Pendle.

L'Épouvanteur me regarda gravement.

– Je comprends, petit. Penses-y malgré tout. La nuit porte conseil. Et, si tu changes d'avis, fais-le moi savoir demain matin. Moi, je ne t'en parlerai plus. Encore une chose : plusieurs leys passent par la pierre des Ward. Si tu convoquais le goblin ? Penses-tu que nous devrions l'utiliser au cours du combat qui nous attend ?

– Il va être affaibli, après ce qui est arrivé. Même au mieux de sa forme, il n'a pas pu tenir tête à Lukraste et aux sorcières. Et cette fois ils se seront préparés.

– C'est juste. Il pourrait tout de même en détruire un certain nombre, ce qui nous aiderait bien. Que tu ne veuilles pas exposer James, je le conçois – pardon ! J'avais promis de ne plus y faire allusion ! Mais il s'agit d'un goblin, une redoutable créature de

l'obscur, qui nous tuerait l'un et l'autre si nous n'avions pas conclu un marché avec lui.

– Ce serait dommage de le perdre, mais je ferai appel à lui en cas de besoin. Si on était vaincus...

– Je suis content de te l'entendre dire, petit, approuva l'Épouvanteur. Reste le point le plus important : le Malin. J'y ai bien réfléchi. Il est hors de question d'accomplir le rituel, nous sommes d'accord là-dessus, et la folle tentative de la fille avec le *Codex du Destin* n'a rien donné. Quel autre moyen envisager ?

– J'y ai pensé aussi. J'ai noté quelques idées sur mon cahier...

– Lis-les-moi !

Je m'exécutai, en me doutant qu'il avait ses propres suggestions.

J'avais listé neuf propositions, dont certaines me paraissaient à présent totalement stupides. Je lui en fis part malgré tout.

– La quatrième me semble la plus judicieuse quoique assez macabre, commenta l'Épouvanteur. Ça ne suffira pas à le détruire ; mais découper le Malin en petits morceaux qu'on dissimulerait... Ses serviteurs auraient du mal à les retrouver et à les rassembler. On aurait dû y réfléchir plus sérieusement, en Irlande, au lieu de nous contenter de séparer la tête du corps.

– Vous trouvez que c'est une bonne idée ?

– Ma foi, elle vaut largement celles qui me sont venues. Ça ne va pas être facile, mais c'est faisable.

Avec un soupir, il ajouta :

– On va être surpassés en nombre. Ce sera une lutte à mort. Il ne reste qu'à espérer la gagner. Tu possèdes les trois armes du héros qui devaient servir à sacrifier Alice. Si tu les utilisais de la même manière contre le Malin ?

– Comment ? En lui tranchant les pouces ?

– Pourquoi pas ? Les sorcières attachent une grande importance à ces os. Ils sont une source de pouvoir magique, c'est pour ça que Grimalkin en porte en collier. Dans l'esprit d'une sorcière, les perdre est un déshonneur. Cela signifie qu'après sa mort, elle sera à jamais prisonnière de l'obscur, incapable de revenir dans ce monde. Je te conseille donc de couper les pouces du Malin et de les emporter le plus loin possible. Fais-lui ce que tu étais supposé faire à Alice.

– Et lui arracher le cœur ?

– Ça m'étonnerait que tu y arrives. Mais décapite-le si sa tête a été reliée à son corps, prends-lui ses pouces et fiche le camp ! Ça devrait nous donner un peu de temps. Et, si on est plusieurs à l'approcher, chacun emportera un morceau.

Nous restâmes un moment silencieux, face au formidable défi qui nous attendait. Maintenant que nous avons un plan, je me sentais un peu mieux.

L'Épouvanteur s'étira.

– Va te reposer, petit, tu dois être fatigué. Grimalkin pense comme moi qu'ils tenteront de reconstituer le Malin au coucher du soleil. Alors, reprends des forces. Il ne nous reste que quatre jours avant Halloween...

Je montai dans ma chambre et me mis au lit. Le voyage aller et retour au moulin m'avait épuisé.

Je me réveillai aussi vite que je m'étais endormi.

Kratch s'était de nouveau allongé sur mes jambes. J'entendais son puissant ronronnement.

J'ai encore besoin de sang. Donne-m'en tout de suite ! m'ordonna-t-il de sa voix rauque.

– Pourquoi est-ce si urgent ? protestai-je. Tu m'en as déjà pris assez, non ?

J'en ai besoin pour la prochaine bataille.

– Mais pourquoi *le mien* ? Bois celui d'un animal ! Ou d'une sorcière ! Je peux t'accompagner le long d'un ley jusqu'à l'une de nos nombreuses ennemies !

Ton sang est particulier. C'est celui d'un frère.

– Parce que nous sommes frères ?

Oui, frères en esprit. Et sans moi tu seras vaincu.

– Mais, si tu combats à nos côtés, tu peux être détruit, observai-je.

Personne n'est immortel. Voilà trop longtemps que j'habite ce monde.

Le gobelin semblait donc prêt à se sacrifier. Était-il réellement lassé de son existence ? Néanmoins, ça ne changeait rien. J'étais décidé à rester prudent et à ne me servir de lui qu'en dernier recours.

– Je ne te convoquerai que si la défaite s'avère inévitable.

Alors, donne-moi ton sang, et j'attendrai ton appel.

– Ça me fait peur, avouai-je. Si tu m'en prends trop, mon cœur cessera de battre.

C'est bien. Seul un vrai brave sait reconnaître sa peur. J'ai hâte de combattre de nouveau à tes côtés. Ne crains rien, tu ne mourras pas dans ton lit. Je ne boirai que ce qu'il me faut, pas une goutte de plus. Aie confiance ! Je te laisserai la vie, et demain tu auras recouvré tes forces.

Mais je me souvenais de ce dont le Fléau avait menacé Alice : le troisième don de sang était des plus risqués. Je pesai le pour et le contre, en fonction des conjectures de Grimalkin. Tout en mesurant le danger, elle arguait que le gobelin était moins puissant que le Fléau.

Parce que j'étais fort, une alliance avec lui me serait très utile. Seulement...

– Un troisième don de sang n'est pas sans conséquences...

Tout échange entre des êtres doués de conscience les modifie. Je deviendrai plus humain et toi, plus goblin. N'est-ce pas juste ?

Je n'imaginai pas ce que ça impliquerait, pourtant quelque chose en moi me poussait à accepter. Mon maître m'avait toujours encouragé à suivre mes intuitions, et c'était un bon conseil. Elles m'avaient rarement trompé.

– Alors, prends ! dis-je doucement.

Je sentis encore une fois le coup de griffes sur le dos de ma main gauche et le contact de la langue râpeuse. L'odeur métallique du sang me monta aux narines. Cela dura longtemps ; mon cœur s'affola, le battement à mes tempes se mua en migraine.

Je sombrai dans un sommeil profond, noir, sans rêves, conscient que le goblin continuait de laper.

Allais-je me réveiller ? J'étais trop affaibli pour avoir vraiment peur. À cet instant, je me désintéressais de mon sort.

Puis un rayon de soleil matinal passa par la fenêtre. Kratch était toujours étendu en travers de mes jambes, invisible.

Tu entends ça ? demanda-t-il.

– Quoi ? De quoi tu parles ?

Les oiseaux !

– On les entend tous les matins.

Je ne l'avais jamais remarqué. Jusqu'à aujourd'hui, leurs piailllements m'étaient aussi indifférents que le zonzon des moustiques au-dessus d'une eau stagnante. On dirait une musique. Maintenant, j'aime mieux écouter les oiseaux que les manger.

La masse qui pesait sur mes jambes s'allégea. Le goblin était parti. Je me levai, les muscles en coton, espérant me remettre rapidement. J'aurais bientôt besoin de toute mon énergie.

Après le petit-déjeuner, l'Épouvanteur monta à la bibliothèque tandis que j'allais faire un tour dans le jardin. Grimalkin descendait de cheval.

– Je suis allée observer les mouvements de nos ennemis, m'expliqua-t-elle. Ils ont établi un vaste campement sur les basses pentes de la colline du Phare et paraissent prêts à partir vers le nord.

– Avez-vous réussi à rassembler d'autres combattants pour nous soutenir ? m'enquis-je.

– Quelques-uns, quoique beaucoup s'effraient à l'idée de rallier notre cause. Nous devrions cependant être assez nombreux.

Elle portait ses armes, mais la longue épée qu'elle venait de forger ne pendait plus à sa hanche.

Avec un sourire énigmatique, elle m'ordonna :

– Viens avec moi !

Je la suivis jusqu'à la forge. L'épée gisait dans l'herbe, près du foyer aux cendres refroidies. Grimalkin la ramassa et me la tendis, le pommeau en avant.

– Je l'ai faite pour toi. Prends-la ! C'est un cadeau.

Je fixai l'arme, stupéfait. La première chose qui me vint à l'esprit, c'est qu'elle était laide. Elle ne ressemblait en rien aux armes finement ornées des héros, façonnées – disait-on – par le dieu Héphaïstos. Elle semblait inachevée et sa lame terne n'avait aucun reflet.

Grimalkin parut lire dans mes pensées, car elle lança, moqueuse :

– À cheval donné, on ne regarde pas les dents ! Elle ne paie peut-être pas de mine, mais ce n'est pas ce qu'on attend d'elle au combat. Les embellissements ne sont souvent qu'une affectation, tout juste bonne à flatter celui qui les a conçus. Je préfère la fonctionnalité. L'épée que j'ai forgée est une arme formidable, destinée à vaincre, à tuer l'adversaire. Prends-la !

Je la pris donc. Dès que je refermai sur elle ma poigne droite – celle avec laquelle je maniais la Lame du Destin – je sentis la qualité de son équilibre. L'épée à manche de skelt n'avait pas été faite pour moi, et il m'avait fallu du temps pour m'habituer à son poids. Celle-ci était légère, je l'avais parfaitement en main. Je me battrais plus facilement avec elle.

– Je l'ai forgée à partir d'un morceau de météorite tombée sur terre loin au nord, m'expliqua Grimalkin. C'est un minerai très rare. La Lame-Étoile conserve son tranchant sans qu'il soit nécessaire de l'affûter. Et sa résistance est exceptionnelle, elle ne se brise jamais.

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

– Ce minerai possède encore une propriété particulière : il absorbe la magie de qui l'a travaillé. Après quoi, il n'accepte de modification de personne. C'est pourquoi je l'ai chargé d'un puissant bouclier contre toute forme de magie noire qui chercherait à te blesser. Tant que tu auras l'épée avec toi, tu seras insensible à ce type de menace. Tu pourras affronter sans crainte les mages les plus forts, les sorcières les plus redoutables. Elle ne te rendra pas invulnérable pour autant. Si je t'affrontais, ma magie ne pourrait rien contre toi, mais cela ne me découragerait pas. Je mettrais en œuvre tout mon art du combat et je finirais par te tuer. Aussi, reste sur tes gardes ! Un autre adversaire saurait faire de même. Beaucoup de mages sont de grands guerriers.

J'acquiesçai. Puis je me rappelai ma récente conversation avec mon maître.

– L'Épouvanteur et moi avons discuté de la meilleure façon de vaincre le Malin, dis-je. Nous avons envisagé de le décapiter une seconde fois si nécessaire, puis de lui trancher les pouces. Ensuite, on le découperait en morceaux, qu'on disperserait aux quatre vents. Je devrais réussir avec les armes du héros, puisqu'elles devaient servir au rituel au cours duquel Alice aurait été sacrifiée. Qu'en pensez-vous ?

– Je suis d'accord. Ça compliquera au moins la tâche des serviteurs du Malin quand ils voudront restaurer son corps. Mais je doute que ce soit suffisant pour le détruire...

Grimalkin fixa longuement le sol, les sourcils froncés.

– Merci pour l'épée, dis-je. Mais pourquoi me la donner maintenant ? Avez-vous vu par scrutation que j'en aurai besoin bientôt ?

La tueuse sortit de ses réflexions.

– Utilise les armes du héros contre le Malin, mais garde la Lame-Étoile en réserve. Tôt ou tard, elle te servira...

Je résolus de suivre ce conseil.

La Brasserie



En fin de matinée, j'étais dans la bibliothèque avec mon maître. Je notais sur mon cahier les informations concernant ma nouvelle épée tandis qu'il complétait son *Bestiaire*.

Je lui avais parlé du cadeau de Grimalkin, et il n'avait fait aucun commentaire. Je savais pourquoi. Si l'épée repoussait la magie noire, on avait usé de magie pour la créer. Ça, il ne l'approuverait jamais.

Voyant que je le regardais, il m'adressa un sourire triste. À l'instant même, je pris une résolution inattendue.

Il arrive qu'une décision ne soit pas le fruit d'une longue réflexion ou d'un raisonnement logique, mais celui d'un choix spontané qui s'impose à nous et que nous acceptons.

J'avais refusé de mettre James en danger. Or, je le comprenais soudain, ce qui était en jeu dépassait de beaucoup la vie d'un individu. J'étais prêt à donner la mienne. Ne devais-je pas au moins offrir cette option à mon frère ? Ne s'était-il pas comporté avec vaillance quand il avait mené la charge contre les sorcières sur la colline de Pendle ?

– Je vais aller à la ferme et prier James de se joindre à nous, déclarai-je.

– Merci, petit. Je conçois ta réticence à impliquer les tiens. Je pense néanmoins que tu fais le bon choix. J'aurais pu envoyer un mot à mon frère, Andrew, le serrurier. Mais ce n'est pas un combattant, alors que la présence de James sera un véritable atout.

– Si James est tué, j'aurai fait le mauvais choix, marmonnai-je.

– Nos adversaires seront en force ; nous pouvons tous être tués, répliqua l'Épouvanteur d'une voix résignée. Beaucoup d'entre nous le seront. Si nous l'emportons, ce sacrifice ne sera pas vain. Je ne suis pas de ceux qui cherchent à se venger, mais j'ai souvent vu le mal à l'œuvre. J'ai vu des familles décimées par la guerre. J'ai vu le frère s'élever contre son frère et le fils contre son père. J'y reconnais l'influence du Malin dans notre monde. Sans parler des attaques directes des serviteurs de l'obscur, contre lesquels je me suis battu toute ma vie. Non, je ne suis pas pour la vengeance, mais il est temps que ces créatures paient pour ce qu'elles ont infligé au Comté et bien au-delà du Comté.

J'approuvai de la tête. Il avait raison.

Moins d'une heure plus tard, j'étais en route pour la ferme qui avait été autrefois ma maison, où j'avais grandi parmi mes six frères. Quatre d'entre eux étaient maintenant dispersés à travers le Comté avec leur propre famille. Jack avait repris la ferme, et pouvait désormais

compter sur l'aide de James, qui y travaillait comme forgeron. Je n'avais pas l'intention de demander le soutien de Jack pour la bataille à venir, car il avait une famille lui aussi.

Des sentiments contradictoires m'agitaient à l'idée de retourner là-bas. Tant de choses avaient changé ! Papa et maman étaient morts tous les deux. Je me souvenais d'une enfance heureuse, et ce temps était à jamais révolu.

J'étais encore à plusieurs miles de la maison lorsque je décidai de camper pour la nuit. Mieux valait arriver de jour, comme Jack le souhaitait.

Tôt le lendemain matin, je descendis la pente boisée de la colline du Pendu, les feuilles mortes crissant sous mes pieds. En cet endroit, les nuits d'hiver, certains pouvaient voir les ombres des soldats exécutés au cours de la guerre civile oscillant lentement au bout de leur corde. Mais ce matin-là les arbres étaient emplis de chants d'oiseaux, et les rayons du soleil qui transperçaient l'air froid projetaient des taches de lumière sur le sentier.

S'il n'y avait pas trace de fantômes, la large trouée d'arbres abattus par le Malin quand il m'avait poursuivi était toujours visible. Je m'étais réfugié dans la chambre spéciale où maman gardait autrefois ses malles. Le Malin avait dû céder devant la magie qui la défendait.

J'apercevais maintenant en contrebas la masse familière de la Brasserie. Les gens du coin l'appelaient ainsi parce que, jadis, elle fournissait la bière à toute la région. Mon père avait abandonné cette activité, et nous l'appelions simplement « la ferme » ou « la maison ».

Les chiens l'ayant prévenu de mon arrivée, Jack sortit de la grange et marcha vers moi à grands pas. C'était un type costaud aux sourcils touffus souvent froncés. Mais, aujourd'hui, il souriait.

– Tom ! Tom ! s'écria-t-il. Quelle bonne surprise !

Il me donna une accolade digne d'un ours, manquant de me broyer les côtes selon son habitude. Quand nous nous séparâmes, je constatai qu'il ne me dominait plus comme avant. Dans une année ou deux, je l'aurais presque rattrapé.

– Comment va la famille ? m'enquis-je. Ellie et la petite Marie ?

– Oh, elles vont bien ! Tu ne reconnâtras pas Marie : aussi fraîche qu'un bouton de rose et un vrai garçon manqué ! Une polissonne, toujours à grimper dans les arbres et à faire des bêtises !

– Et James ?

– Il refusait de l'admettre, mais il a été rudement éprouvé, quand il était aux mains de ces bandits. Il est rétabli, à présent. Sa forge

rapporte bien, et il est très généreux avec nous. C'est un bon frère.

Voilà qui allait rendre ma mission encore plus délicate. Si James partait avec moi, la famille serait privée d'une aide financière appréciable.

– Qu'est-ce qui t'amène par ici, Tom ? poursuivit Jack. Je suppose que tu viens résoudre les problèmes que nous avons eus dernièrement ?

– Quels problèmes ?

– Il ne s'est rien passé aux environs de la ferme – excepté les phénomènes habituels, fit-il en désignant la colline du Pendu. Mais il semble que l'Enfer ait lâché ses chiens du côté de Topley. Ça dure depuis des semaines. Spectres, gobelins, sorcières... ce type d'engeance. On a vu des fantômes à l'extérieur du cimetière, et un goblin s'est installé à Beck Cottage. Les habitants n'ont pas résisté plus de huit jours. À présent, il devient dangereux. Il lance des cailloux aux passants. On a vu aussi pas mal de sorcières, en petits groupes, pillant et semant la panique sur leur passage. Elles marchaient vers le nord.

Elles convergeaient sûrement vers la pierre des Ward avec les autres serviteurs du Malin. Mais ce regain d'activité maléfique me laissait songeur. Était-ce dû à l'approche d'Halloween ? La puissance de l'obscur grandissait-elle partout ? En tout cas, je pouvais consacrer une heure ou deux à régler la question du goblin.

– À vrai dire, repris-je, je venais demander son aide à James, à cause d'un gros problème que nous avons, dans le nord. Mais j'aurai le temps de m'occuper du goblin avant notre départ.

– Votre départ ? Tu as l'intention d'emmener James avec toi ?

– Oui, à condition qu'il accepte.

Le sourire de Jack s'effaça et il s'empourpra de colère.

– Tu vas le mettre en danger ? Tu veux qu'il combatte l'obscur ? Tu trouves peut-être qu'il n'a pas assez souffert comme ça ?

– Oui, il a souffert. Nous avons tous connu notre lot de souffrances. Mais ce qui menace le Comté et le reste du monde est bien pire encore. Et ne t'imagines pas que tu seras en sécurité ici, Jack ! La menace se rapproche. Nous devons lui faire face, dussions-nous y laisser notre peau.

Sur le visage de mon frère, la colère se mua en un mélange de peur et d'abattement. Il fixa longuement le sol avant de marmonner :

– Ellie attend un autre bébé. Après ce qui s'est passé à Pendle, j'ai cru que la famille ne s'agrandirait jamais. Elle est déjà si nerveuse ! Alors, minimise les risques, s'il te plaît !

Ellie était enceinte lorsqu'elle avait été capturée par les sorcières avec Jack et Mary. Le choc de l'enlèvement avait causé la perte de ce qui aurait été son deuxième enfant.

– Compte sur moi, Jack ! Mes félicitations !

Il m'envoya une grande claque dans le dos avant de me conduire à la maison. La forge était juste derrière la grange, mais je n'y vis pas James.

Comme s'il avait saisi ma pensée, Jack expliqua :

– James est allé réparer une machine agricole du côté de Topley. Il sera de retour avant la nuit, probablement pour le dîner. Je te serais reconnaissant de ne rien dire de ce qui t'amène pendant le repas. Ça ne ferait qu'inquiéter Ellie. Elle est fatiguée, et nous nous mettons au lit de bonne heure. Tu pourras alors discuter avec James sans qu'elle l'entende. Je lui en parlerai avec précaution quand nous serons dans notre chambre. Ça ne t'ennuiera pas de dormir sur le canapé en bas ?

– Bien sûr que non ! Mais qu'en dira Ellie ? Je sais que la présence d'un épouvanteur vous met tous mal à l'aise. J'avais prévu de repartir au coucher du soleil.

– Ellie sera d'accord, et moi aussi. On s'en arrangera, cette fois. Et, ce soir, James préférera son lit à un long voyage. On survivra jusqu'au matin, ne t'en fais pas !

Je me demandai ce qui poussait Jack à accepter ma présence à la ferme pour la nuit. Pensait-il qu'il ne nous reverrait jamais, James et moi, et que ce serait notre dernière soirée ensemble ?

Ellie s'avança alors à notre rencontre. Ses cheveux couleur de blé s'étaient ternis et clairsemés, de petites rides lui marquaient le coin des yeux et des lèvres. Les épreuves qu'elle avait traversées avaient laissé leurs traces. Mais, dès qu'elle souriait, on enviait Jack d'avoir une telle épouse. Ma gorge se serra à l'idée que, moi, j'avais perdu Alice, et j'écartai ce souvenir d'un mouvement de tête irrité.

– Oh, Tom ! Quel plaisir de te revoir ! s'écria Ellie en m'embrassant. Puis elle appela :

– Mary ! Mary ! Tom est ici ! Viens vite saluer ton oncle !

Une fillette apparut sur le seuil et me dévisagea. Elle n'avait plus rien de la gamine sale et terrifiée que j'avais vue, deux ans plus tôt, agrippée à sa mère dans la tour Malkin.

– Bonjour, Mary !

– Bonjour, Oncle Tom ! Tu es là pour tuer le gob ?

– Elle veut dire le gobelin lanceur de cailloux, m'expliqua Ellie. Elle ne peut pas s'empêcher d'en parler.

– J'espère ne pas avoir besoin de le tuer, répondis-je. Il suffit souvent de le convaincre de s'en aller.

– Je pourrai venir avec toi ? J'aimerais bien l'entendre parler.

– Je n'ai pas le droit d'emmener d'autres personnes avec moi quand j'affronte des gobelins. La plupart ne parlent pas. Mais, si celui-ci me dit quelque chose, je promets de te répéter chacune de ses paroles. Ça te va ?

Mary acquiesça, l'air ravi. Je lui rendis son sourire, englobant du même regard mon frère et sa femme. Ils formaient une famille heureuse. J'avais presque oublié comme je me sentais bien en leur compagnie. Une vague de tristesse me submergea. Si je trouvais la mort dans les combats qui s'annonçaient, je ne les reverrais jamais.

James fut de retour à temps pour le dîner, ainsi que Jack l'avait supposé. Il m'embrassa chaleureusement. Il émanait de lui une impression de force et de santé. Il était aussi grand que Jack, mais plus musclé – sans doute grâce à son métier de forgeron. Il avait eu le nez cassé, autrefois, et celui-ci était resté de travers, ce qui lui conférait une sorte de beauté rude, mais toujours avenante.

– Qu'est-ce qui t'amène, Tom ? me questionna-t-il tandis que nous dinions. Une tâche particulière, ou le hasard d'un voyage ?

Pour respecter la volonté de Jack, je devais taire les vraies raisons de ma visite.

Je pris le temps de réfléchir en avalant une bouchée de ragoût.

– J'ai entendu dire que l'obscur s'était manifesté, dans le coin. Demain je m'occuperai de ce gobelin qui s'est installé près de Topley.

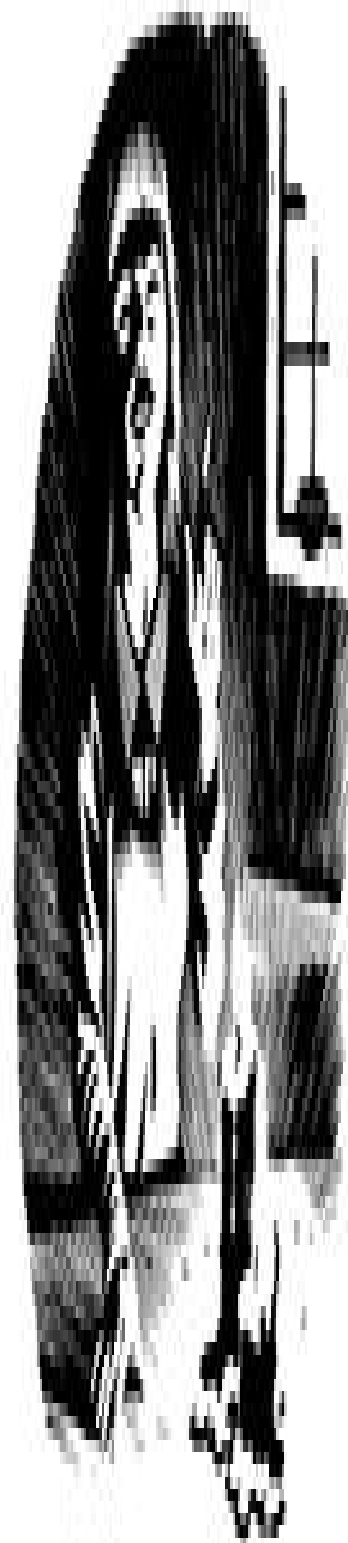
Jack m'adressa un coup d'œil reconnaissant.

– Tom va discuter avec lui ! annonça Mary.

– Oui, chérie, intervint Ellie. On peut régler beaucoup de problèmes avec une bonne discussion. Ça demande seulement un peu de patience, une qualité dont trop de gens sont dépourvus.

J'approuvai Ellie d'un signe de tête en souhaitant que les choses puissent être aussi simples. Si on pouvait persuader les serviteurs du Malin de laisser tomber leur maître, que d'horreurs nous seraient épargnées !

Personne ne sera en sécurité



Quand Jack et Ellie gagnèrent leur chambre à l'étage, James se leva de table.

– Viens voir ma forge, Tom ! Tu vas la trouver changée, depuis ta dernière visite.

C'était l'occasion rêvée de lui faire part de mes projets. Il alluma une lanterne pour traverser la cour et me montra avec fierté sa nouvelle installation : deux gros étaux, une enclume ainsi que des rangées d'outils accrochés au mur.

– J'aime ce métier, me confia-t-il. Offrir aux clients un travail soigné à un prix raisonnable me procure une grande satisfaction. Les gens apprécient. L'autre forgeron a pris sa retraite, et j'ai parfois du mal à honorer toutes les commandes.

– Tu t'es bien débrouillé, James, le félicitai-je. Mais je suis venu te demander une faveur. Je n'en ai pas parlé plus tôt, pour ne pas inquiéter Ellie. Tu te souviens du jour où tu as mené la charge contre les sorcières sur la colline de Pendle ? Aujourd'hui, on est face à un problème du même genre, et on aurait besoin de ton appui.

À mesure que je lui décrivais la situation et le combat qui nous attendait contre les forces de l'obscur, son visage s'assombrissait.

– Sale affaire, Tom ! Et je ne suis pas sûr de pouvoir t'aider. Je me suis engagé auprès de vous autrefois parce que ma famille était en danger. Là, c'est différent. Les récoltes ont été mauvaises, ces dernières années. Et on a dû abattre du bétail à cause d'une épidémie de piétin¹. Les choses vont mal, Tom. Jack et Ellie ont besoin de moi. Pourquoi ne pas t'adresser à l'armée ?

Je secouai la tête.

– Les soldats n'aiment pas les épouvanteurs. Et ils n'accepteront jamais de se battre aux côtés de nos alliées sorcières. Au début de l'année, une patrouille a été massacrée par des serviteurs du Malin, dans les faubourgs de Todmorden. Les hommes de troupe ne sont pas formés à ce genre de combat. Ils refuseraient.

Nous avons déjà envisagé cette éventualité avec mon maître et avons conclu qu'il valait mieux laisser les militaires à l'écart.

– C'est à toi de décider, conclus-je.

– Je ne suis pas sûr, Tom...

– Il faut que tu le saches : ces brigands qui t'ont kidnappé n'étaient pas de simples voleurs. Ils étaient aux ordres de l'obscur, et probablement du Malin en personne. En s'attaquant à toi, il voulait faire pression sur moi. Désolé, James, ça pourrait se reproduire. Non seulement toi, mais Jack, Ellie et la petite Mary seraient menacés. Si

nous ne remportons pas la victoire à Halloween, nul ne sera en sécurité. J'ai promis à mon maître de te demander ton aide. C'est fait. Je dois t'avouer qu'au début, j'étais très réticent. Je me refusais à te mettre une nouvelle fois en danger. Seulement, la situation est désespérée. Quoi qu'il en soit, comme je te l'ai dit, c'est à toi de prendre ta décision ; je la respecterai.

– Quand voudrais-tu qu'on parte ?

– Demain matin. Maintenant, je vais m'occuper du gobelin. C'est plus facile quand il fait nuit.

En dépit des combats à venir, je ne devais pas négliger mes obligations d'épouvanteur. Si je ne chassais pas ce gobelin, il finirait par tuer quelqu'un.

– D'accord, Tom, soupira James. Laisse-moi réfléchir. Je te donnerai ma réponse demain.

Le gobelin se montra fort peu coopératif.

Mes belles paroles le laissèrent indifférent ; c'était une vraie tête de mule.

Comme la plupart des êtres de l'espèce des gobelins, les lance-cailloux restent presque toujours invisibles. Ce qui est aussi bien, car ils sont très laids et possèdent six bras. La première année de mon apprentissage, mon maître avait manqué d'être tué par l'un d'eux, qui avait établi sa résidence du côté d'Adlington.

J'aurais pu tenter de l'intimider en disposant des lignes de sel et de fer autour de la ferme, mais la méthode était aléatoire, et je n'avais pas de temps à perdre. Je pris donc le risque de l'attaquer de face. Il était armé de pierres ; je n'avais qu'une poignée de sel dans ma main gauche et de la limaille dans la droite.

Je visai juste. Le nuage de grains gris et blancs mêlés recouvrit parfaitement la créature. Il n'en resta qu'une flaque puante et visqueuse sur le sol. Je m'en tirai avec une bosse de la taille d'un œuf au milieu du front, mais j'avais eu le dessus et j'étais encore en vie.

Je m'installai sur le canapé, dans la salle du bas, peu après minuit. Et, en dépit d'un méchant mal de crâne, je réussis à m'endormir.

Je fus réveillé de bonne heure par Jack qui sortait s'occuper des bêtes, et par Ellie qui préparait le petit-déjeuner. Je m'assis devant une large platée d'œufs brouillés accompagnés de pain grillé. Mary était déjà à table, avalant son porridge à grandes cuillerées.

– Qu'est-ce qu'il a dit, le gob ? demanda-t-elle.

– Pas un mot ! On s'est battus, et j'ai gagné. Il est parti.

– Oncle Tom a gagné ! cria la fillette à sa mère.

– Bien sûr, chérie ! J'étais sûre qu'il gagnerait. C'est son métier, et il

est habile.

Ellie souriait, mais, lorsque James entra, son visage s'assombrit. Nous sûmes au premier regard quelle décision il avait prise. Il tenait d'une main son gros marteau de forgeron et de l'autre un sac de voyage.

– Je pars avec toi, Tom, confirma-t-il.

Une heure plus tard, nous faisons nos adieux.

Jack me tapota l'épaule.

– Sois prudent, Tom ! Sois très prudent ! Et revenez tous les deux sains et saufs.

Ellie embrassa James, les joues mouillées de larmes.

Quand nous laissâmes la ferme derrière nous, je me demandai si je la reverrais.

Et si je ne conduisais pas mon frère à la mort.

Deux jours avant Halloween, au coucher du soleil, nous nous retrouvâmes dans la cuisine de l'Épouvanteur. J'avais escorté les membres de notre petite troupe à travers le jardin pour qu'ils ne soient pas mis en pièces par le gobelin.

Même dans ses rêves les plus fous, mon maître n'avait sûrement jamais imaginé voir autour de sa table une assemblée d'individus aussi disparates.

Il s'était habitué à la compagnie de Grimalkin, et celle de Judd et de James ne lui posait pas de problème. Ce qui devait le troubler particulièrement, c'était la présence de Mab, la jeune chef du clan des Mouldheel, et d'une sorcière renfrognée aux ongles sales appelée Fancy.

– Nous devons d'abord décider du lieu où nous rassemblerons nos forces, déclara-t-il.

– Quel besoin avons-nous de les rassembler ? objecta Fancy. Mieux vaut attaquer de toutes les directions à la fois.

Son haleine putride m'agressa les narines, et je soupçonnai que ce qui noircissait ses ongles était du sang séché. Mais elle dirigeait un groupe important de Deane, et il nous fallait la tolérer. Chaque participation pouvait être décisive.

– Non, intervint Grimalkin avec autorité. En combinant nos forces, nous les utiliserons telle une pointe de lance afin de pénétrer dans les rangs ennemis jusqu'au Malin. John Gregory et Tom Ward envisagent une stratégie qui me paraît intéressante. Nous découperons le corps du Malin en autant de morceaux que possible et nous les disperserons, chacun de nous emportant sa part. Nous les cacherons ou, mieux encore, nous les garderons avec nous et les défendrons jusqu'à la mort

comme je l'ai fait avec la tête. Si ça ne suffit pas à le détruire, ça retardera les tentatives pour le reconstituer et lui rendre son pouvoir.

Se tournant vers Mab Mouldheel, assise à sa gauche, elle s'enquit :

– As-tu scruté le proche avenir ?

Mab s'enorgueillissait d'être la meilleure scruteuse de Pendle, et cette reconnaissance de ses talents par Grimalkin, elle-même fort douée, amena sur son visage un air de contentement. Le seul inconvénient d'avoir Mab pour alliée était la puanteur de ses pieds sales, presque pire que l'haleine de Fancy.

– Je l'ai fait. Mais ce n'est pas clair. Il y aura beaucoup de morts des deux côtés ; l'un ou l'une d'entre nous y laissera sa peau, c'est plus que probable. Vous voulez un nom, pour vous y préparer ?

– Garde tes sombres prédictions pour toi tant que tu seras sous mon toit, gronda l'Épouvanteur.

Mab lui adressa un sourire enjôleur :

– Comme vous voudrez, John Gregory. Mais permettez-moi d'ajouter ceci : l'issue de la bataille dépendra des décisions qui seront prises autour de cette table. Dès que nous serons d'accord, je tenterai une nouvelle scrutation. J'aurai alors d'autres révélations à faire. Si une personne ici présente désire savoir si elle sera ou non au nombre des victimes, qu'elle vienne m'interroger en privé, et je lui répondrai.

– Soit ! accepta mon maître. Nous concentrerons donc nos forces en un seul point pour frapper l'ennemi telle une lance dirigée vers son cœur, qui est le Malin.

Fancy fit mine de protester, mais un coup d'œil impérieux de Grimalkin lui ferma la bouche, et tout le monde hocha la tête en signe d'assentiment.

– Quel est le meilleur endroit pour se rassembler ? demandai-je.

– Au sud de Clough Pike ? suggéra l'Épouvanteur.

– Ce lieu en vaut un autre, commenta Grimalkin. Quoi qu'on fasse, nos ennemis le sauront et nous tendront une embuscade. Je partirai en éclaireur avec un petit groupe de Malkin pour débayer le chemin.

James prit alors la parole, et sa voix grave résonna dans la pièce :

– J'aimerais préciser une chose. La dernière fois, sur la colline de Pendle, nous n'avons pas pu empêcher l'irruption du Malin parce que nous sommes arrivés trop tard. Le mal était fait. Il ne faut pas commettre la même erreur.

C'était un point essentiel. Avec l'aide des sœurs de ma mère, les lamias ailées, nous avons finalement gagné la bataille et dispersé les clans de sorcières. Mais nous étions bel et bien arrivés trop tard.

– Je vous indiquerai le bon moment par scrutation, marmonna

Mab.

Grimalkin haussa les sourcils.

– Tu ne me parais pas très sûre de toi.

– Si Alice et Lukraste nous dissimulent cette information, il sera difficile de la découvrir.

– Toi seule es capable de le faire, affirma la tueuse. Tu réussiras.

À ce compliment, Mab rayonna. Je compris la manœuvre de Grimalkin : obliger la jeune sorcière à donner le meilleur d'elle-même. Mab se mettrait en quatre pour obtenir cette information vitale.

Sur ces mots, les sorcières prirent congé. Je les escortai jusqu'aux limites du jardin tandis que Grimalkin retournait à sa place habituelle, près des fosses de gobelins.

– Tu devras être prudent, Tom, m'avertit Mab. Pour toi, la vie et la mort sont dans les deux plateaux de la balance. Si tu survis, tu ne seras pas hors de danger pour autant. Tu risqueras ta peau à trois instants : pendant la bataille, tout de suite après, et lors d'un dernier affrontement avec un adversaire particulièrement puissant.

– Je te remercie pour ta sollicitude, répondis-je, non sans ironie.

Ces paroles n'étaient guère encourageantes, et je les chassai aussitôt de mon esprit.

– Il n'y a pas de quoi, Tom. Je t'aime bien, tu sais. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur. Et, si j'étais toi, je ne me ferais pas trop à cette épée rouillée que Grimalkin t'a donnée.

Je restai là un moment à regarder les deux sorcières s'en aller, très irrité. Grimalkin n'aurait jamais parlé de l'épée à Mab. On ne pouvait donc rien cacher à cette scruteuse ?

Néanmoins, elle avait reconnu qu'Alice et Lukraste étaient capables de la tenir en échec. C'était un vrai problème. Il nous faudrait absolument savoir quand aurait lieu le rituel.

Quant aux avertissements sur ma mort possible, je savais notre victoire des plus incertaines, face à des ennemis aussi nombreux. Il était inutile de s'en inquiéter d'avance.

Adviendrait ce qui devait advenir...

Quand je retournai dans la cuisine, mon maître, Judd et James étaient encore autour de la table, dans une atmosphère pesante.

– Assieds-toi, petit, m'ordonna l'Épouvanteur d'une voix sèche.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Il est contraire à mes convictions de m'associer à des sorcières. J'ai du respect pour Grimalkin, en dépit de ce qu'elle est. Mais les deux autres – surtout cette sournoise à l'haleine puante et aux ongles noirs de sang... Je n'aurais jamais cru en arriver là !

Je m'efforçai de le calmer :

– Nous n'avons pas le choix. Si nous voulons avoir une chance de l'emporter, nous aurons besoin d'elles et de ceux qu'elles dirigent.

– Oui, ceux qu'elles *dirigent* ! répéta-t-il avec colère. James a parlé, mais tu n'as rien dit, petit. Et toi, Judd, tu n'as pas prononcé un mot. Si on les laisse faire, ce seront elles qui prendront les décisions.

– Désolé, John, intervint Judd. J'ai du mal à m'exprimer en public. Je viens juste de débarquer, et je découvre la situation. J'ai estimé plus sage de m'asseoir et d'écouter.

L'Épouvanteur acquiesça d'un air las.

– Je sais que tout cela ne vous plaît pas, repris-je. Mais nous ne sommes plus à un ou deux contre une unique entité de l'obscur. Une terrible bataille nous attend. Il nous faut quelqu'un qui connaisse l'art du combat et qui sache nous mener tous ensemble. Ça ne peut pas être James, il est presque inconnu de nos alliés. Ni un épouvanteur et encore moins son apprenti, car les sorcières n'ont aucune confiance en nous. Ce ne peut être que Grimalkin. Ils la suivront, par crainte ou par respect. Elle sait ce qu'elle doit faire dans une telle situation. Nous devons accepter cette idée et vivre avec.

– Vivre ou mourir, lâcha sèchement l'Épouvanteur. Si nous venons à bout du Malin, je suppose que ça vaut le coup – au moins, il aura payé pour toutes les souffrances qu'il a infligées. Bon, je vais me coucher. Demain, nous serons en chemin et nous n'aurons que la terre pour matelas. Profitez donc d'un peu de confort tant qu'il en est encore temps.

Je lui souris, mais ses paroles résonnèrent longuement en moi. Ce serait peut-être la dernière fois que nous dormirions dans un lit.

1. Infection des sabots chez les ovins ou les bovins.

L'affrontement des tueuses



Mab fut de retour le lendemain à midi, rayonnante, porteuse de bonnes nouvelles : d'après sa scrutation, le rituel aurait lieu au coucher du soleil, comme nous l'avions supposé, et non à minuit.

– Rendez-vous à Clough Pike, comme convenu, dit alors Grimalkin. Je vais dégager la voie avant l'heure de la bataille décisive.

– Oui, approuva l'Épouvanteur. Cette heure est proche.

Emmenant quelques sorcières pour l'aider à débusquer les ennemis qui pourraient nous attendre au tournant, Grimalkin s'éloigna sans la moindre trace de boiterie. Elle dissimulait bien la douleur que la broche d'argent devait lui causer.

Soudain, elle pivota.

– N'oublie pas d'emporter ta nouvelle épée, Tom !

L'Épouvanteur, James, Judd et moi prîmes la route à notre tour, accompagnés des trois chiens, Griffes, Sang et Os. Les troupes de sorcières allaient de leur côté. Elles nous rejoindraient le lendemain à midi.

Nous parlâmes peu au cours du voyage, même lorsque nous nous arrêtâmes pour camper, encore à bonne distance de la pierre des Ward. Nous restâmes assis autour du feu, fixant les braises, plongés dans nos pensées.

Plus tard, James me conta sa vie à la ferme au cours de l'année précédente, et les nombreuses bêtises de la petite Marie. Moi, je n'avais pas grand-chose à partager avec lui. L'essentiel de mes aventures concernait la lutte contre l'obscur, ce qui troublait la plupart des gens. Je ne parlai pas non plus d'Alice – je ne supportais plus de prononcer son nom.

L'aube d'Halloween se leva sous la pluie. Nous avalâmes un dernier petit-déjeuner de poulet froid, frissonnant misérablement à l'abri précaire d'un bois, dont les branches gouttaient sur nous.

Nous arrivâmes les derniers à Clough Pike, et mon moral en prit un coup. Nous n'avions rallié qu'une bien maigre troupe à notre cause : peut-être cent cinquante sorcières de Pendle, appartenant presque toutes au clan Mouldheel mené par Mab et ses sœurs. De son côté, Grimalkin en avait rassemblé une dizaine, arrivées du nord ; elles avaient traversé la mer pour se joindre à nous. Angoissés par l'épreuve qui nous attendait, au cours de laquelle beaucoup d'entre nous trouveraient sûrement la mort, nous demeurions silencieux. Les chiens se taisaient, eux aussi. Peut-être sentaient-ils d'instinct combien l'heure était grave.

Le vent sifflait à la cime des collines, et j'entendis au loin l'appel

d'un vanneau. Puis, alors que nous allions nous diriger vers la pierre des Ward, notre troupe s'agrandit soudain d'une manière inattendue. Le ciel s'était éclairci, et, tandis que le soleil baissait déjà à l'horizon, j'aperçus une silhouette noire aux ailes battantes. L'instant d'après, elle fonçait sur nous.

Quand on l'avait rencontrée une fois, on ne l'oubliait pas. C'était Slake, une des sœurs de ma mère, que j'avais vue pour la dernière fois dans la tour Malkin. Elle m'avait dit qu'elle y resterait jusqu'à ce que le Malin soit détruit, qu'alors seulement elle serait libre de s'envoler.

Les sorcières s'écartèrent en piaillant d'effroi lorsqu'elle piqua vers l'Épouvanteur et moi. Elles avaient quelques raisons de craindre la lamia, qui avait joué un rôle décisif, en compagnie de sa sœur, dans une bataille précédente !

Slake se posa devant nous. Je la considérai avec crainte et respect. Elle croisa dans son dos couvert d'écailles ses larges ailes à plumes noires. C'était impressionnant de se trouver si proche d'elle, sous son regard cruel qui ne clignait pas.

– Le plan conçu par Zénobia doit être honoré ! siffla-t-elle d'un ton accusateur. J'ai découvert votre désobéissance par scrutation et j'ai voulu me rendre compte par moi-même.

Zénobia était le nom de lamia de ma mère. Elle m'avait demandé de sacrifier Alice, et Slake voulait qu'il en soit ainsi. Elle ne venait pas soutenir notre cause, mais me défier.

– La victime n'est plus consentante, déclarai-je. Elle a fait alliance avec le mage Lukraste. Elle pense préférable que le Malin survive plutôt qu'un autre dieu prenne sa place – un dieu qui mènerait son peuple dans une guerre destinée à détruire l'humanité. Que je le veuille ou non, le sacrifice ne servirait à rien.

– Le Malin a déjà été amené à la pierre des Ward pour le rituel, dit la lamia. J'ai survolé le rocher et j'ai vu que la tête avait été réunie au corps. Il ne reste presque plus de temps. Avez-vous un autre plan ?

Ce fut l'Épouvanteur qui répondit.

– Nous ferons ce que nous pourrons. Nous avons rassemblé ici tous ceux qui voulaient résister. Nous allons interrompre le rituel, séparer de nouveau la tête et l'emporter. Mais, cette fois, nous découperons le corps en morceaux que nous disperserons pour les mettre hors de portée des serviteurs du Malin.

– Vous êtes bien peu, et ils sont nombreux – vous vous battez à cinq contre un. De plus, ils ont Lukraste et Alice à leurs côtés. Triste perspective !

Je me rappelai la bataille de Pendle. Nous l'avions gagnée, avec

l'aide de Slake et de sa sœur, même si nous n'avions pas atteint notre objectif. Nous n'avions pu empêcher les sorcières de convoquer le Malin. Slake avait raison, la perspective n'avait rien de réjouissant. Nous avions toutes les chances d'échouer encore une fois.

– On peut quand même essayer, objectai-je.

– Oui, enchérit l'Épouvanteur. Mieux vaut mourir au combat que d'attendre sans rien faire.

– C'est aussi mon avis, intervint Grimalkin en se plaçant face à la créature ailée. Nos adversaires nous dépassent en nombre, et le prix de la défaite serait terrible. Les choix de toute ma vie ont convergé vers ce moment. Qu'espérer de meilleur que la mort dans cet ultime affrontement ? Sache que je suis Grimalkin. Et, si je dois périr, bien des ennemis tomberont aussi. Seras-tu des nôtres, ma sœur ?

Les autres sorcières s'étaient rapprochées et écoutaient avec une grande attention.

Slake considéra la tueuse un long moment. Puis elle acquiesça pensivement :

– Oui, je me joindrai à vous. Rappelez-vous que chacun d'entre nous devra prendre la vie d'au moins cinq adversaires. Nous ne vaincrons qu'à cette condition.

Quelques instants plus tard, nous marchions vers la pierre des Ward, Grimalkin en tête. Nous progressions lentement. Le sol était parsemé de flaques d'eau stagnante dans lesquelles nous nous tordions les pieds. Le vent avait forcé et nous soufflait en pleine figure. Du moins le ciel était-il clair, et les derniers rayons du jour illuminaient le paysage.

Soudain, un éclair zébra l'horizon. Un orage ? Il y eut un second trait de lumière bleue, mais aucun roulement de tonnerre.

– Vous sentez ? demanda Grimalkin. On utilise la magie...

Une légère odeur de soufre, apportée par le vent, confirma son hypothèse.

Bientôt, la masse sombre de la pierre des Ward s'éleva devant nous, semblable à une énorme bête prête à bondir. Le soleil couchant la colorait de reflets sanglants. Nos ennemis étaient là, encerclant le rocher. À notre approche, ils levèrent leurs armes. Ce spectacle avait de quoi décourager. Savoir qu'ils nous surpassaient en nombre était une chose ; les découvrir devant nous en rangs serrés en était une autre. Comment espérer atteindre notre objectif face à une telle ligne de défense ?

Je cherchai des yeux Alice et Lukraste, en vain. Cela me rassura. La présence d'Alice parmi nos adversaires m'aurait rendu malade.

Derrière eux, je discernais la gigantesque silhouette du Malin. Les fortes cordes qui le retenaient étaient fixées à la pierre avec de gros clous. Sans doute l'avait-on mis en contact avec le roc pour favoriser l'action de la magie noire. Jamais il ne m'avait paru aussi terrifiant. Je l'imaginais prêt à briser ses liens pour se jeter sur moi.

À mesure que nous approchions, le sol se raffermissait un peu et nous pressâmes le pas. Il n'était plus question de ralentir. J'attendais avec angoisse l'instant de charger. L'Épouvanteur ayant laissé la conduite des opérations à Grimalkin, ce serait à elle de lancer l'ordre d'attaque.

Personne n'aurait osé lui contester sa place de chef de notre petite armée.

Un nouveau zigzag de lumière bleue tomba du ciel. Il frappa le corps massif du Malin, qui se convulsa. Le rituel commençait, et l'effroi me glaça le sang.

Je revoyais ce qui s'était passé à la tour, lorsque des filaments de chair avaient poussé autour du cou tranché. Ici, le processus était beaucoup plus avancé. La tête était-elle déjà rattachée au tronc, comme l'avait déclaré Slake ?

Je sentis alors une pression contre mon visage et mon corps. Ce n'était pas le vent, qui semblait sortir tout droit de la pierre des Ward, mais une force étrange, froide, qui me gelait jusqu'aux os et me secouait de frissons incontrôlables. Un regard autour de moi m'apprit que les autres ressentaient le même malaise. Une sorcière se mit à s'arracher les cheveux avec des cris perçants. Une deuxième, à genoux, se tapait le front contre le sol.

Les autres continuaient d'avancer, quoique beaucoup plus lentement. Lever les pieds devenait un effort. Grimalkin et mon maître eux-mêmes paraissaient peiner. Née de la volonté collective de nos adversaires, une force magique s'opposait à notre progression. Alice et Lukraste y participaient peut-être.

Les septièmes fils d'un septième fils sont habituellement peu sensibles aux sorts lancés par les sorcières. Néanmoins, mon maître et moi fûmes obligés de nous arrêter. J'avais l'impression d'être cloué au sol, l'esprit confus, vidé de tous mes pouvoirs.

Je pensai à la Lame-Étoile. N'était-elle pas supposée me protéger de toute attaque de magie noire ? L'énergie déployée contre nous était-elle plus puissante que l'arme forgée par Grimalkin ? Lukraste était-il le plus fort ?

Les sorcières regroupées autour de la pierre des Ward pointaient sur nous un doigt moqueur avec des rires stridents. Puis une grande

femme, la tueuse nommée Katrina, sortit du rang pour apostropher Grimalkin. À chacun de ses cris de défi, les crânes réduits dans lesquels elle stockait son pouvoir dansaient à ses oreilles.

– L’effroi s’empare de toi, n’est-ce pas, ma sœur ? Tes genoux flanchent, ta salive puante se dessèche de terreur ! Des imbéciles ont chuchoté ton nom, dans l’obscur, véhiculant de faux rapports sur ta soi-disant supériorité. Mensonges ! Je suis Katrina, la plus grande des tueuses, la plus redoutable qui ait parcouru la Terre ! Face à moi, tu n’es plus rien. Je suis brave, tu es lâche. J’entends tes dents claquer. Tu n’oses pas venir te battre !

Je m’attendais à une réplique de Grimalkin, mais elle se taisait, et je constatai avec consternation qu’elle tremblait de tout son corps – peut-être pas de peur, mais par un effet de la magie ennemie.

– Tu vas mourir cette nuit, Grimalkin, poursuivit Katrina. Tu as devant toi une adversaire comme tu n’en as jamais affronté. À l’aube, notre maître sera le seigneur du monde, et ton crâne réduit ornera mon collier en signe de ma victoire.

Grimalkin se taisait toujours. Cependant, elle avançait prudemment, un pas après l’autre, vers la tueuse qui la défiait, ses armes tranchantes à la main.

Son pouvoir lui faisait-il défaut ? Qu’étaient devenues sa grâce et sa force habituelles ? Quelles étaient ses chances contre une telle rivale, soutenue par les sortilèges de Lukraste ?

Soudain, dans un mouvement fluide, elle se libéra de l’envoûtement, tira deux lames et s’élança. Sa magie personnelle avait-elle repoussé le joug qui l’immobilisait ? Ou bien était-ce un effet de sa volonté de fer, de la détermination et de l’assurance qui la caractérisaient ? Toute trace de la blessure qui l’avait fait si cruellement boiter avait disparu. Si elle souffrait encore – et c’était plus que probable – cela n’affectait en rien son agilité.

Quand elle fut sur son ennemie, il n’y eut ni manœuvres d’approche, ni temporisation. Chacune des deux antagonistes avait jeté la prudence au vent. Grimalkin exécutait sa danse de mort ; elle sautait, tourbillonnait, ses lames reflétant l’éclat du soleil couchant. Mais Katrina semblait de même force et lui rendait coup pour coup.

Le doute me prit soudain, et je craignis pour Grimalkin. Elle avait toujours paru si formidable, en si parfaite possession de ses moyens ! Qu’arriverait-il si sa jambe n’était pas totalement guérie, si elle avait rencontré son égale ? Si, outre leur supériorité numérique, nos adversaires possédaient la tueuse la plus puissante, la bataille serait perdue avant d’avoir commencé.

Seul un acte de foi pouvait encore nous sauver. Face à une telle situation, il ne nous restait plus qu'à *croire* que nous serions vainqueurs. La défaite de Grimalkin anéantirait tous nos espoirs.

Chaque camp avait d'abord crié des encouragements à sa championne ou hurlé des insultes à l'adversaire. Mais, peu à peu, le silence tomba, chacun concentrant son attention sur le spectacle de ces deux tueuses, au sommet de leur art et de leur pouvoir.

Lame contre lame, muscles contractés, chacune tentait de prendre l'ascendant en combat rapproché. Grimalkin paraissait l'emporter quand elle fut violemment repoussée. La lutte reprit ; j'osais à peine regarder. Je ne cessais de penser à l'os brisé consolidé par la broche d'argent. La jambe de Grimalkin allait-elle tenir ?

Soudain, à mon grand soulagement, les deux combattantes s'écartèrent l'une de l'autre. Le rythme et la vitesse prirent alors le pas sur la simple brutalité.

Pendant un long moment, les forces restèrent en équilibre. Puis l'énergie de Grimalkin reflua, tandis que son adversaire, telle une vague impétueuse, l'obligeait à reculer. Les nôtres poussèrent un rugissement lorsque Katrina fit couler le premier sang.

L'arcade sourcilière ouverte, Grimalkin vacilla, apparemment sonnée par cet assaut furieux. Les choses tournaient mal. Le sang qui dégoulinait de sa blessure gênait sa vision. Elle semblait moins agile, ne paraît les coups qu'avec difficulté.

Soudain, elle fit volte-face pour courir vers nos rangs. Le cœur me manqua. Je n'avais jamais imaginé être témoin d'une telle scène.

– Elle fuit ! Elle fuit ! jubila Katrina.

Une clameur de triomphe monta derrière elle.

Mais Grimalkin se retourna pour faire face à nouveau. Haletante, elle essuya d'un revers de main le sang qui lui maculait le visage et marmonna je ne sais quoi entre ses dents.

Je remarquai que sa blessure ne saignait plus. Elle avait arrêté l'hémorragie par magie.

Elle fonça sur son adversaire.

Trois choses se passèrent alors presque simultanément.

Le sang jaillit encore une fois – et ce n'était pas celui de Grimalkin.

Katrina s'effondra.

La tueuse victorieuse poursuivit sa course droit vers les rangs ennemis.

La bataille de la pierre des Ward



Grimalkin avait tué Katrina avec désinvolture, comme une reine noire chasse un simple pion sur l'échiquier. Oui, elle était une reine noire. Qu'elle se soit alliée avec la lumière dans sa lutte contre le Malin ne l'empêchait pas de rester Grimalkin, la plus dangereuse des sorcières tueuses ; Grimalkin, qui aimait se battre ; Grimalkin, qui voulait vaincre à n'importe quel prix.

En vérité, chacun de nous était prêt à mourir. Je considérais cette éventualité avec fatalisme. Arriverait ce qui devait arriver. Pourtant, je voulais vivre.

L'avenir – même un avenir sans Alice – m'appelait, et je refusais d'en être privé.

Les serviteurs du Malin nous attendaient en rangs serrés, l'arme au poing. Ils avaient cessé leurs injures et leurs provocations. Le sang imprégnait l'herbe d'un rouge sombre autour du corps de leur championne. Dans un silence consterné, ils regardaient Grimalkin courir vers eux.

Elle ne montrait aucune peur, à croire qu'elle se sentait capable d'exterminer cette multitude à elle seule. Ses lames étincelaient dans les lueurs du couchant. Une fois de plus, elle exécutait sa danse de mort. Peu à peu, cependant, la horde de sorcières et de semi-hommes l'encerclait, la pressant de toutes parts.

Nous ne bougions pas, encore paralysés par les effets de la magie noire. J'avais beau lutter pour me dégager, j'avais les membres gourds, la respiration rauque. Je n'arrivais même pas à avancer.

L'un de nous réussit enfin à faire craquer ce carcan magique : John Gregory, mon maître, venu à bout de ce puissant enchantement en digne septième fils d'un septième fils.

Il s'élança vers Grimalkin. En même temps qu'il se libérait du mauvais sort, je crus le revoir au début de mon apprentissage, rempli d'énergie, se précipitant à mon secours, tuant Tusk et entravant Lizzie l'Osseuse. Comme aujourd'hui, son capuchon était tombé, et ses cheveux volaient derrière lui telles de longues flammes d'ambre.

La lame en alliage d'argent, au bout de son bâton, ressemblait aussi à une flamme. Et il frappait, surprenant ses adversaires qui lui tournaient le dos, désespérément occupés à écraser la tueuse sous leur nombre.

Toutefois, conscients de cette nouvelle menace, ils finirent par lui faire face. Mais mon maître taillait leurs rangs comme la lame d'un couteau entre dans du beurre. Il eut bientôt rejoint Grimalkin.

S'il fallait en croire la malédiction lancée jadis par le Malin, il

devait mourir « en un lieu obscur, au plus profond des profondeurs, sans un ami à ses côtés ». Sur le premier point, ça n'allait pas : il se battait sur la plus haute colline du Comté, et les rayons du soleil couchant illuminaient encore le ciel. Sur le second point non plus, du moins j'aimais à le penser. Car, qu'ils le sachent ou non, la tueuse et lui étaient devenus sinon des amis du moins des frères d'armes.

L'Épouvanteur refusait de croire à un destin fixé d'avance. Selon lui, chacun de nos actes, chacune de nos décisions le façonnaient jour après jour. Il me semblait à cet instant qu'il avait raison. Quelle scrutation, quelle prophétie aurait pu prédire une alliance aussi improbable ?

Tout en continuant de lutter contre l'enchantement, je le regardais combattre leur adversaire commun, dos à dos avec Grimalkin. Cette scène restera gravée dans ma mémoire pour le reste de ma vie.

Ce fut la dernière image que j'eus de lui.

Je ne devais plus le revoir vivant.

Cependant, les effets de la magie faiblissant, notre petite troupe se remit en action et courut sus à l'ennemi.

C'était une guerre entre ceux qui servaient le Malin et ceux qui s'opposaient à lui. Des sorcières de Pendle se battaient dans les deux camps, mais la plupart de nos ennemis venaient d'au-delà du Comté – y compris les quatre monstrueux semi-hommes qui avaient poussé la charrette véhiculant le corps du Malin.

Il y avait des sorcières des clans de l'Essex et du Suffolk, de Cymru et d'Écosse. D'autres avaient traversé des mers pour se battre et mourir ici. J'appris plus tard que des Roumaines avaient combattu auprès d'un petit groupe d'Irlandaises.

Les forces rassemblées contre nous étaient effrayantes. Mais peut-être notre rage de l'emporter était-elle plus grande, éperonnés que nous étions par l'horreur qui nous attendait si nous étions vaincus. D'ailleurs, nous n'avions pas besoin de les massacrer tous. Il nous fallait simplement déjouer leur tentative de restaurer le Malin dans son intégrité. Nous devions être le fer de lance que Grimalkin avait imaginé.

Les historiens ont raconté les batailles du passé qui ont déterminé le destin des nations et bâti notre monde. L'Épouvanteur possédait des ouvrages de ce genre dans sa bibliothèque, avant qu'elle ne soit détruite dans l'incendie. Ils analysaient la tactique, le déploiement des troupes, les ordres d'attaque. Ils décrivaient les choses du point de vue d'un « dieu » observant d'en haut les combattants comme un entomologiste étudie les fourmis.

On citait dans ces récits des généraux audacieux, de fins stratèges, fièrement assis sur leurs chevaux, à l'abri derrière les lignes, et lançant leurs instructions en fonction du flux et du reflux des troupes.

Mais, si Grimalkin était notre général, elle était trop au cœur de la tourmente pour voir les choses dans leur ensemble. Nous n'avions qu'un unique objectif : atteindre la pierre des Ward et régler son sort au Malin avant qu'il ne soit trop tard.

Nos ennemis avaient-ils un chef ? Katrina ? Mais elle était morte. Si quelqu'un orchestrait leurs mouvements, n'était-ce pas plutôt Lukraste ?

Je jetai un coup d'œil vers la pierre des Ward, pensant l'y découvrir avec peut-être Alice à ses côtés. Je ne vis que l'énorme corps du Malin.

Les batailles n'ont, selon moi, rien à voir avec celles décrites par les historiens, en tout cas pour l'individu qui se bat. Partagé entre la peur et la rage, dans l'odeur du sang et des excréments, les cris des blessés et des agonisants, il se trouve prisonnier de forces qui le dépassent et qui décident s'il va vivre ou mourir. C'est ce que je ressentis dès les premiers instants. Je n'étais pas le meneur. D'autres couraient plus vite que moi ; je suivais simplement leurs traces, et nos adversaires tombaient devant nous. Puis, peu à peu, notre élan se ralentit.

Mon frère James nous ouvrait le chemin à grands coups de son marteau de forgeron. Judd lui aussi se battait à ma gauche, et je me demandai combien de mes amis allaient périr ce jour-là.

J'utilisai d'abord mon bâton, frappant par-dessus les épaules de ceux qui étaient devant moi. À mesure qu'ils mouraient, je trébuchais sur leurs corps, et l'écart entre nos adversaires et moi diminuait.

Je connus un instant de peine atroce en reconnaissant l'un de ceux que j'enjambais : les yeux de mon maître me fixaient sans me voir, dans son visage mort. Mais le flot de la bataille me poussa en avant, et je dus ignorer la brûlure du chagrin. Rien d'autre ne comptait, désormais, que de survivre et d'atteindre la pierre des Ward.

Soudain, mon bâton me fut arraché. Trop à l'étroit pour tirer mon épée, j'utilisai mes poignards tout en continuant de tracer ma route au milieu des sorcières.

Les deux courtes armes du héros, Douleur et Tranche Os, étaient légères dans mes mains et trouvaient d'elles-mêmes la chair de l'ennemi. Leur lame se teignait de rouge, et les rubis étincelaient sur leur pommeau.

Combien de temps se prolongea cette lutte sanglante, je n'aurais su le dire. J'avais perdu le sens de la durée. Des ongles et des lames me déchiraient le visage, les bras, les épaules et la poitrine. Le sang qui

coulait de mon front m'aveuglait. Pourtant je continuais de me battre, jusqu'à ce que, enfin, une trouée se fit. Nous avions percé les rangs des opposants et courions vers la pierre des Ward, harcelés de chaque côté tandis qu'un petit groupe de sorcières nous attendait devant la pierre, la dernière défense, l'arrière-garde de leur armée. Parmi elles se trouvaient les quatre énormes semi-hommes, brandissant des massues. L'un d'eux brisa le crâne d'une Deane, incapable d'affronter pareil géant.

Comment traverser leur ligne ? Il me fallait pourtant atteindre le Malin. Soudain, Slake fondit du haut du ciel avec des cris de haine, les griffes en avant, les ailes battantes, et un premier monstre s'écroula, aveuglé, la peau du visage arrachée.

Un couteau de jet lancé par Grimalkin nous débarrassa d'un deuxième. Ses lames tourbillonnèrent, et elle trancha les jarrets du troisième, qui tomba à genoux. Une longue épée l'acheva en s'enfonçant dans son œil gauche.

Un personnage de haute taille s'élança alors, le marteau levé, vers le quatrième. La peur me saisit lorsque je vis que c'était James. Je n'eus pas le temps de savoir qui l'avait emporté, car j'étais tout proche de la pierre des Ward, où le corps du Malin était protégé par un Conventus de treize sorcières psalmodiant des sortilèges.

Un rôle monta derrière moi, et je sus qu'un des nôtres était tombé. Mais une impression d'urgence me poussait en avant.

J'ai toujours joui d'un sens précis du temps, m'éveillant au matin juste à l'heure que j'avais prévue. Je savais à présent que l'instant était venu où le Malin allait retrouver son intégrité. J'accélérai encore.

Le corps gigantesque frémit. Une paupière se souleva, et le regard de l'œil unique plongea tout droit dans le mien. Un regard brillant de victoire anticipée, un regard qui me promettait un tourment éternel.

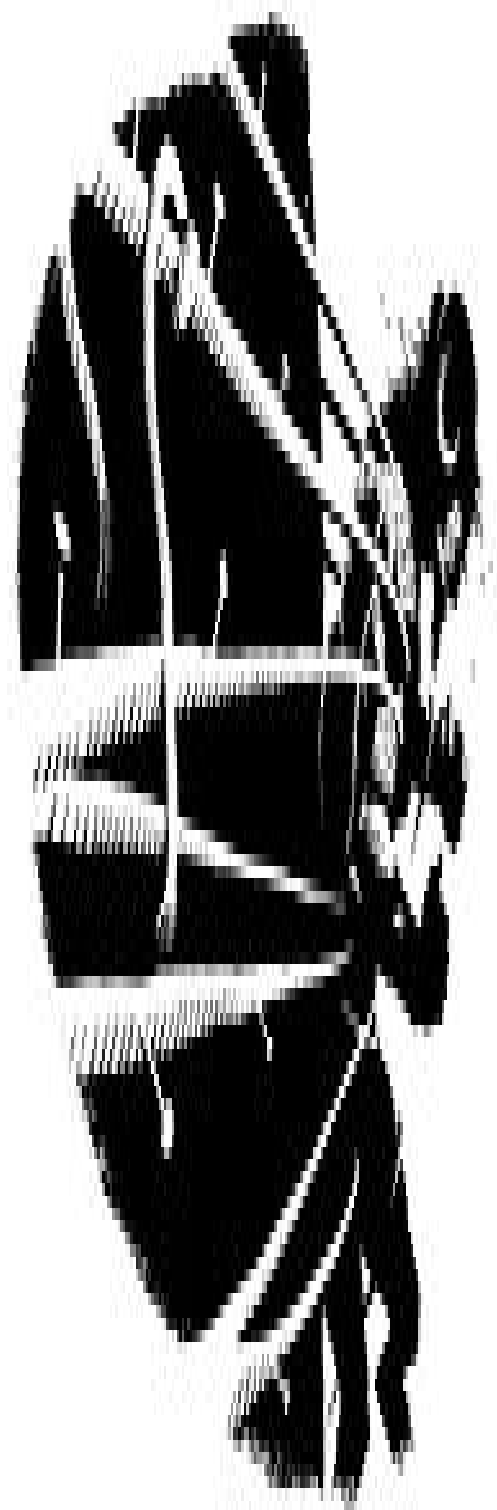
Sur la colline de Pendle, nous avions été vaincus une première fois. Nous étions vaincus à nouveau.

Nous arrivions trop tard.

Le Malin était de retour dans sa chair.

Et sa vengeance serait impitoyable.

Une question de temps



Sans réfléchir, je bondis vers le rocher et commençai à l'escalader.

Personne ne me suivit. Peut-être les défenseurs empêchaient-ils les autres d'approcher ?

J'étais seul. Je ne m'étais jamais imaginé dans une telle situation, et le cœur me manqua. J'avais toujours pensé que Grimalkin et l'Épouvanteur seraient à mes côtés – avec plusieurs compagnons – à ce moment crucial.

Seul, il me serait impossible de découper le Malin et de m'enfuir avec les morceaux. Du moins, j'accomplirais ma part. Beaucoup avaient donné leur vie pour me permettre de me trouver là. Leurs espoirs reposaient sur moi ; quel que soit le prix à payer, je ne pouvais pas les décevoir.

Les sorcières autour du Malin avaient achevé la récitation du rituel, et treize paires d'yeux malveillants étaient fixées sur moi. Quand elles reprirent leur psalmodie, l'air crépita d'étincelles, comme prêt à s'enflammer.

La peur me saisit.

La Lame-Étoile ne m'avait pas protégé contre le sortilège précédent, qui m'avait paralysé. Ferait-elle quelque chose pour moi, maintenant ?

Je sentis avec soulagement que Grimalkin avait dit vrai : la magie déployée autour de moi ne m'affectait en rien. J'entendais les clameurs de la bataille, le choc métallique des armes, mais les silhouettes gesticulant en contrebas me semblaient lointaines, lentement obscurcies par un brouillard vert où remuaient de longs tentacules bleutés. La brume qui avait envahi le jardin de Chipenden, ensorcelant aussi bien Grimalkin que l'Épouvanteur, avait été créée par Alice. Produisait-elle aussi celle-ci ? Une magie qui, sans me causer aucun mal, empêchait mes compagnons de me rejoindre sur la pierre des Ward ?

– Ne le tuez pas ! gronda alors la voix terrible du Malin. Son âme m'appartiendra, mais je veux tourmenter sa chair avant qu'il ne meure !

Les sorcières s'avancèrent, dans la visible intention de me saisir pour me remettre aux mains de leur maître. Je tâchai de conserver mon calme et d'écarter la peur. Notre réussite reposait sur moi, dorénavant. Même si ma tentative se terminait par un échec, mon devoir était de combattre jusqu'à mon dernier souffle.

Le Malin me surplombait, avec sa face grotesque de gargouille, son œil crevé ; un sourire cruel, triomphant, découvrait ses dents brisées. Bien que sa tête parût fermement attachée à ses épaules, il n'avait pas

tout à fait recouvré son allure d'origine. Je me demandai si quelque chose manquait encore au rituel.

Soudain, il se pencha vers moi, tirant si fort sur les cordes qui retenaient son bras et son épaule gauches qu'une pluie de clous jaillit du rocher.

Aussitôt, j'appelai à ma rescousse un des dons venus de la mère :

Concentre-toi ! Ralentis le temps ! Arrête-le !

Cela m'avait servi à de nombreuses occasions – c'est ainsi que nous avions entravé le Malin en Irlande – et j'y étais de plus en plus habile.

Or, cette fois, rien ne se passa. Le Malin opposait-il son propre pouvoir au mien ?

J'essayai de nouveau :

Concentre-toi ! Ralentis le temps ! Arrête-le !

Mais les secondes succédaient aux secondes, m'entraînant irrésistiblement vers ma destruction. La seule arme que je croyais posséder contre mon formidable adversaire était inopérante. Peut-être était-ce dû à la pierre des Ward ? Le rocher agissait lui aussi sur le temps...

Pris de panique, je lançai :

– Kratch !

Ce fut un cri purement instinctif. J'avais promis de n'avoir recours au goblin qu'en cas d'extrême nécessité, si la défaite paraissait inéluctable. Mais n'était-ce pas le cas ?

Je m'attendais à voir le Malin sauter sur ses pieds. Or, il secouait sa tête massive, passant sa main libre sur son front.

Souffrait-il ? En tout cas, il semblait confus.

– Kratch ! criai-je une deuxième fois.

Les sorcières étaient presque sur moi, et je connus un instant de désarroi. En convoquant la créature, je la condamnais. Et pour quel avantage, sinon de différer brièvement mon destin ? Ce puissant Conventus anéantirait probablement le goblin d'un simple sort à la seconde où il apparaîtrait. Et, à supposer qu'il résiste aux sorcières, il n'aurait aucune chance contre le Malin.

Mon maître avait toujours considéré le goblin comme une simple entité de l'obscur qui, sans le pacte qui nous liait, ferait de moi sa proie. Mais il m'avait secouru une première fois, remplissant plus que sa part de notre marché. Il s'était montré prêt à mourir s'il le fallait. Et il m'avait appelé « frère », manifestant sa volonté de combattre à mes côtés.

En contrebas, la brume verte rampait autour de la pierre des Ward, de plus en plus épaisse.

Les sorcières poursuivaient leur avance. Pour la troisième fois, je lançai :

– KRATCH !

Un ronronnement s'éleva alors à l'intérieur de mon crâne, et le goblin prononça des mots que j'étais seul à entendre :

Je suis là, frère ! Maintenant, ce sera une lutte à mort ! Je te remercie de m'appeler en cet endroit où va couler tant de sang noir ! Je boirai d'abord le nectar des sorcières. La grande créature, le dieu estropié, est à ma merci, lui aussi ! Je te le donne, mais laisse-moi un peu de son sang si riche et si puissant !

Et le goblin attaqua.

Tout commença comme la première fois. Pendant quelques instants, Kratch apparut sous la forme d'un félin géant, une effrayante distorsion du chat roux qui se montrait parfois dans la cuisine de Chipenden. Puis, mué en une spirale de feu orangé, il tourbillonna vers la sorcière la plus proche. Elle se désintégra dans une explosion de chair sanguinolente. Des fragments d'os dégringolèrent en une pluie de grêlons qui, au lieu de fondre au contact du rocher, sifflaient telles des braises tombant dans l'eau.

Le Conventus ne comptait plus que douze membres au lieu des treize requis. Son pouvoir en serait certainement diminué.

Le Malin secouait la tête de droite et de gauche comme s'il souffrait, visiblement conscient de ce qui se passait autour de lui. La brume verte encerclait totalement la pierre des Ward, et je ne voyais ni n'entendais plus rien de la bataille.

Cependant, les sorcières s'étaient ralliées et entamaient une nouvelle incantation. Quelque part, Kratch cria, de douleur autant que de rage. Il ne me restait qu'une chose à faire : suivre le conseil qu'il m'avait donné.

Empoignant Tranche Os, je repris l'escalade du rocher. Parvenu à la hauteur d'une jambe du Malin, je continuai vers sa poitrine, aussi large qu'un tonneau. Il paraissait trop préoccupé pour mesurer la menace que je représentais. C'est ainsi que – chance ou hasard – l'occasion se présenta.

Il avait laissé son bras gauche retomber le long de son flanc, la paume ouverte. D'un seul coup, je la clouai au rocher.

Beuglant de fureur, le Malin essaya de libérer sa main. Mais Tranche Os s'était enfoncé dans sa chair jusqu'à la garde, sa lame solidement ancrée dans le roc.

D'un bond, je fus de l'autre côté. Son poignet droit était encore lié à la pierre, ce qui me facilita la tâche. Je lui clouai la main droite avec

Douloureuse. À présent qu'il était immobilisé, je tirai la Lame du Destin. Je me demandai si, depuis l'origine, son rôle n'était pas de mettre fin au règne du Malin. Était-ce dans ce but qu'elle avait été forgée ?

À cet instant, je sus d'instinct quels gestes faire. Je tranchai les pouces du démon, d'abord le gauche, puis le droit.

Alors, tenant l'épée à deux mains, je la balançai contre l'énorme cou comme pour abattre un arbre. Le Malin se jetait de côté et d'autre ce qui rendait ma tâche difficile, sans cesser de proférer des menaces.

– Fais ça, et tous les hommes vont mourir, rageait-il. Fais ça, et toutes les femmes maudiront ton nom !

Ignorant ses vociférations, je continuai à frapper. Il me fallut trois coups pour séparer la tête du corps. Elle roula le long de la pente et se logea dans une crevasse.

Je ne tentai pas d'arracher le cœur du Malin. Au lieu de ça, je soulevai de nouveau l'épée à deux mains pour la plonger dans sa poitrine. La lame le transperça avant de s'enfoncer profondément dans la pierre des Ward.

Le rugissement d'agonie qui retentit alors semblait sortir de la terre elle-même plutôt que de la bouche du Malin. Le sol trembla, le rocher tressauta, et je fus violemment éjecté, le souffle coupé.

J'avais fait ce que je pouvais, mais cela suffirait-il à détruire notre ennemi ?

Quand je me relevai, je vis que mes lames fumaient. Une puanteur de chair brûlée me saisit aux narines. Un autre hurlement monta du sol, qui se convulsa sous mes pieds. Stupéfait, je vis les pommeaux des trois armes virer au rouge et commencer à fondre.

La Lame du Destin lâchait des gouttes de métal en fusion sur la poitrine du Malin. Tranche Os et Douloureuse bouillonnaient et coulaient, leurs rubis s'enfonçaient dans chacune de ses paumes ouvertes, y créant deux yeux incongrus.

Je me détournai, l'estomac révolté à cause de la puanteur. Mais une part de moi jubilait à l'idée de la tâche accomplie. J'espérais que Lukraste et Alice avaient été témoins de mon triomphe. Alice m'avait renvoyé comme un môme, j'aurais voulu qu'elle voie ce dont le « gamin efflanqué » était capable.

Il n'y avait personne à proximité pour m'aider, et je ne distinguais rien de ce qui se passait au-dessous de moi. Il me fallait à présent récupérer la tête et les pouces du Malin avant de filer. Or le rocher trembla de nouveau, me jetant à genoux. Mon crâne heurta violemment une surface dure, et je sentis le goût du sang dans ma

bouche. Puis je sombrai dans l'inconscience.

Quand je revins à moi, le Malin décapité était toujours lié à la pierre des Ward. L'air était chaud, beaucoup trop chaud pour une fin d'octobre dans notre Comté humide.

Des corps démembrés gisaient un peu partout, mais Kratch n'était pas là. S'il avait probablement vaincu les sorcières et bu leur sang, il avait peut-être péri, en fin de compte ?

Je n'entendais plus aucun bruit de bataille. Les deux camps avaient-ils cessé le combat avant de se disperser ? La brume verte avait disparu, et le spectacle qui m'apparut me causa un choc. Le paysage autour de moi s'était changé en une vaste plaine hérissée de rocs nus. Des montagnes s'élevaient à l'horizon ; certains sommets étaient couverts de neige, d'autres lâchaient des volutes noires. Étaient-ce des volcans ? Même lors de mon voyage en Grèce, je n'avais jamais vu de montagne de feu, bien que mon maître m'en ait parlé. Je distinguai aussi au loin un lac dont l'eau semblait bouillonner, tandis que de la vapeur montait de sa surface.

Le ciel était clair, pourtant il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles. D'où venait donc la lumière ? Ça ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Où étais-je ?

La pierre des Ward avait-elle voyagé à travers le temps, m'emportant avec elle ? L'Épouvanteur avait envisagé cette éventualité. Auquel cas j'avais été transporté dans une ère très reculée. D'après mon maître, les anciens croyaient que notre Terre avait commencé sous la forme d'une sphère en fusion qui s'était lentement refroidie.

Je me souvins alors de ce qui arriverait, selon Alice, après la disparition du Malin. Était-ce le futur ? Le monde créé par un nouveau dieu de l'obscur ?

Cet endroit était beaucoup trop inhospitalier pour abriter aucune forme de vie. Or, à peine cette idée m'était-elle passée par la tête qu'une silhouette remua sur la rive du lac. Quelle sorte de créature pouvait bien vivre ici ? Puis je remarquai qu'elle n'était pas seule.

Elles me parurent d'abord semblables à de petits insectes, avant que je comprenne que cette impression était due à la distance. Et la peur me saisit. C'étaient des skelts ! Une horde de skelts ! Qui convergeaient vers la pierre des Ward...

Mon premier réflexe fut de prendre la fuite. Mais, si je m'éloignais de la pierre, elle se déplacerait peut-être encore dans le temps, me laissant mourir, seul, dans un désert aride.

Les skelts étaient tout près, maintenant, trop nombreux pour que je

puisse les compter. Je distinguais leurs pattes aux multiples articulations et le long tube osseux qu'ils plongeaient dans le corps de leurs victimes pour en aspirer le sang.

Devant cette troupe déterminée, mes nerfs lâchèrent et je m'apprêtai à détalier. Je parcourus l'espace du regard, cherchant quelle direction prendre. Mais des skelts arrivaient de tous côtés. Dans quelques instants, je serais encerclé.

Une faim irrépressible



Je posai la main sur le pommeau de l'épée que Grimalkin m'avait donnée. Je n'avais plus rien d'autre pour me défendre, en dehors de la chaîne d'argent enroulée autour de ma taille. Les trois armes du héros, ayant rempli leur tâche, étaient toujours plantées dans le corps du Malin.

Le premier skelt atteignit la base du rocher, s'y accrocha de ses pattes fines et commença à grimper. Je l'observai avec crainte, sans toutefois tirer ma lame du fourreau. La tête me tournait, j'étais incommodé par la chaleur, affaibli par la récente bataille. Le skelt s'arrêta à quatre pas de moi, me fixa de ses yeux rouges. Il hocha la tête, et son long museau frémit. Puis, reprenant son ascension, il se dirigea vers l'énorme corps lié au rocher.

Il escalada sa poitrine, s'installa près de la blessure et y plongea son tube osseux, qui se teinta aussitôt de rouge : la créature buvait le sang du Malin ! D'autres rejoignirent bientôt leur congénère, mus par une faim irrépressible. Chacun, en passant près de moi, m'adressait le même léger signe de tête.

Qu'est-ce que cela signifiait ? En tout cas, quelle que soit la raison de leur comportement, j'étais reconnaissant à ces créatures de ne pas m'avoir attaqué.

Quelques instants plus tard, une masse vorace grouillait sur le corps du Malin. Je me demandai s'il ressentait la douleur, si son esprit pris au piège de sa chair était encore conscient.

Je n'aurais su dire combien de temps dura ce festin frénétique, mais il cessa enfin. L'un après l'autre, les skelts abandonnèrent leur gigantesque proie et s'en allèrent en file sans un regard vers moi, à croire que je n'existais pas. Je les observais, aussi fasciné que perplexe.

Chacun d'eux emportait un morceau de l'horrible dépouille. Jusqu'alors, je n'avais jamais pensé que les skelts pouvaient avoir des dents. Mais je découvrais au-dessous de leur effroyable tube osseux un orifice garni de dents minuscules, aussi pointues que des aiguilles.

Je compris soudain qu'ils réalisaient notre plan. Ils tenaient dans leur gueule qui un lambeau de chair, qui un fragment d'os. En mutilant le Malin, je leur avais offert cette possibilité. Ils avaient achevé ce que j'avais commencé. Qu'ils soient devenus mes alliés dans cette tâche était une idée des plus surprenantes.

Les skelts repartirent vers le lac, et je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils aient disparu, un par un, dans l'eau bouillonnante, emportant avec eux les restes du Malin.

Sur le rocher auquel il avait été attaché, il ne restait que des taches humides et rouges. Était-ce vraiment la fin du démon ? L'action des lames du héros combinée à celle des skelts l'avaient-elles réellement détruit ?

Ça paraissait probable. Comment ses serviteurs lui rendraient-ils son pouvoir alors que les minuscules morceaux de son corps étaient à présent si bien cachés ?

Mes pensées revinrent à l'Épouvanteur. Mon maître avait donné sa vie pour cette réussite. Il avait joué un rôle essentiel. Ma tristesse était profonde, mais nous avions gagné.

Je ne sais combien d'heures je restai assis sur le rocher. La faim me tenaillait, et surtout la soif. La chaleur ne cessait d'augmenter, j'avais la bouche aussi sèche qu'un vieux parchemin.

J'aperçus au loin une chute d'eau cascading sur une paroi rocheuse. De là, une rivière traversait la vallée pour se jeter dans le lac. La soif finirait par m'obliger à quitter la pierre des Ward.

Mais qu'arriverait-il si elle voyageait de nouveau à travers le temps ? Je resterais piégé en ces lieux jusqu'à ce que je meure. M'efforçant d'oublier mon terrible besoin de boire, je tentai d'analyser le phénomène : la pierre des Ward n'avait jamais *semblé* quitter longtemps sa place dans le Comté. Cependant, le cours du temps était peut-être différent ici. Je n'avais aucun moyen de mesurer la durée de mon séjour en ces lieux inhospitaliers.

Une brume verte s'étendit alors lentement sur le paysage. Le lac, puis les falaises disparurent. Brusquement, le rocher vacilla, et je fus projeté face contre terre. Pris de vertige, nauséux, je perdis conscience une deuxième fois.

Je revins à moi avec un terrible mal de crâne. La première chose qui me frappa fut le changement de température. Je relevai la tête dans l'espoir de découvrir le Comté, car le sol était couvert de givre.

Or, en dépit du froid et des plaintes du vent, je n'étais pas de retour chez moi. Le soleil perché à l'horizon était bien six ou sept fois plus large que celui que je connaissais, et d'un orange maladif, anormalement terne. Je pouvais le regarder en face, ce qui m'aurait été tout à fait impossible dans le Comté, lors de ses rares apparitions entre deux averses.

La soif me dévorait plus que jamais. Je m'obligeai cependant à observer les alentours. Je découvris une étendue herbeuse, couverte

d'une épaisse couche de givre. Sur une colline, au loin, s'élevait une tour noire, semblable à celle de Cymru où j'avais trouvé la tête du Malin. Une silhouette sombre venait vers moi.

Bien avant qu'elle ne soit proche, je sus que c'était Alice.

Je descendis enfin du rocher pour m'avancer à sa rencontre, l'herbe gelée craquant sous mes pieds. Son visage n'affichait aucune émotion. Je n'aurais su dire si elle était irritée ou contente de me voir – bien que la première hypothèse dût malheureusement être la bonne. Nous fîmes halte tous les deux à quelque distance l'un de l'autre.

Elle était vêtue d'un long manteau noir bordé de fourrure, serré à la taille par une large bande de cuir. Sa tenue me parut luxueuse, digne d'une jeune noble. Elle était si différente de la fille que j'avais connue ! À l'époque de notre rencontre, sa robe en lambeaux était ceinturée d'un simple morceau de ficelle.

Un seul détail n'avait pas changé : elle portait toujours des souliers pointus.

– Te voilà satisfait, je suppose, siffla-t-elle d'une voix aussi froide que l'air ambiant.

– De ce qui est arrivé au Malin ? Je ne le regrette pas le moins du monde.

– Vraiment ? Parce que tu ne sais pas ce que tu as fait ! Nous avons tout vu dans un miroir. Tu l'as frappé avec tes lames ornées de skelts. N'oublie pas les skelts ! Puis cette grande pierre qui porte ton nom t'a emporté dans l'obscur...

– Dans l'obscur ? l'interrompis-je, abasourdi.

– Parfaitement. J'y suis allée moi-même ; c'est un des domaines de l'obscur. Il en existe un grand nombre ; la plupart appartiennent à l'un des Anciens Dieux. Tu n'as donc pas réfléchi à ce qui était arrivé après que tu as frappé le Malin ? Ça ne t'a pas inquiété ?

– Tu parles des skelts ? De la façon dont ils ont dépecé son corps ?

– Oui, Tom ! De quoi d'autre ? Ils l'ont mis en pièces et ont emporté les morceaux dans ce lac bouillant. Sais-tu pourquoi ?

Je ne répondis pas. Je me souvenais soudain qu'elle m'avait parlé d'un dieu à l'apparence de skelt.

– C'est avec le corps du Malin qu'ils ont nourri Talkus, leur dieu sanglant qui vient de naître. Les nouveau-nés sont voraces, toutes les femmes le savent. Talkus est affamé de pouvoir. Comme Grimalkin prend les os des sorcières qu'elle a tuées et les porte au cou pour s'attribuer leurs forces, ainsi le dieu des Kobalos ingère les pouvoirs du Malin. Maintenant, Talkus va mener son peuple dans une guerre implacable, pour exterminer tous les hommes et emmener toutes les

femmes en esclavage. Tu comprends, Tom ? Le Malin, aussi mauvais qu'il soit, aurait combattu cette menace à nos côtés. Autant il aimait nous faire du mal, autant il aurait refusé de laisser Talkus conquérir le monde. À présent, il n'est plus là pour nous protéger. Seul Lukraste peut encore se dresser entre nous et le dieu skelt. Il est l'unique mage humain à avoir une chance contre lui. Il y a de nombreux mages, chez les Kobalos. Et, maintenant que ce dieu est né, leurs forces vont décupler. Lukraste lui-même ne sera peut-être pas capable de les affronter.

– Et toi, Alice ? Tu possèdes un grand pouvoir.

Elle secoua la tête.

– Mon pouvoir appartient à Lukraste. Il en aura besoin si nous devons combattre Talkus et les Kobalos, aussi le lui ai-je donné. Il saura en faire bon usage.

Je fus pris de colère en mesurant à quel point elle était sous l'emprise du mage. Je préférais la position de Grimalkin par rapport à Talkus. Nous avions mis le Malin hors d'état de nuire, ce qui était notre priorité. Nous trouverions bien un moyen de faire face aux Kobalos et à leur dieu. Quant à Lukraste, en quoi pouvait-il nous servir ? J'allais lui régler son compte ; ensuite, la magie d'Alice nous soutiendrait.

– Où est Lukraste ? demandai-je.

Elle désigna la tour :

– Là-bas. Il attend de te parler. Après la destruction du Malin, il a amené le rocher ici afin de pouvoir te rencontrer. Tu l'as mis en colère, Tom. Il a très mauvais caractère, et la colère le rend particulièrement dangereux. Alors, n'y va pas. Remonte sur cette pierre, et je te renverrai dans le Comté.

– D'accord. Si tu viens avec moi.

Elle me fixa un moment, et je lus une pointe d'hésitation dans son regard. C'était ma dernière chance de la sortir de l'obscur. Je retins mon souffle. Mais elle changea d'expression, et je compris que j'avais perdu.

– Je ne repartirai pas avec toi, Tom. Ni maintenant ni jamais. J'appartiens à ce monde avec Lukraste. Il a besoin de ma force. Il n'y a plus rien pour moi dans le Comté. Je ne suis plus la même. Je suis devenue froide, et je ne me soucie de personne, pas même de toi.

– Je ne peux pas le croire, Alice.

Mais je ne croyais pas moi-même à ce que je venais de dire. Submergé par le chagrin, je me raccrochais à un impossible espoir.

– Crois ce que tu veux. Tu n'es pas moi. Comment pourrais-tu

savoir ce que je ressens ?

– Même si c'est ce que tu ressens maintenant, tu peux changer. On change tout le temps, tous ! C'est toi-même qui me l'as dit ! Avec de l'aide, tu redeviendras ce que tu étais. Ce n'est pas impossible. Et moi, je peux t'aider, Alice ! Je t'en prie, laisse-moi t'aider !

– Non, Tom ! Remonte sur ce rocher, et je te renverrai d'où tu viens.

Je refusai de la tête et pris la direction de la tour. Alice me suivit et tenta de m'arrêter. Nos épaules se heurtèrent violemment, et elle tomba à genoux.

– Non, Tom ! Non ! Reviens ! Reviens ! cria-t-elle.

Je continuai d'avancer.

Lukraste désirait me parler ? Il était irascible ? Eh bien, j'allais lui donner de bonnes raisons de se fâcher, et je le tuerais.

J'en avais assez qu'il se mette en travers de mon chemin. Il payerait pour ce qu'il m'avait fait. Je voulais ma revanche et j'étais prêt à tout pour l'obtenir.

Un seul de nous deux quitterait la tour.

La tour du temps



Plus j'approchais, plus j'étais convaincu que cette tour – haute, carrée, faite de gros blocs de pierre grise – était identique à celle de Cymru, où le gobelin avait massacré les sorcières.

La même volée de marches étroites et raides conduisait à la porte de fer ; les mêmes meurtrières perçaient les murs ; le même balcon où j'avais vu Lukraste enlacer Alice dominait les douves. Le mage m'avait lancé alors, de là-haut, un sort de magie noire. Le ferait-il encore ? Cette fois, le gobelin n'était pas à mes côtés. Je me demandai s'il avait survécu à la bataille sur la pierre des Ward et s'il était retourné à Chipenden...

Mais je possédais une arme nouvelle : la *Lame-Étoile*. J'espérais qu'elle me protégerait des sortilèges du mage.

Je supposais toutefois que Lukraste ne m'attaquerait pas à distance. Il préférerait me tuer en me regardant dans les yeux. Peut-être voulait-il me voir souffrir. Quelle sorte d'homme était-il ? Le pouvoir change les êtres. À la longue, il corrompt ceux qui avaient au départ les meilleures intentions. Quel effet avait-il eu sur un ambitieux qui avait su accomplir le rituel du *Codex du Destin* ?

À présent, il était probablement moins homme que dieu ; un dieu sans morale, indifférent aux droits et aux désirs des humains. Lukraste vivait depuis au moins cent ans, peut-être plus... Il avait eu le temps d'évoluer pour devenir un être terrifiant.

Ayant enfin atteint la tour, j'entamai la montée des marches, que la gelée rendait glissantes. À mi-pente, je m'arrêtai pour jeter un regard au paysage alentour. C'était une vaste plaine, différente de la région montagneuse de Cymru. Le plus étrange était le soleil, avachi à l'horizon, masse orange et bouffie qui ne semblait avoir ni monté ni baissé depuis mon arrivée. Était-ce l'aube ou le crépuscule ? Cet endroit était-il un autre domaine de l'obscur, ou la pierre des Ward m'avait-elle transporté à travers le temps ?

Je repris mon ascension prudente. La porte de fer était entrebâillée. Elle s'ébranla lentement, le métal crissant sur la pierre, comme tirée par une main invisible. Lukraste cherchait sûrement à me piéger à l'intérieur pour me tuer plus commodément.

J'entrai dans la tour. La porte claqua aussitôt dans mon dos. Je ne tentai pas de la rouvrir, je savais qu'elle serait verrouillée.

Si, à l'extérieur, le bâtiment était semblable à celui de Cymru, il n'en était pas de même à l'intérieur.

Je me trouvais dans une petite salle circulaire, au fond de laquelle s'ouvrait une unique porte en bois. Elle était munie d'une poignée en

argent et ornée, à hauteur de ma tête, d'un curieux symbole, également en argent, dont la forme évoquait le sabot d'un cheval. Je le reconnus aussitôt.

C'était un *omega*. Ω

Ma mère m'avait enseigné le latin et le grec, ce qui s'était révélé fort utile au cours de mon apprentissage auprès de l'Épouvanteur. Diverses lettres grecques, gravées sur les fosses, servent à indiquer si elles renferment un goblin ou une autre créature. Mais nous n'utilisons jamais celle-ci, la dernière de l'alphabet.

Que désignait-elle ici ? La fin de quelque chose ?

Ce qui m'attendait derrière ce mystérieux *omega* me rendait nerveux. Cependant, si je voulais trouver Lukraste, il me fallait franchir ce seuil. Et je ne pourrais pas revenir en arrière : la porte en fer, derrière moi, avait disparu.

Je n'avais pas d'autre choix que de pénétrer plus avant dans la tour. Lukraste m'offrait une première démonstration de la puissance de sa magie. C'était lui qui décidait de mes mouvements.

Tournant fermement la poignée, je poussai le battant de bois. Il s'ouvrit sans résistance. Derrière, il n'y avait qu'obscurité.

Pour toute arme, il ne me restait que l'épée de Grimalkin et ma chaîne d'argent. J'avais perdu mon bâton au cours de la bataille. J'avais cependant à ma disposition le briquet à amadou que mon père m'avait offert et le bout de chandelle que je gardais toujours au fond de ma poche. Je l'allumai.

La main gauche sur le pommeau de ma lame, j'élevai la chandelle de la main droite, éclairant ce lieu sombre d'une lueur jaune.

À ma grande surprise, je me retrouvai dans la cuisine de l'Épouvanteur, à Chipenden. Sauf qu'elle avait beaucoup changé. Des toiles d'araignées pendaient un peu partout, une épaisse couche de poussière recouvrait le sol, la table et les chaises. Effrayé par la lumière et par le bruit de mes bottes, un rat fila dans un coin sombre.

Les cendres étaient froides dans l'âtre, et la vitre d'une des fenêtres était cassée. L'endroit semblait abandonné depuis des années, comme s'il n'existait plus aucun épouvanteur au monde pour combattre l'obscur.

La pierre des Ward pouvait voyager à travers le temps. Mais étions-nous dans le passé ou dans le futur ? Mon interprétation de l'*omega* était-elle juste ? Allais-je découvrir la fin de quelque chose... ?

Il me vint à l'esprit que, dans le domaine d'un mage, je ne devais pas croire ce que me disaient mes yeux. La magie noire produit de puissantes illusions, tel le sortilège appelé *horrification*. Et la maison en

ruine du démon, à Todmorden, s'était transformée à la nuit tombée en une confortable habitation.

Non, je ne devais me fier à rien. Je n'étais pas réellement dans la cuisine de l'Épouvanteur. La pièce n'était qu'un leurre créé par un sortilège de Lukraste. Je me retournai pour en sortir. De nouveau, la porte avait disparu. La colère me prit. Le mage jouait avec moi, il me piégeait dans son monde chimérique.

Grimalkin m'avait dit que la Lame-Étoile me protégerait des effets malfaisants de la magie noire. Or, jusqu'alors, on ne m'avait fait aucun mal. On m'avait seulement montré ce qu'on voulait que je voie.

Et après ? Combien de temps devrais-je errer dans ce labyrinthe avant que Lukraste daigne m'affronter ?

J'eus alors la certitude que je devais monter à l'étage, comme si j'étais dans la maison de Chipenden. Était-ce mon instinct qui me guidait ? Ou bien le don reçu de ma mère ? Aucun éclair de lumière ne vint traverser mon crâne pour me le confirmer. Ce pouvait être simplement une autre tromperie. Je me dirigeai néanmoins vers l'escalier.

Alors que j'entrais dans ma chambre, la flamme de la chandelle vacilla dans un courant d'air venu d'une fenêtre brisée et faillit s'éteindre. Je la protégeai de ma main en coupe. La pièce était humide ; les couvertures avaient moisi. Personne n'avait dormi dans ce lit depuis bien longtemps. Je m'approchai du mur sur lequel chaque apprenti de l'Épouvanteur avait gravé son nom. Et je remarquai un changement. Mon propre nom était bien là, au milieu des autres. Mais un nouveau nom avait été ajouté aux trente premiers :

Jenny

Une fille ! Comment une fille pourrait-elle être l'apprentie d'un épouvanteur ? Quel était ce délire ? À quel jeu Lukraste jouait-il ?

Je quittai la chambre et redescendis l'escalier d'un pas rageur. Traversant la cuisine, je sortis par la porte de derrière, pour me trouver face à une nouvelle supercherie. Au lieu du jardin de l'Épouvanteur, je découvrais un bois, où la nuit avait fait place au jour. Ou du moins ce qu'il en restait. Le soleil baissait, et sa lumière déserrerait bientôt le ciel.

Lukraste me menait à sa guise.

Il me promenait d'illusion en illusion.

Bientôt, il me le paierait.

Tire ton épée !



Il faisait encore assez clair pour que je distingue des silhouettes de maisons entre les arbres. Un vent léger apportait une odeur déplaisante, fétide et malsaine.

Au sortir du bois, je me trouvai à l'entrée d'un village en ruine. Les toitures s'étaient effondrées, plusieurs maisons n'étaient plus qu'un tas de décombres hérissés de poutres noircies.

Ce spectacle me ramenait à l'époque où la guerre ravageait le Comté. La patrouille ennemie qui avait incendié la maison de mon maître avait aussi attaqué le village. Les soldats avaient tué, brûlé, pillé. Ici, la destruction était encore pire.

Je butai alors sur un premier cadavre, en état de décomposition avancée. Puis j'en découvris d'autres, des hommes, des enfants, rien que des garçons. Les femmes avaient-elles réussi à s'échapper ?

Le premier survivant que je découvris était étendu dans les gravats, cruellement blessé. Le malheureux gisait sur le dos, un lourd linteau de pierre lui emprisonnant la jambe gauche, les os brisés, le pantalon trempé de sang. La gangrène se répandait déjà dans son corps, je le sentais à dix pas.

Il grogna, ouvrit les yeux et me regarda.

Alors, je le reconnus : c'était le forgeron.

Bouleversé, je compris que ce village dévasté était bel et bien Chipenden.

Non, ce ne pouvait pas être réel ! C'était une illusion magique !

Cet homme avait souvent travaillé pour mon maître – il avait forgé les lames rétractables de nos bâtons. Il lui rapportait les nouvelles et les ragots, ce qui se révélait très utile, car un épouvanteur, de par ses relations avec l'obscur, se trouve isolé du reste de la communauté.

Le forgeron était mourant. Or, détail étrange, il paraissait plus âgé, pas seulement à cause de ses traits altérés par la douleur : ses cheveux grisonnaient aux tempes.

– Monsieur Ward ? coassa-t-il. C'est vous ? C'est bien vous ?

Illusion ou pas, il me parlait.

– Oui, c'est moi, dis-je en m'agenouillant près de lui.

– Mais c'est impossible, s'exclama-t-il. Vous êtes mort !

Je secouai la tête.

– Vous faites erreur. Je suis vivant. Qui a fait ça ?

– Comme si vous ne le saviez pas ! Qui d'autre, sinon ces guerriers bestiaux avec leurs mages ?

Quoi ? Les Kobalos... ? Une pensée effroyable me vint à l'esprit. Et si, pendant que j'étais sur la pierre des Ward, des années s'étaient

écoulées ? Si, en franchissant la seconde porte, j'avais été transporté dans le futur par la magie de Lukraste, à Chipenden, en un temps où les Kobalos auraient envahi le Comté ?

Le forgeron toussa.

– De l'eau, s'il te plaît. J'ai soif. Donne-moi à boire !

Je me sentais déchiré. Ce ne pouvait être qu'une illusion, conçue par Lukraste. Du moins, je voulais le croire. Pourtant ces supplications paraissaient si réelles ! Comment aurais-je pu refuser mon aide ?

D'une main tremblante, le forgeron désigna le bois.

– Le ruisseau, là-bas...

Au bas de la colline, une rivière peu profonde bondissait sur les cailloux. Son eau glacée était délicieuse. J'y avais bu bien des fois. Mais il me fallait un récipient pour la transporter.

– Je reviens tout de suite, promis-je.

Dans ce qui avait été une cuisine, divers ustensiles étaient dispersés parmi les débris. Je m'emparai d'une grande casserole.

Agenouillé sur la rive, je plongeais le récipient dans le courant quand une voix grave s'éleva derrière moi :

– Si j'étais toi, je ne me donnerais pas cette peine. Tu perds ton temps. Il est mort quelques instants après que tu t'es éloigné.

Je lâchai la casserole et sautai sur mes pieds.

C'était mon ennemi, le mage Lukraste.

J'étais face à lui pour la première fois, et il paraissait encore plus formidable vu de près.

J'observai sa longue moustache, sa bouche au pli cruel, ses lèvres étonnamment rouges, comme injectées de sang, entrouvertes sur des dents très blanches et très pointues. Le plus impressionnant restait ses yeux rapprochés, où brûlait une flamme féroce. Des yeux arrogants, miroir d'une âme sûre de son savoir et de sa puissance. Il me dépassait d'une tête et avait un corps musculeux, comme celui du forgeron au temps de sa jeunesse.

Une épée dans son fourreau pendait à sa ceinture, ce qui me réjouit. Je voulais qu'il se défende.

– Qu'espérez-vous obtenir avec toutes ces illusions ? lançai-je. Vous vous jouez de mon entendement pour vous donner l'avantage ?

– Ce ne sont pas des illusions, répliqua Lukraste. La tour est réelle, et tout ce qu'elle renferme peut l'être aussi. C'est ma demeure, la même que celle où tu as pénétré à Cymru.

– C'est impossible, contestai-je en le fixant droit dans les yeux. Cette tour s'élève au milieu d'une plaine. Si cet endroit est Cymru, où sont les montagnes ?

– Au fil des siècles, les montagnes s’abaissent, les mers s’évaporent, et on ne reconnaît plus le paysage. C’est Cymru. Seule l’époque est différente. N’as-tu pas remarqué le soleil ?

Je secouai la tête.

– Vous mentez. Ce soleil n’est pas le nôtre. La pierre des Ward m’a transporté dans l’obscur. C’est là que vous êtes, dans l’un de ses nombreux domaines.

Lukraste m’adressa un sourire sardonique.

– Non, tu es toujours à Cymru. Simplement, la fin du monde est proche. La terre est presque dépourvue de vie et se refroidit en même temps que le soleil mourant. La pierre des Ward est aussi capable de voyager à travers l’espace et le temps que de visiter l’obscur. C’est ce qui m’a permis de t’amener ici. Mais ma demeure, la Tour du Temps, ne peut se mouvoir que dans cette dimension, pas dans l’espace. Elle reste toujours ancrée au même endroit.

Il y avait un ton de vérité convaincant dans ses paroles. Cela expliquait pourquoi les sorcières avaient transporté le corps du Malin dans sa tour, comptant sur son pouvoir pour le protéger. Avec l’aide du goblin, j’avais bouleversé leurs plans.

– Et ce que j’ai vu dans cette salle ? m’enquis-je. Vous avez dit que tout ce qui est dans la tour peut être réel. Qu’entendez-vous par là ?

– Tout ce que tu as vu venait d’un lieu et d’une époque, convoqué par magie. Je t’ai montré ce qui *arriverait* si la situation ne change pas. C’est un phénomène comparable à la scrutation des sorcières. Ce qu’elles prédisent *pourrait* advenir. Cependant, rien n’est fixé à l’avance ; les actes et décisions des uns ou des autres modifient l’avenir. Si les sorcières scrutent le même évènement à une date ultérieure, elles constateront des changements. Le futur n’est jamais définitif. Et *toi*, tu peux aider à l’infléchir.

Mon maître m’avait toujours tenu un propos du même genre quant à l’influence de nos actions. Eh bien, je devais donc changer le cours des choses encore une fois !

– Oui, c’est ce que je vais faire, dis-je amèrement, l’image de Lukraste et Alice enlacés surgissant dans ma mémoire. Et je commencerai par me débarrasser de vous ! En garde !

– Tu ne m’as donc pas écouté ? gronda Lukraste d’une voix irritée. Tu as commis une terrible erreur en détruisant le Malin. À présent, le dieu des Kobalos est né. Son pouvoir va grandir au point qu’aucun des autres dieux ne saura lui résister. Grâce à cette naissance, la puissance des mages kobalos a déjà triplé et continue d’augmenter. Ils produisent de nouvelles créatures pour mener une guerre de

conquête et d'extermination contre la race humaine. Tu joueras ton rôle pour notre défense. Tu le dois ! C'est le moins que tu puisses faire pour pallier ta folie.

– Le moins que je puisse faire, c'est retourner à Chipenden et poursuivre ma lutte contre l'obscur avec les meilleures armes que je connaisse, en tant qu'apprenti de l'Épouvanteur.

– En ce cas, il te faudra trouver un nouveau maître. John Gregory a été tué pendant la bataille.

C'était vrai, je le savais, j'avais vu son visage mort. Mais l'entendre dans la bouche de Lukraste m'était intolérable.

– En garde ! répétais-je, déchargeant ainsi mon chagrin et ma colère. Tirez votre épée ! Je ne vous accorderai pas d'autre chance.

– Quel sorte de fou es-tu pour oser me défier ? Qu'est-ce que tu espères ? Et pour qui te prends-tu ?

– Pour ce que je suis : le septième fils d'un septième fils !

Ce disant, je sortis la Lame-Étoile du fourreau, et des écailles de rouille s'éparpillèrent sur l'herbe à mes pieds.

– Mon père était un fermier, poursuivis-je, un brave homme qui m'a appris à distinguer le bien du mal et m'a enseigné ce qu'était la vraie bonté. Mais je suis aussi le fils de la première Lamia. Elle a été une mère aimante, tout en pouvant faire preuve d'une férocité qui dépasse l'imagination. Je tiens de l'un et de l'autre. J'ai été formé par John Gregory, peut-être le plus grand épouvanteur que le Comté ait connu. Je suis Thomas Ward, votre pire cauchemar. Vous avez vécu trop longtemps, Lukraste, et l'heure de votre mort a sonné. Maintenant, je vous le dis pour la troisième fois : tirez votre épée !

Marmonnant entre ses dents, le mage dessina un signe dans les airs.

Je me tins prêt. C'était l'instant de vérité. La Lame-Étoile saurait-elle me protéger de sa magie ?

Des étincelles jaillirent au bout des doigts de Lukraste, et un éclair bleu fila vers moi. Je dressai l'épée devant mon visage, et le jet de lumière s'enroula autour de sa pointe avant de virer à l'orange et de s'éteindre.

Je souris de toutes mes dents.

Grimalkin m'avait fait don d'une arme puissante. Les sortilèges du mage ne m'atteignaient pas. J'allais prendre ma revanche. Il m'avait pris Alice, il le payerait.

– D'où tiens-tu cette lame ? m'interrogea-t-il d'une voix coupante.

– Elle a été forgée par Grimalkin, la sorcière tueuse, qui me l'a offerte. Elle l'a nommée « la Lame-Étoile » à cause du métal dont elle est faite. Grâce à elle, votre magie est impuissante contre moi. Alors,

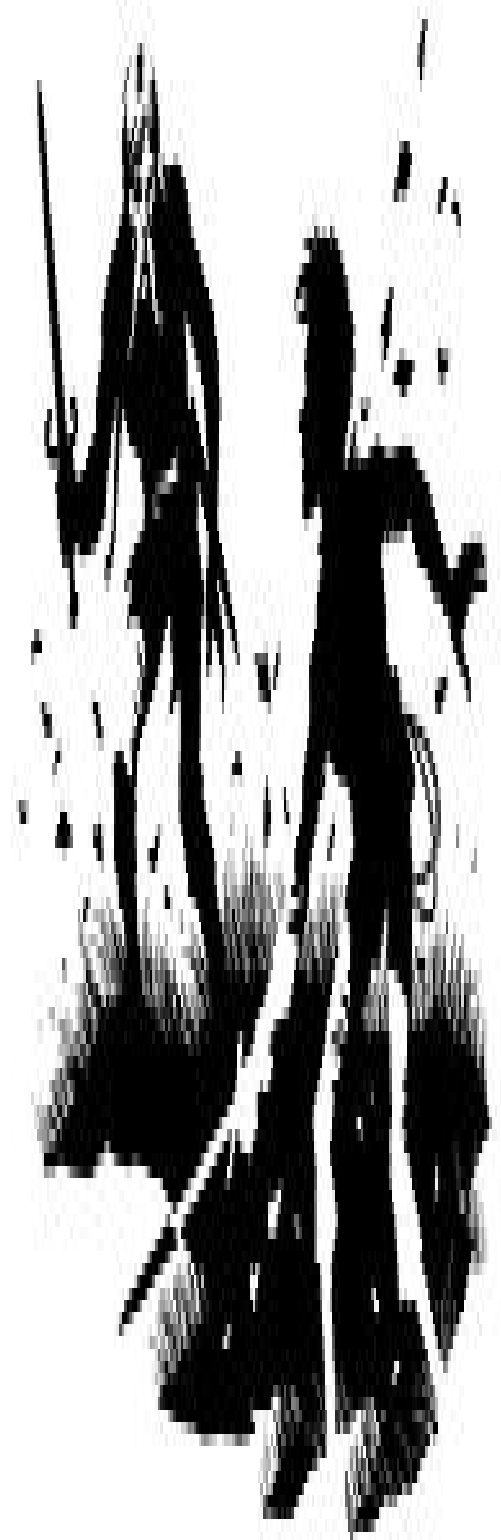
voyons comment vous vous battez ! Voyons comment vous mourez !

Lukraste se redressa de toute sa hauteur.

– Je t’ai d’abord pris pour un pauvre fou, gronda-t-il. J’avais tort.

Et il tira enfin son épée.

Sang de lamia



Lukraste attendit, l'épée dressée verticalement devant lui, le visage inexpressif, les yeux fixés sur ma lame.

C'était à moi d'engager le combat.

Je risquai un pas en avant, visai sa poitrine de la pointe de mon arme. Il ne tenta pas de parer. Il recula simplement de deux pas, nous rapprochant ainsi du ruisseau.

Je me fendis une deuxième fois, et il recula encore. Il y avait un arbre, derrière lui ; il serait bientôt adossé au tronc. Pour l'obliger à se replier, je fonçai sur lui, décrivant un arc de cercle avec mon épée. Pour la première fois, il fit usage de la sienne. Nos lames se heurtèrent, et leur claquement métallique provoqua une bruyante envolée d'oiseaux effrayés.

Je le harcelais, cherchant à percer sa défense. Mais il attaquait à son tour et bloquait chacun de mes coups. Lukraste était sans conteste un excellent duelliste. Je sentais cependant qu'il n'utilisait pas toutes ses capacités, et ça me mettait en rage. Au lieu de reculer, il se déplaçait de côté, si bien que je me retrouvai moi-même adossé à l'arbre. Une fois encore, il me manipulait, choisissant sa position et me menant à son gré.

Je bondis donc en avant pour le repousser vers le ruisseau.

J'avais enfin adopté le bon rythme, et j'utilisai toutes les astuces que Grimalkin m'avait enseignées. Légère, équilibrée, son épée était l'arme parfaite. Ayant trouvé un second souffle, j'anticipais chaque mouvement de mon adversaire, ce qui n'était pas difficile, car il ne réagissait qu'en fonction de mes attaques. Il restait sur la défensive.

Je l'avais repoussé à la berge, c'était l'instant ou jamais.

Il parut hésiter et jeta un coup d'œil vers le ruisseau.

Était-il incapable de traverser une eau courante, comme les sorcières ?

Profitant de sa brève déconcentration, je tentai ma chance. Je n'avais plus qu'à le décapiter d'un geste de faucheur. Il recula alors dans l'eau avec une aisance dont il n'avait pas encore fait preuve.

Je manquai mon coup.

Pas lui.

Frôlant mon œil gauche d'un cheveu, la pointe de son épée m'entailla la joue jusqu'à l'os.

Je reculai en titubant. Le sang me dégoulinait dans le cou. Lukraste me sourit avec arrogance, debout jusqu'aux genoux dans le courant tumultueux. Il m'avait joué. Il m'avait obligé à prendre des risques.

– Tu ne seras beau que d'un côté, à présent, railla-t-il. Va, ne t'en

fais pas ! Il y aura bien une fille, quelque part, pour avoir pitié de toi.

Il aurait pu me lancer n'importe quelle moquerie, sauf celle-là. Il m'avait pris Alice. Il avait brisé mon rêve de vivre un jour avec elle. Il avait détruit notre amitié avec la désinvolture d'un ivrogne jetant son verre vide contre le mur.

Je repris le combat, plus furieux que jamais, sans que cela nuise à mon habileté. Je ne faisais qu'un avec l'épée, pressant mon adversaire et le pressant encore. Il bloquait chacun de mes coups.

Il ne para pas le dernier.

Par pur réflexe, je répétais la ruse que j'avais utilisée contre Grimalkin quand elle m'avait poursuivi après la bataille de Pendle : après avoir fait lestement passer mon bâton de ma main droite dans la gauche, j'avais enfoncé la lame dans son épaule et l'avait clouée à un arbre. Je n'imaginais pas alors que nous serions un jour alliés.

Grimalkin m'avait enseigné le combat à l'épée, John Gregory, le maniement du bâton. C'était la technique de mon maître qui me venait à présent en aide.

Je changeai mon arme de main en un éclair et l'enfonçai dans l'épaule de Lukraste. Les yeux écarquillés de surprise, il lâcha sa lame. Quand je retirai la mienne de sa chair, il tomba à genoux avec un grognement.

L'eau, qui lui arrivait à la taille, emportait en tourbillons le sang coulant de sa blessure. Ce n'était rien à côté de celui qu'il allait perdre. Empoignant mon épée à deux mains, je l'élevai au-dessus de ma tête. Le mage me lança un regard stupéfait.

Je rassemblai mes forces, prêt à le décapiter. Dans une seconde, ce serait fait, mon ennemi serait mort.

Une voix cria alors derrière moi :

– Non, Tom ! Ne le tue pas, je t'en supplie !

C'était Alice.

Sans lâcher mon adversaire des yeux, je me tournai légèrement vers elle.

– Pourquoi me supplier, Alice ? Pourquoi ne pas le sauver toi-même ? Un souffle de ta magie, et tu m'auras détruit ! Rien de plus facile pour une sorcière telle que toi !

– Ne te moque pas, Tom, ça ne te ressemble pas ! Pour rien au monde je ne te ferais du mal, tu devrais le savoir. Mais, même si je le voulais, ça me serait impossible, n'est-ce pas ? Aucune magie ne peut t'atteindre tant que tu tiens cette épée.

– Tu la connais ? lâchai-je, incrédule.

Alice hocha la tête.

– Grimalkin m’a confié qu’elle forgerait pour toi une arme spéciale, que rien ne briserait et qui repousserait la magie noire. C’est celle que tu as en mains, sinon, tu n’aurais jamais pu vaincre Lukraste.

– Je l’ai vaincu en combat loyal, Alice, ripostai-je avec colère. L’épée ne m’a donné aucun avantage.

– Il ne t’aurait pas fait de mal, Tom. Il t’aurait simplement assommé avec sa magie avant de te renvoyer dans le Comté.

– Ce n’est pas ce que tu m’as dit plus tôt !

– Je voulais qu’aucun de vous ne soit blessé. Je savais que vous vous affronteriez, et tout s’est passé comme je le craignais.

– Tu me prends pour un sot. Comment veux-tu que je te croie ? Tu te fiches bien de moi, c’est Lukraste que tu cherches à protéger. Ton *cher* Lukraste m’a traité de fou pour avoir voulu le combattre. Regarde-le ! Qui est le fou, à présent ?

Voyant les larmes couler sur le visage d’Alice, mon cœur se crispa de jalousie, et je levai l’épée, prêt à frapper.

– Non ! Non ! Écoute-moi ! Vous êtes tous les deux du même côté ! Ne le tue pas, je t’en conjure ! s’écria-t-elle en se jetant entre le mage et moi.

Cette fois, je la regardai en face, tout en conservant un œil sur Lukraste. Ses larmes me brisaient le cœur ; elles révélaient à quel point elle tenait à lui.

Je me sentis soudain divisé. Ma soif de vengeance n’avait pas faibli, soutenue par le sang de lamia qui courait dans mes veines. Mais j’étais aussi le fils de mon père. Et il m’avait appris à discerner le bien du mal.

Un jour, il avait eu un conflit avec un fermier voisin. Cet homme, qui menait paître ses bêtes sur nos terres depuis presque dix ans, faisait la sourde oreille à ses protestations. Fatigué de cette situation, mon père avait porté leur différend devant le juge local. Après délibérations et étude du cadastre, il avait eu gain de cause. Le juge avait ordonné au voisin d’emmener son troupeau ailleurs et de donner dix têtes de bétail à mon père en guise de dédommagement.

Mais papa avait refusé les bêtes, déclarant qu’il se contentait de cette reconnaissance de ses droits. Plus tard, je l’avais interrogé là-dessus. Une dizaine de vaches, n’était-ce pas une juste compensation pour le foin qu’il avait perdu toutes ces années ?

Mon père avait souri.

– Écoute-moi bien, mon garçon ! Ne frappe jamais un homme à terre. Au bout du compte, tu y gagneras.

Ce M. Wilkinson était finalement devenu un bon voisin : c’est lui

qui nous était venu en aide après la razzia des sorcières sur notre ferme. Il avait vu notre grange brûler et s'était précipité, payant son assistance d'un bon coup sur la tête. Il avait eu de la chance de ne pas se faire tuer. Après quoi, il avait veillé sur le bétail jusqu'au retour de Jack et d'Ellie. Papa avait donc vu juste. Ce que je m'apprêtais à faire était nettement plus grave et plus définitif que d'accepter dix vaches en tant que dommages et intérêts. Écoutant en moi-même ce conseil, je baissai mon épée et fixai mon adversaire. Il faisait presque nuit, et son visage était dans l'ombre.

– Je vous rends l'un à l'autre, déclarai-je, l'amertume altérant encore ma voix. Je rentre chez moi.

Alice me remercia d'un signe de tête et tourna les talons sans prononcer un mot.

Je la suivis le long de la berge boueuse, laissant Lukraste agenouillé dans le courant. Elle me conduisit à travers les ruines du village jusqu'à un mur dans lequel s'ouvrait une porte.

– Franchis ce seuil, et tu te retrouveras sur l'escalier à l'extérieur de la tour. Tu seras de retour à Cymru, mais dans ton propre temps. Désolée, tu devras regagner le Comté à pied.

Une lune pâle émergea alors de derrière un nuage et projeta mon ombre contre le mur. C'était une ombre gigantesque, une ombre impossible, trois fois plus grande qu'elle n'aurait dû être.

– Tu te souviens de ce que tu m'as dit, peu après notre rencontre ? demandai-je.

– Oui. Ton ombre s'était dessinée sur le mur de la grange, et je t'ai dit que la lune révélait ce que tu es en vérité.

– Et c'était vrai, Alice ! Me voici, déclarai-je en désignant mon ombre. Le « gamin efflanqué » n'est qu'une apparence. Je suis le chasseur. Le chasseur de l'obscur. Aussi, ne m'oblige pas à te prendre en chasse ! Je ne veux plus jamais te revoir. Ne t'approche plus de Chipenden !

Pointant mon épée vers elle, je conclus :

– Ceci me protégera de ta magie, et, si tu te montres, je te jetterai au fond d'une fosse. Ce ne sont pas des paroles en l'air.

– Il y a bien des choses que tu ignores, Tom. Je ne perdrai pas mon temps à te les expliquer maintenant, parce que tu es rempli de colère et d'amertume. Sache cependant ceci : nous nous rencontrerons de nouveau, et tu ne me jetteras pas au fond d'une fosse. Merci d'avoir épargné Lukraste ! Tu n'imagines pas à quel point c'est important.

Je ne me donnai pas la peine de répliquer. J'ouvris la porte sur le Cymru de notre époque. Sans un regard vers Alice, je dévalai les

marches. Le gel avait disparu, le soleil avait repris sa place et sa couleur habituelles, à demi caché par des nuages annonciateurs de pluie. On était aux premières heures du matin – le matin qui suivait la bataille –, je devais couvrir le plus de distance possible tant qu’il ferait jour.

J’avais une longue route à parcourir, et je sentais dans la blessure à ma joue l’impact de chacun de mes pas.

La dernière leçon



Il me fallut trois jours pour regagner Chipenden. J'y parvins au crépuscule, prévoyant d'y passer la nuit et de me reposer ; puis de retourner à la pierre des Ward, d'y prendre le corps de mon maître et de le rapporter pour l'enterrer. Grimalkin m'attendait sous un arbre, à la lisière du jardin, son cheval paissant l'herbe épaisse.

J'avais quantité de questions à lui poser. Qui était mort ? Qui avait survécu ? Je m'inquiétais particulièrement du sort de James. Mais ce que je vis me laissa sans voix.

Un corps gisait près d'elle, sur une couverture.

Elle avait ramené l'Épouvanteur à la maison.

*

Nous étendîmes la dépouille de John Gregory sur la table de la cuisine. Je contemplai longuement son visage, me rappelant tout ce que nous avons vécu ensemble, jusqu'à ce que les larmes me brouillent la vue. Grimalkin referma alors sur lui les pans de la couverture.

Nous nous assîmes près de l'âtre.

– James va bien ? demandai-je.

– Oui. Il est retourné à la ferme.

– Et Judd ?

– Il a perdu quelques doigts, mais ce qui le chagrine le plus, c'est la mort de sa chienne, Griffes. Il se reproche de l'avoir emmenée dans cette bataille. Elle n'a pas été la seule victime. Les Deane ont subi de lourdes pertes, les Mouldheel aussi. L'une des sœurs de Mab, Jennet, a été tuée. La lamia Slake a survécu. Elle a l'intention de regagner la Grèce. En dépit de son avantage numérique, l'ennemi a payé un prix plus élevé que le nôtre. Les sorcières roumaines et celtes ont toutes péri. À peine la moitié de celles venues d'Essex a réussi à s'échapper.

À mon tour, je lui relatai ce qui m'était arrivé. À la fin de mon récit, je l'interrogeai sur l'épée :

– J'ai défié Lukraste et je l'ai vaincu. Il a lancé sa magie contre moi, sans résultat. La Lame-Étoile me protégeait. Alors, pourquoi n'a-t-elle pas détourné la magie noire pendant la bataille ? J'ai été paralysé, comme n'importe qui.

– Parce qu'il s'agissait d'un sort unissant les pouvoirs de tous nos adversaires, m'expliqua Grimalkin. Combinés avec ceux de Lukraste. Alice y a probablement joint les siens. La Lame-Étoile a ses limites. J'ai fait de mon mieux, mais la perfection n'existe pas.

– C’est surtout à cause d’Alice ! m’exclamai-je avec colère. Pendant notre duel, elle n’a pas utilisé sa magie, et l’épée m’a protégé de Lukraste.

– L’amertume est mauvaise conseillère, elle te fait du mal, objecta Grimalkin. Chasse cette fille de ton esprit !

Je restai un moment silencieux. Puis, après avoir retrouvé un peu de calme, je poursuivis mon récit, terminant avec ma décision de ne pas tuer le mage.

– Alice m’a remercié de l’avoir épargné. Elle pleurait. Elle l’aime profondément.

– Peut-être, et peut-être pas, commenta la tueuse. Pour l’instant, leurs destins sont liés. Tu as bien agi, j’en suis sûre. Nous devons maintenant nous organiser en prévision d’un affrontement avec les Kobalos. Malgré son chagrin d’avoir perdu une de ses sœurs, Mab a scruté comme elle a pu ces nouveaux ennemis. Si leur dieu, Talkus, est né, il lui faut encore atteindre sa pleine maturité pour dominer les autres dieux, démons et entités de l’obscur. Les Kobalos se préparent à la guerre, mais ça aussi, ça prendra du temps. Nous profiterons de ce délai. Face à leurs mages, Lukraste aura son rôle à jouer. Je vais commencer par étudier plus précisément leurs forces et leurs faiblesses. Je pars vers le nord dès demain. Veux-tu venir avec moi ?

Je secouai la tête.

– Non, j’en ai assez de tuer. J’ai l’intention de marcher sur les traces de mon maître. Je veux devenir l’Épouvanteur de Chipenden et protéger le Comté contre l’obscur. C’est pour ça que John Gregory m’a formé ; c’est ce qu’il a toujours désiré.

– Que tu te joignes à moi maintenant ou plus tard, c’est à toi de voir, déclara Grimalkin. De toute façon, tu y seras obligé, parce que les Kobalos descendront jusqu’ici. Ils massacreront tous ces gens que tu veux protéger. Sauf les femmes et les filles, qu’ils garderont pour un autre usage.

– Si cela se produit, je vous apporterai mon soutien. Mais la route est longue jusqu’au territoire des Kobalos. Il y a beaucoup de royaumes entre eux et nous. S’ils unissent leurs forces, les Kobalos pourraient être repoussés. Ils ne s’aventureront peut-être pas jusqu’ici.

Tirant la Lame-Étoile, je la lui tendis, le pommeau en avant.

– Tenez ! Merci de me l’avoir prêtée, mais je n’en ai plus besoin. Je me servirai désormais des armes d’un épouvanteur.

Grimalkin refusa d’un signe de tête.

– C’est un cadeau, pas un prêt. Elle a été forgée pour toi et pour personne d’autre. Je ne la reprendrai pas.

– En ce cas, je vais la cacher en un lieu où je ne serai pas tenté de l'utiliser. J'ai vu trop de morts, ces derniers temps. J'ai tué, tué à en avoir la nausée. Désolé, mais j'y ai longuement réfléchi pendant mon retour de Cymru. Les épées ne sont pas pour moi. Je vais reprendre mon bâton et ma chaîne d'argent, le sel et la limaille de fer. Je combattrai l'obscur à la façon traditionnelle.

– Si telle est ta décision, reprit Grimalkin, n'en parlons plus. Je peux faire quelque chose pour ta joue. Je n'effacerai pas complètement la cicatrice, mais tu seras moins défiguré. Tu me permets d'essayer ?

J'acquiesçai.

– Ça va faire mal, me prévint-elle. Il y a toujours un prix à payer pour ce genre de magie. Par chance, contrairement à la douleur que me cause la broche d'argent, celle-ci ne durera pas.

– Oui, faites ! J'ai remarqué la façon dont les gens me dévisagent. Ma tenue d'épouvanteur les effraie déjà assez sans en rajouter avec une balafre !

Après cette conversation, je descendis au village et achetai un cercueil au menuisier.

Il secoua tristement la tête.

– Je suis navré d'apprendre la mort de ton maître. C'était un homme bien.

L'Épouvanteur était très grand, je fus donc surpris de trouver un cercueil à sa taille. Sinon, il aurait fallu repousser le moment de l'enterrer.

– M. Gregory me l'a commandé et payé le mois dernier, m'apprit l'artisan.

Il avait donc pressenti sa mort !

Grimalkin m'aida à creuser la tombe. Avant de déposer le corps de mon maître dans ce trou noir et humide, je désignai l'épée que j'avais déposée sur l'herbe :

– Je vais la déposer sous le cercueil. Ainsi, il y aura peu de danger que quiconque mette la main dessus.

– Et si tu changes d'avis ? Tu devras troubler sa sépulture pour la reprendre.

– Raison de plus ! Jamais je ne toucherai à sa tombe. Qu'il repose en paix !

Grimalkin me fixa longuement en silence. Puis elle acquiesça d'un signe de tête. L'expression que je lus dans ses yeux me fit frémir. Elle n'était pas seulement une puissante sorcière mais aussi une excellente scruteuse. Qui sait ce qu'elle percevait de l'avenir ! Quoi qu'il en soit,

elle ne m'en dit rien. D'ailleurs, si elle l'avait fait, je ne m'y serais pas fié, car rien n'est écrit d'avance.

Je déposai donc l'épée au fond de la fosse, puis nous descendîmes le cercueil par-dessus. Nous restâmes un moment recueillis. Grimalkin paraissait abattue.

Sans avoir l'habitude de prier, je me souvenais des mots que j'avais prononcés devant la tombe de mon père. Je les répétais en silence.

S'il te plaît, Dieu, il mérite d'être en paix. C'était un honnête travailleur, et je l'aimais.

Car, en vérité, il avait été pour moi un maître, un ami et un second père.

Puis, sans un mot, Grimalkin et moi refermâmes la fosse. On n'entendait que le bruit de nos pelles et de la terre tombant sur le bois du couvercle. Il n'y avait pas un souffle de vent ; les oiseaux eux-mêmes se taisaient.

Tout de suite après, Grimalkin s'occupa de la plaie sur ma joue. Pour une raison que j'ignorais, la chose devait se faire dans l'obscurité. Je m'assis sur une chaise, dans le cellier contigu à la maison.

– Surtout, ne bouge pas ! siffla-t-elle. Quelle que soit la douleur, tu dois rester tranquille.

Elle suivit du doigt la ligne de la coupure, qui commençait juste sous mon œil. Elle marmonna quelques mots, et une étrange sensation courut le long de ma joue. D'abord un froid de glace, puis une brûlure de fer rouge. Enfonçait-elle dans ma chair un couteau ou un autre instrument ? En tout cas, ça faisait horriblement mal, et un sang tiède me dégoulina jusque dans le cou.

Malgré la douleur, je ne bougeai pas, me contentant de hurler intérieurement.

Quand elle eut terminé, j'examinai mon visage dans le miroir. Elle avait rouvert la cicatrice, et c'était pire qu'avant. Je la remerciai néanmoins. Je ne me souciais plus de mon apparence. Mes émotions étaient au point mort.

À l'aube, nous échangeâmes un bref au revoir. Grimalkin me salua de la tête avant de rejoindre son cheval. Elle ne me dit ni où elle allait ni quand elle reviendrait. J'avais refusé de la suivre dans sa nouvelle quête, notre alliance temporaire était probablement rompue. Elle retournait à ses activités de tueuse.

Je doutais de la revoir un jour.

Cette nuit-là, je rêvai d'Alice...

Alice semblait terrifiée. Elle leva les yeux vers moi, et je vis qu'elle tremblait de tous ses membres.

Je tremblais aussi, j'avais envie de vomir.

Alice était ligotée à une large pierre plate, sur une plateforme élevée.

Un monticule de pierres se dressait à côté. Pourtant, ce n'était pas un cairn, comme on en trouve souvent au sommet des hautes collines. Il était creux, et un feu ronflait à l'intérieur. C'était un four, créé pour un usage sinistre.

On était à Halloween, et j'allais entamer le rituel destiné à détruire le Malin.

Face à moi se tenait Grimalkin. Elle tenait Tranche Os et Douleuruse en équilibre sur la paume de ses mains. Le premier poignard trancherait les pouces d'Alice ; l'autre découperait son cœur encore palpitant dans sa poitrine.

Si Alice criait, le rituel échouerait. Son silence et son courage étaient essentiels pour le succès de l'entreprise.

– Je suis prêt, Tom, dit-elle doucement.

– Il est temps de commencer, ajouta Grimalkin.

J'aimais Alice.

Alice m'aimait.

Et à présent je devais la tuer.

– Adieu, Tom, reprit-elle. Tu es ce qui m'est arrivé de meilleur en cette vie. Je ne regrette rien.

Je voulus répondre, mais j'avais la gorge si serrée que je ne pus articuler un mot. Les larmes me brouillaient la vue.

– Fais-le ! ordonna Grimalkin. Tout de suite !

Je m'essuyai les yeux et, très doucement, je soulevai la main gauche d'Alice et la tins fermement contre la pierre. Je pris le poignard dans la main de Grimalkin et me préparai à ce qui devait être fait. Je tremblais si fort, mes paumes étaient si mouillées de sueur qu'il m'était difficile de tenir le pommeau.

Prenant une grande inspiration, j'enfonçai la lame à la base du pouce. Je hurlai, mais Alice était brave. Pas un cri ne lui échappa.

Je me réveillai en sursaut, le cœur battant à grands coups. Ce cauchemar illustrait ce qui aurait dû se passer. Il m'avait paru si réel ! Mais nous avions pris un autre chemin, et nos perspectives s'étaient modifiées.

Je m'aperçus alors qu'une masse pesait sur mes jambes, et j'entendis un ronronnement.

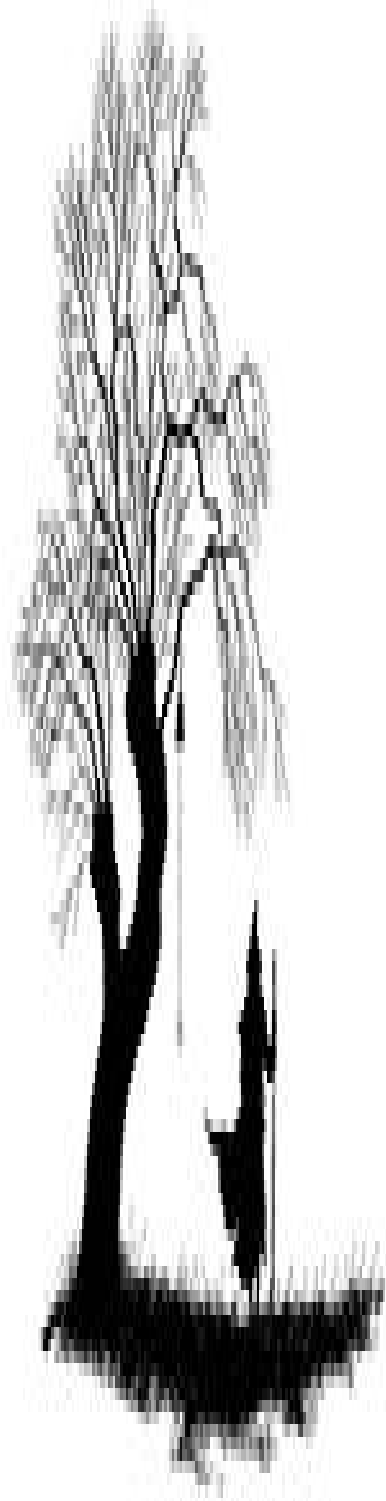
Le gobelin avait survécu, en fin de compte.

Il ne me parla pas ; il ne me demanda pas de sang. S'il l'avait fait, je lui en aurais volontiers donné. John Gregory avait instauré un arrangement en lui confiant la garde du jardin et de la maison. Ma

propre association avec lui était plus personnelle, et j'ignorais jusqu'où cela me mènerait. C'était très inhabituel, mais l'obscur changeait ; les batailles à venir exigeraient peut-être des stratégies différentes.

Les épouvanteurs prenaient régulièrement des notes pour que leur expérience passée serve à ceux qui viendraient après eux. À présent, je savais qu'il fallait aussi envisager le futur et adapter nos comportements. Un sage ne cesse jamais d'apprendre jusqu'au jour de sa mort. John Gregory était un sage, et il avait compris qu'un compromis avec l'obscur est parfois nécessaire. C'est peut-être la dernière leçon que la vie lui avait donnée.

L'Épouvanteur de Chipenden



Le jour même où nous avons mis l'Épouvanteur en terre, la cloche sonna au carrefour des saules en fin d'après-midi.

Un fermier à la trogne rougeaude, chaussé de bottes boueuses, m'attendait, visiblement terrifié.

– Je m'appelle Morris – Brian Morris, de Ruff Lane, au sud de Grimsargh. Un gobelin s'est installé dans ma grange. Il jette de grosses pierres sur la maison. L'une d'elles est passée par la fenêtre de la cuisine. Par chance, ma femme s'était éloignée de l'évier pour s'occuper du bébé. Sinon, elle aurait été tuée !

Ce n'était qu'un banal travail d'épouvanteur. Je répondis donc, de ma voix la plus rassurante :

– Vous êtes aux prises avec un lanceur de cailloux. Rentrez vite chez vous. Vous et votre famille devrez quitter la maison. Faites-vous héberger par un voisin. Le temps de rassembler mon matériel, et je vous suis. Avec un peu de chance, j'aurai réglé le problème cette nuit. Au pire, encore deux nuits, et la créature sera partie.

– Sans vouloir vous vexer, jeune homme, j'aimerais mieux que votre maître s'en occupe lui-même.

– Ce ne sera pas possible, déclarai-je avec fermeté. Malheureusement, John Gregory est mort. Je m'appelle Maître Ward, et je suis le nouvel Épouvanteur de Chipenden. Je ferai ce qu'il faut.

Ce disant, je le fixai jusqu'à ce qu'il baisse les yeux.

– Je n'aurai pas de quoi vous payer tout de suite, marmonna-t-il. Les temps sont durs.

– Vous me réglerez après la prochaine moisson. Maintenant, faites ce que je vous ai dit et laissez-moi m'occuper de ça. Soyez sans crainte, je vous débarrasserai de cet intrus.

Avec un hochement de tête à peine perceptible, il se détourna et repartit à grands pas.

Je remontai à la maison pour prendre mon sac, sans oublier un morceau de fromage pour le voyage.

Ma vie d'Épouvanteur commençait.

Une fois de plus, j'ai rédigé tout cela de mémoire, n'ayant recours à mes notes qu'en cas de besoin.

Je ne suis plus l'apprenti de John Gregory. Je suis désormais l'Épouvanteur de Chipenden, et je dois tout faire pour éloigner du Comté spectres, fantômes, gobelins, sorcières et autres entités de l'obscur, certaines m'étant peut-être encore inconnues. Car, ainsi que mon maître me l'a enseigné, une existence d'épouvanteur n'est qu'un long apprentissage.

Ici, dans le Comté, bien des incidents restent inexplicés. Nous pouvons nous baser sur l'expérience de ceux qui nous ont précédés. Mais l'obscur ne cesse de nous surprendre et de nous lancer des défis. Nous devons nous adapter et trouver la parade à chaque nouvelle menace.

Bien que je ne sois plus un apprenti, un épouvanteur local continuera à me former. Judd Brinscall m'a offert son aide en cas de besoin, et je pourrai m'appuyer sur ses connaissances. Je m'entraîne toujours régulièrement au maniement du bâton et au lancer de chaîne – les armes spécifiques de notre caste – afin de parfaire mes talents. Quant à la cicatrice qui me barre la joue, elle se résume à une mince ligne blanche courant de mon œil à mon menton. La magie de Grimalkin a fait son œuvre.

Telle est la différence entre moi et la génération d'épouvanteurs précédente. Je suis ouvert à l'usage de la magie, à condition qu'il soit justifié et qu'il ne cause de mal à quiconque. Sans doute cela vient-il du sang de lamia qui court dans mes veines. De plus, je peux compter sur un allié puissant, prêt à m'aider si j'en fais la requête : Kratch.

Il a été le goblin de l'Épouvanteur ; aujourd'hui, il est le mien.

Mais l'épée restera sous le cercueil de mon maître. Je suis fatigué de tuer. Désormais, je me consacrerai à la lutte contre l'obscur dans le Comté.

Je n'oublierai jamais ce que John Gregory a fait pour moi. Aux yeux de certains prêtres, les épouvanteurs ne valent guère mieux que les sorcières et n'ont pas le droit d'être inhumés dans une terre consacrée. Certains sont ensevelis à la lisière d'un cimetière. Je ne désirais pas cela pour mon maître.

Nous l'avons enterré dans l'un de ses endroits favoris, près du banc du jardin ouest – là où nous nous étions si souvent assis au temps de mes leçons. C'est un lieu rempli de souvenirs heureux, offrant une belle vue sur les collines alentour, égayé par le chant des oiseaux. J'étais son treizième et dernier apprenti, et il devait avoir connu ici bien des satisfactions, au cours des années où il avait transmis à tant de jeunes garçons l'art de combattre l'obscur.

Un jour, peut-être, j'aurai mon propre apprenti. Et peut-être est-ce aussi l'endroit où je serai enterré.

J'ai appelé le maçon pour qu'il grave cette inscription sur la pierre tombale :

CI-GÎT

JOHN GREGORY DE CHIPENDEN,
LE PLUS GRAND ÉPOUVANTEUR DU COMTÉ

Chaque terme de cette épitaphe est vrai, sans aucune exagération. Car, pendant plus de soixante ans, mon maître a combattu l'obscur et protégé le Comté. Il a toujours accompli son devoir, faisant preuve d'autant d'habileté que de courage. Il s'est sacrifié pour que le Malin soit détruit.

Mais la vie continue. La semaine dernière, j'ai reçu de bonnes nouvelles de Jack. Ellie a donné naissance à un vigoureux petit garçon. Ils l'ont prénommé Matthew, et mon frère a maintenant un fils qui l'aidera plus tard aux travaux de la ferme.

Ma tâche est désormais de garder le Comté des maléfices de l'obscur.

Si je l'accomplis à moitié aussi bien que mon maître, je serai satisfait.

Thomas J. Ward